LÉON BLOY

SUEUR DE SANG

(1870-1871)

(Avec autographe & portrait de l'Auteur)

La guerre est l'industrie
nationale de la Prusse.

MIRABEAU.

PARIS

COLLECTION « LES PROSES »

GEORGES CRÈS ET Cie, ÉDITEURS

116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116

MCMXIV

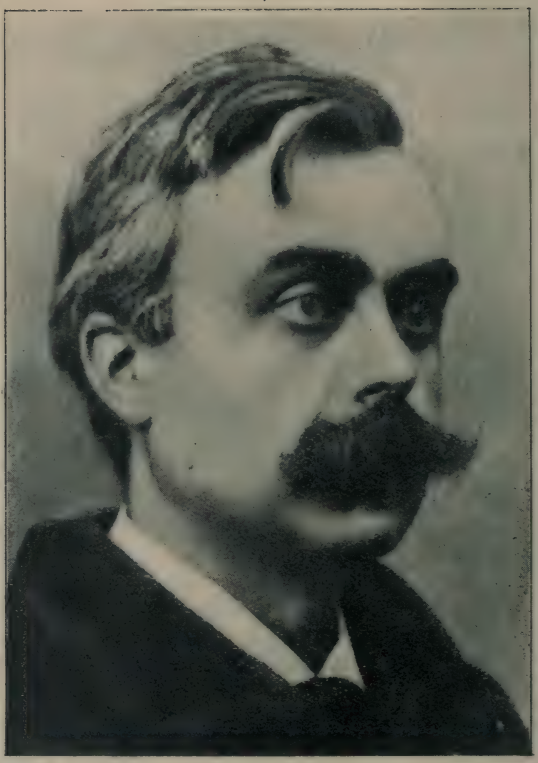
ex. num. sun

SUEUR DE SANG

R 377
163
182

DU MÊME AUTEUR

Le Révélateur du Globe (*Christophe Colomb et sa Béatification future*). Préface de J. Barbey d'Aurevilly.
Propos d'un Entrepreneur de Démolitions.
Le Pal, pamphlet hebdomadaire (les 4 numéros parus).
Le Désespéré, roman.
Christophe Colomb devant les Taureaux.
La Chevalière de la Mort (*Marie-Antoinette*).
Le Salut par les Juifs.
Sueur de Sang (1870-1871).
Léon Bloy devant les Cochons.
Histoires désobligeantes.
La Femme Pauvre, épisode contemporain.
Le Mendiant Ingrat (Journal de Léon Bloy).
Le Fils de Louis XVI, avec un portrait de Louis XVII, en héliogravure.
Je M'accuse... Pages irrespectueuses pour Émile Zola et quelques autres. Curieux portrait de Léon Bloy, à 18 ans.
Exégèse des Lieux communs.
Les Dernières Colonnes de l'Église (*Coppée. — Le R. P. Judas. — Brunetière. — Huysmans. — Bourget, etc.*).
Mon Journal (Dix-sept mois en Danemark), suite du *Mendiant Ingrat*.
Quatre Ans de Captivité a Cochons-sur-Marne, suite du *Mendiant Ingrat* et de *Mon Journal*. Deux portraits de l'auteur.
Belluaires et Porchers. Autre portrait.
L'Épopée Byzantine et G. Schlumberger.
La Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam.
Pages choisies (1884-1905). Encore un portrait.
Celle qui pleure (Notre-Dame de la Salette), avec gravure.
L'Invendable, suite du *Mendiant Ingrat*, de *Mon Journal* et de *Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*. Deux gravures.
Le Sang du Pauvre.
Le Vieux de la Montagne, suite du *Mendiant Ingrat*, de *Mon Journal*, de *Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne* et de *l'Invendable*. Deux gravures.
Vie de Mélanie, *Bergère de la Salette, écrite par elle-même*. Introduction par Léon Bloy. Portrait de Mélanie.
L'Ame de Napoléon.
Exégèse des Lieux communs. Nouvelle série.



Léon Bloy, en 1887,

à l'époque du DÉSESPÉRÉ.

LÉON BLOY

SUEUR DE SANG

(1870-1871)

(Avec autographe & portrait de l'Auteur)

La guerre est l'industrie
nationale de la Prusse.

MIRABEAU.

315766
14.5.35

PARIS
COLLECTION « LES PROSES »
GEORGES CRÈS ET Cie, ÉDITEURS
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116
MCMXIV

CE LIVRE A ÉTÉ TIRÉ A DEUX MILLE DEUX CENTS EXEMPLAIRES SOIT : 15 EXEMPLAIRES JAPON (DONT 5 HORS COMMERCE) NUMÉROTÉS DE 1 A 10 ET DE 11 A 15 ; 37 EXEMPLAIRES HOLLANDE (DONT 12 HORS COMMERCE) NUMÉROTÉS DE 16 A 40 ET DE 41 A 52 ; 2.148 EXEMPLAIRES SUR ALFA SATINÉ TEINTÉ (DONT 183 HORS COMMERCE) NUMÉROTÉS DE 53 A 2017 ET DE 2018 A 2200.

N° 1183

DC
285
B5

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Copyright by G. Crès and C°, 1914.

EXTRAIT DU MANUSCRIT

DE

L'EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS

(NOUVELLE SÉRIE). MERCURE DE FRANCE

A la guerre comme à la [redacted] guerre. Je fus réveillé par quelqu'un qui pleurait dans les ténèbres. Il était certainement plus de minuit. Les deux cornes de la décroissante lune s'avançaient au-dessus de ma tête, juste au fond de la coupole noire, & les étoiles, si brillantes au petit [redacted] matin, scintillaient encore frileusement sur les franges de la Voie lactée.

Je ne sentis d'abord qu'un très-vif mécontentement. L'attendrissement, n'est pas facile quand on est à moitié gelé, quand on n'a rien mangé depuis longtemps, & le blasphème n'était pas loin de mes lèvres lorsque, à travers les pleurs, j'entendis — pour ne l'oublier jamais — ce verset central du MAGNIFICAT : Et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum...

Cela, dans la nuit noire & le grand silence polaire était si étrange que je crus ouïr quelque chose qui n'était pas de [redacted] la terre.

On était couché dans le voisinage des morts & on n'était pas bien sûr d'être encore parmi les vivants. Il avait fallu se battre, la veille, à l'endroit même, & quelques-uns, les plus heureux peut-être, avaient été souper dans l'autre monde. Trois ou quatre gémissants avaient été emportés par des brancardiers qui ressemblaient à des ombres & les survivants de notre pauvre compa-

gnie s'étaient étendus par terre, le ventre creux, en attendant la bataille annoncée pour le lendemain. Il y en eut qui ne se réveillèrent pas...

Timentibus eum... Ces deux derniers mots furent prononcés trois fois, à intervalles réguliers, comme par une horloge fantastique à sonnerie articulée qui aurait annoncé 3 heures, mais en s'affaiblissant chaque fois. Puis, le silence... On parle quelquefois de la sueur froide quand on veut exprimer la sensation physique d'une grande angoisse du cœur...

C'était mon devoir de me lever, d'aller vers le camarade agonisant dont la dernière pensée était pour Celle qui fut enfantée avant les collines. J'y parvins, non sans peine. Timentibus eum. La miséricorde de Dieu à ceux qui le craignent. Où sont ils ceux-là ? Et où était-il celui qui disait une telle parole avant de mourir ? Je le reconnus enfin. C'était un petit séminariste fort intrépide qui ne voulait pas que les hérétiques prussiens devinssent les maîtres de la France. Il avait reçu, sans se plaindre, un très-mauvais coup & il n'y avait plus rien à faire.

« A la guerre comme à la guerre », murmura-t-il, en m'apercevant, & il expira.

Lorsque j'entends un bourgeois en villégiature dire cette pauvre chose à propos d'un malaise quelconque, je suis forcé de résister à la tentation de l'étrangler instantanément —.

A RICARDO VIÑES

Vos ancêtres catalans qu'on nommait les *Almogavares* ont conquis, à la fin du Treizième Siècle, l'Asie Mineure et Byzance.

Au commencement du Vingtième, cher grand artiste, vous avez conquis Léon Bloy, ce qui était, peut-être, plus difficile.

L. B.

AVIS DE L'ÉDITEUR

Ce livre, écrit en 93, vingt-trois ans après la guerre franco-prussienne, reparaît aujourd'hui — vingt autres années s'étant écoulées — pour en raviver le souvenir au moment où la politique astucieuse de l'Empire allemand menace les deux peuples de nouveaux carnages.

Les horreurs de 70 sont ignorées de la nouvelle génération. Sueur de Sang, *qui pourra paraître un livre excessif, est simplement la déposition véridique d'un témoin de ces jours affreux.*

C'est l'histoire, en récits épisodiques souvent effroyables, de l'Ame française à cette époque déjà lointaine. Clameur profonde, et combien douloureuse ! d'un homme qui met la France au-dessus de tout et qui l'a vue piétinée et mutilée par les barbares.

Léon Bloy pense que l'Ame française n'a pas changé, malgré les efforts de quelques dégénérés pour l'avilir, et que des livres tels que celui-ci peuvent être utiles.

ET FACTUS EST SUDOR EJUS, SICUT GUTTÆ SANGUINIS DECURRENTIS IN TERRAM

Dieu me préserve d'avilir jusqu'à de profanes et littéraires usages les Textes Saints !

J'ai ces pratiques en horreur et je n'eusse pas insolemment utilisé comme épigraphe les Sacrées Paroles qui font aussitôt rentrer dans le néant tout ce qu'on ose écrire au-dessous d'Elles, si je ne croyais pas très profondément à la plus inexprimable des IDENTITÉS.

L'Identité symbolique de la France avec ce qui fut nommé le Royaume de Dieu !

La France est tellement le premier des peuples que tous les autres, quels qu'ils soient, doivent s'estimer honorablement partagés lorsqu'ils sont admis à manger le pain de ses chiens.

Quand elle est heureuse, le reste du monde

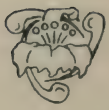
est suffisamment heureux, dût-il payer ce bonheur de la servitude ou de l'extermination.

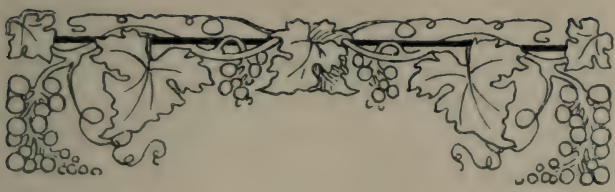
Mais quand elle souffre, c'est Dieu qui souffre, *c'est le Dieu terrible qui agonise pour toute la terre, en* SUANT LE SANG.

Ceci est absolu et incommutable comme le mystère de la Prédestination.

Voilà pourquoi je n'ai pas eu peur de faire précéder mon livre de cet effrayant verset de l'Evangéliste saint Luc.

LÉON BLOY.





I

L'ABYSSINIEN

Ceci n'est pas même une anecdote. C'est à peine un souvenir, une sorte d'impression qui fut profonde, mais que vingt années environ d'une vie très chienne ont presque effacée.

J'appartenais en 1870 à un corps franc commandé par un agronome dévotieux, promu général en l'absence des Marceau ou des Bonaparte et que la circonspection de son héroïsme rendit un instant fameux.

Nous éclairions, paraît-il, l'armée de la Loire, les autres armées s'éclairant comme elles pouvaient, et nous fûmes, j'ose le dire, de terribles marcheurs et de formidables lapins devant Dieu.

Au fond, pourtant, la matière est peu risible, et je n'ose promettre une hilarité sans mesure aux

gens folâtres qui me feront l'honneur de compter sur mon enjouement. Les choses plus ou moins historiques, militaires ou autres, dont je fus témoin cette année-là, m'apparurent quelquefois atroces, et mon genre d'esprit n'était pas précisément ce qu'il fallait pour en édulcorer l'impression.

Barbey d'Aurevilly, qui ne se cachait pas d'être un chauvin de ma sorte, m'avoua souvent que ce lui était une souffrance à peu près intolérable d'entendre parler de ce temps affreux. A plus forte raison, il lui eût été impossible d'écrire quoi que ce fût sur un tel sujet. Manière d'être qui sépara beaucoup cet artiste fier de certains alligators de l'écritoire attentifs, naguère, à sécréter, jour par jour, un peu de copie sur la Sueur de Sang de la France.

Pourquoi n'avouerais-je pas à mon tour que j'ai les mains peu remplies de ces documents de cannibales, et qu'il a fallu plus de vingt ans pour que je me décidasse à redescendre dans cette cave oubliée des puissants vins de la Mort, où l'ivrogne le mieux éclairé par les projections lumineuses de l'enthousiasme, ne pourrait plus se soûler qu'en tâtonnant ?

*
* *

La deuxième phase de la guerre franco-prussienne qui fut, je crois, ce que l'histoire peut offrir de plus admirablement raté, est surtout demeurée, pour quelques assistants de la défaite, l'époque des grandes énergies perdues. Réflexion banale, s'il en

fut, jérémiade usée comme un vieux trottoir. Mais il faut avoir vu crever et pourrir les intrépides condamnés à ne point agir !

Nous agissions bien drôlement, nous autres. L'homme des champs qui nous remorquait dans les ornières et les casse-cou d'une perpétuelle stratégie de reculade ou de repliement et qui, quelquefois, nous mit dans le triste cas d'abandonner à l'avidité germanique un lot plus ou moins précieux de nos excitantes charognes ; — ce vieillard plein de cultures et d'engrais, ne montra pas, un seul jour, la velléité de nous dépenser profitablement. Ce fut grand dommage, car il y avait là, je vous le jure, de vrais garçons arrivés dans leur propre peau, et qui eussent escaladé l'impossible.

L'occasion des fredaines héroïques ne manqua pas cependant. Il ne se passait pas vingt-quatre heures sans qu'un miracle en disponibilité nous sollicitât. Seulement, les prodiges, quoi qu'on ait dit, ne s'accomplissent que par l'influx des volontés supérieures, dans l'étroite voie de l'obéissance, et l'esthétique des téméraires manquait surtout à notre berger.

Rien à faire, par conséquent, sinon de pérambuler et de trimarder nuit et jour, par les temps secs ou les temps liquides, à travers cinq ou six provinces. Nous apparûmes çà et là, vermineux et chapardeurs, apprenant beaucoup de géographie départementale et, chaque matin, ravigotés par une ample certitude que, sous un tel chef, les Prussiens

nous seraient infailliblement présentés — comme il arriva souvent — dans les circonstances les moins favorables aux salamalecs des moutardiers.

*
* *

Parmi ceux, en petit nombre, qui échappèrent à l'atroce cocasserie de cette existence, je me souviens d'un individu très rare que nous appelions, entre nous, l'Abyssinien

Je suppose que nos supérieurs lui connaissaient un autre nom. Mais il se disait que sa personne était un mystère, et le fait est qu'on ne put jamais rien savoir sur lui de façon précise.

Certains croyaient avoir entendu dire qu'il avait fait la guerre aux Anglais sous Théodoros, et qu'il avait été l'ami et le compagnon de ce malheureux négus. Cette hypothèse parut si plausible qu'on s'en contenta, et c'est pour cette raison qu'on l'appelait l'Abyssinien.

Je ne pense pas avoir jamais rencontré quelqu'un d'aussi taciturne. Auprès de lui, le silence d'autrui ressemblait à du bavardage. Sa voix, que j'entendis une ou deux fois, paraissait *intérieure* et ne produisait pas de vibration. On en avait l'âme gelée. Sa politesse était effrayante...

Un jour, au début de cette trop fameuse campagne de résistance, il était venu sur son cheval, s'était enfermé une heure avec notre chef et, depuis ce tête-à-tête mystérieux dont rien ne transpira, il

faisait partie du mince groupe de batteurs d'estrade volontaires, équipés et montés à leurs propres frais, dont les panaches exorbitants voltigeaient en avant de notre lamentable colonne.

On était naturellement fort légitimiste parmi nous. Il y avait, s'il faut tout dire, pas mal de fleurs de lis et de cœurs sanglants sur les pectoraux, mais les bons gentilshommes-propriétaires de la Vendée ou de l'Angoumois, accourus dans l'intention de restaurer tous les Capétiens aussitôt après la victoire, durent trouver peu d'écho dans ce compagnon *sans panache* qui pensait visiblement à autre chose et les éteignait en les regardant.

On le voyait rarement au milieu d'eux. Quelquefois même on était plusieurs jours sans l'apercevoir ; l'éternelle marche continuait, on brûlait dix étapes, on avalait vingt villages, et le bruit commençait à se répandre qu'il était mort ou captif, lorsque tout à coup il apparaissait au surgir de quelque fourré, souriant et campé droit sur sa merveilleuse jument noire, qui s'envolait par-dessus l'obstacle au seul clappement de sa langue.

*
* *

Ah ! les deux magnifiques êtres que cela faisait ! L'origine de la bête était aussi peu certaine que la provenance de l'homme. L'Orient et l'Occident avaient dû se croiser pour la production de cette créature de rêve qui ressemblait à une licorne

diffamée dans le blason d'un Hospitalier convaincu de félonie ou de cruauté.

Son maître seul en prenait soin, ayant des yeux autour de la tête pour veiller sur elle quand il s'en éloignait un instant, et le comble de l'audace eût été de s'en approcher sans sa permission.

Une seule fois on le vit en fureur, et quelle fureur ! Un tringlot malchanceux, que l'animal gênait, s'était avisé de le prendre par la bride et de l'écarter assez rudement. Il n'alla pas loin. Notre aventurier, qui buvait à deux pas de là dans un café, ne prit même pas le temps d'ouvrir la porte. Au risque de se couper la figure en vingt morceaux, il s'élança sur le sacrilège par une large baie vitrée dont il creva la glace avec un fracas terrible, et l'accommoda sur-le-champ d'une si fougueuse volée que le pauvre diable dut être porté le soir même à l'ambulance.

L'impétuosité inouïe de cette rafale de colère, chez un homme impassible comme les idoles, donnait à soupçonner une étrange complicité. Il devait y avoir, entre ces deux *individus* presque fantastiques, de bien singulières histoires de massacres, d'enlèvements, de piraterie, d'épouvante ou de trahison. On ne savait pas, et les conjectures allaient leur train dans la direction présumée de cet Orient d'où ils paraissaient être venus, lequel est aussi effrayant encore, malgré tout, pour les gens d'imagination, qu'au treizième siècle où son nom seul terrifiait les pèlerins et les chevaliers.

*
* *

Rien de plus troublant que la beauté de cet homme, qui tenait à la fois de l'éphèbe et du templier, et dont le sourire équivoque était célèbre jusque dans l'armée allemande où il était parvenu à ranimer des superstitions aussi anciennes que les Niebelungen.

Les Bavarois tiraient dessus tant qu'ils pouvaient, mais sans espoir de l'atteindre. On racontait de lui, entre autres choses, cette folie surnaturelle de son intrusion dans un village occupé par deux mille hommes, pour le seul plaisir de pénétrer *à cheval* dans une maison formidablement gardée, où il avait décrété, comme eût pu le faire un dieu, qu'un certain colonel wurtembergeois recevrait, à deux heures de l'après-midi, un épouvantable soufflet de sa main gantée. On ne comprit jamais comment il avait pu sortir de la fournaise.

Les récits de ce genre étaient à peu près sans nombre et on sut que l'ennemi avait offert de très fortes sommes à des paysans, pour qu'ils le livrassent vivant ou mort.

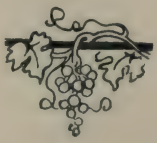
Il faisait ainsi la guerre pour son propre compte, parfois même avec une férocité diabolique, et, lorsqu'au moment de l'armistice, il disparut pour ne jamais revenir, on pensait chez nous qu'il avait bien pu tuer, de sa main, trois ou quatre cents Allemands.

*
* *

Voilà tout ce que j'avais à raconter. Par condescendance pour messieurs les Psychologues, j'insiste sur ce point, à peine effleuré, que mon Abyssinien prétendu avait à peu près le visage d'une très belle fille infiniment voluptueuse et aussi dénuée de courage qu'on peut l'être sous le soleil. Il eût ravagé, dévasté facilement et profondément des enfants et des vieillards.

Or c'était un amoureux de la Guerre, quelle qu'elle fût. Il avait la concupiscence *exclusive* de l'égorgement.

Malgré la distance, je le vois encore, pâle et rouge comme une prostituée, dans sa pelisse de Magyar ou de favori du Padischah, les dix doigts pavés de pierres précieuses et, du haut de son destrier fabuleux, vous regardant — avec un sourire d'une langueur inexprimable — de ces yeux couleur de plomb, de ces terribles yeux d'aveugle jouisseur, d'où ne sortait jamais un rayon pâle, — au fond desquels se cachait très soigneusement la Mort.



II

LES VINGT-QUATRE OREILLES DE « GUEULE-DE-BOIS »

L'homme et la femme passèrent une demi-douzaine de nuits sur des chaises au coin du feu, le petit garçon de six ans s'agitant à leurs pieds, roulé dans un vieux manteau.

A peine séparés de ce groupe d'insomnies par un clayonnage décrépit, trois ou quatre sous-officiers ronflaient dans le pauvre grand lit de leurs noces. Un peu plus loin, d'autres hommes dormaient ou essayaient de dormir dans la paille, dans les copeaux, dans des couvertures ou des haillons, dans tout ce qu'ils supposaient capable de les protéger contre la froidure atroce de ce long décembre aux pattes gelées qui se promenait sur la France.

On pouvait bien être vingt à crever de misère dans cette baraque de sabotiers où les chefs avaient

cru devoir poster une manière de grand'garde, à la lisière d'un bois très suspect. On y subodorait le Prussien, on croyait même, quelquefois, l'entendre vaguement, très loin, derrière la futaie sombre, dans l'énorme silence des heures.

A intervalles réguliers, un désespérant caporal appelait quatre ou cinq hommes, les aidait même charitablement du pied à se relever. Bâillements de fauves, rapides invocations à quelques démons, cliquetis de sabres-baïonnettes, heurts de crosses de fusils et de pieds pesants sur le sol battu, et disparition dans les ténèbres extérieures.

Après un demi-quart d'heure de piétinement au dehors, les hommes de garde rentraient, expirant de froid, exhalant d'épaisses buées, décollant leurs doigts des flingots lancés avec rage, et se laissaient tomber lourdement à la place tiède abandonnée par les camarades.

Il fallait toute l'autorité du caporal de semaine, hirsute braconnier du Périgord, devenu pasteur de zéphyrs dans les joyeuses compagnies d'Oran, pour que les hôtes misérables ne fussent pas écartés brutalement de leur propre foyer.

Cette bonne brute qu'on appelait *Gueule-de-Bois* et qui respirait pour tous les Allemands la haine la plus démoniaque, avait pris l'enfant du sabotier sous sa protection. Il l'installait sur ses genoux et l'enveloppait de ses deux bras pour le réchauffer, quand il sentait le petit être grelotter contre ses jambes.

Il ne pouvait se faire à l'idée que les sous-officiers, en nombre d'ailleurs anormal, se fussent emparés du lit de ces malheureux. Il avait même risqué, sans succès, quelques rudes observations. — « Charognes ! » disait-il entre ses dents, plein de mépris pour les galons improvisés de ces fils de bourgeois qui n'avaient jamais servi et qu'une organisation tout arbitraire avait faits ses chefs.

Le père et la mère, gens simples et timides, subissaient avec douceur les avanies ou les insolences qu'il ne pouvait leur épargner. On avait bu tout leur cidre et ils avaient vu brûler, en moins de quatre jours, toute leur provision de bois. Les précieuses billes de noyer qui devaient servir à faire des sabots n'avaient pas été plus épargnées que les rondins ou les margotins et ils s'estimaient heureux qu'on ne détruisît pas aussi leurs vieux meubles.

Il est vrai que les intrus partageaient avec eux le biscuit avarié et les quelques tranches de lard que leur conférait une intendance fanatique d'inexactitude. En plein jour, quand les lutins bleus de la nuit polaire n'excitaient pas l'égoïsme du soldat, il y avait, certes, un peu de pitié pour ces pauvres gens exténués, mangés par leurs défenseurs et que l'ennemi survenant pourrait bien châtier avec cruauté pour avoir hébergé des francs-tireurs. On en avait vu d'épouvantables exemples...

Un beau matin, on fut rallié soudainement, un peu avant l'aube, et on détala comme des loups.

*
* *

Quelques jours plus tard, à trois lieues de là, en pleine forêt, un paysan qui servait de guide, et qui, par miracle, ne trahissait pas, vint raconter à Gueule-de-Bois que la maison du sabotier était maintenant occupée par les Prussiens, et qu'ils étaient une douzaine là-dedans qui n'avaient pas l'air de s'embêter.

On était en force, et il eût été facile de lancer trente ou quarante hommes sur ce point. Mais le caporal garda la chose pour lui, connaissant ses chefs et sachant combien il eût été vain de s'adresser au commandant qui n'eût pas manqué, avec sa profondeur ordinaire, de soupçonner immédiatement un piège. Il résolut simplement d'agir comme il lui plairait.

Ayant donc formé son plan, il choisit parmi ceux que le service laissait libres ce jour-là, deux hommes dont il était sûr. Le premier était un robuste montagnard du Sarladais, poilu jusqu'au bout des doigts, nommé Pierre Cipierre et, dès son enfance, bizarrement surnommé *Le Même*, pour exprimer, croyait-on, l'obstination la plus invincible. Le second n'était autre que ce Marchenoir, silencieux rêveur aux muscles accrédités, que devaient un jour éprouver, jusqu'à l'agonie, la fange bouillante et le crapuleux vitriol des inimitiés littéraires.

S'étant assuré la complicité de ces deux mâles

qui lui parurent très suffisants pour l'exécution de son projet, on convint de sortir du camp, aussitôt après l'extinction des derniers feux ; chose facile et même tout à fait normale dans ces corps de volontaires ignorants des lois martiales, divisés parfois en sortes de clans et souvent livrés à la contradictoire fantaisie des chefs.

On se mit donc en marche à travers les bois par une scintillante et glaciale nuit sans lune, les trois hommes ayant très soigneusement bouchonné de paille leurs chaussures pour étouffer le bruit de leurs pas.

Il semblait que la nature entière fût morte de froid. Les arbres festonnés de givre avaient le silence et l'immobilité du cristal. Les ondulations de l'air devaient s'étendre sans obstacle, indéfiniment, et porter au loin le plus léger bruit.

L'ancien braconnier qui se rappelait très bien le chemin parcouru en sens inverse ne s'égara pas une minute et, malgré la prudence méticuleuse de cette marche indienne, on aperçut la maison avant que sonnât le coup de minuit à l'horloge des ducs et des chats-huants.

Les audacieux s'arrêtèrent à cent mètres environ derrière une haie, et il y eut, à voix très basse, une courte délibération. L'unique fenêtre était vivement éclairée et on entendait, avec une étonnante limpidité, des voix allemandes qui éclataient de minute en minute par-dessus de faibles implorations douloureuses.

— Les pauvres bougres sont dans les mains de ces salauds, souffla Gueule-de-Bois et je veux bien qu'on me rogne le derrière si nous ne parvenons pas à les démolir à nous trois. Les brigands doivent être à moitié soûls et ne se méfient pas. Mais ils sont quatre pour un, et il s'agit d'être malins. Il faut d'abord que je voie s'ils ont une sentinelle. Je connais les trucs. Attendez-moi là, *gardez mon fusil*, et ne venez me rejoindre que si vous m'entendez gueuler.

Aussitôt, il se plia en deux et disparut sans bruit, à deux pas de là, comme un énorme crapaud.

*
* *

Les quelques minutes qui suivirent parurent longues aux deux estafiers qui formaient la réserve de cette singulière colonne d'attaque.

Marchenoir, qui raconta beaucoup plus tard cette aventure, avouait avoir senti, en cet instant, les plus grandes affres de sa vie.

— Il y eut précisément, disait-il, une accalmie de joie du côté des bêtes féroces et il me parut que le silence de tout l'espace venait s'appuyer sur mon cœur...

Une énergique pression de son camarade mit fin brusquement à cette agonie. Gueule-de-Bois se dressait devant eux. Voici ce qu'avait fait cet homme.

Ayant pu se glisser dans l'obscurité jusqu'à

toucher la maison, il avait, en effet, trouvé un soldat allemand immobile et l'arme au pied devant le seuil. Tirant alors de sa poche un de ces larges couteaux à virole, tels qu'on les fabrique à Nontron, et l'ouvrant avec précaution derrière lui, pour qu'aucune errante lueur ne vînt s'égarer sur la lame, il avait si bien pris son temps et calculé son élan que le mouvement giratoire par lequel il trancha du même coup les deux carotides s'opéra dans la même durée d'éclair que le bond de grand félin noir qui le porta comme une ombre sur l'étranger.

Coup superbe et qui révélait toute une expérience d'égorgeur. La précision effroyable de la blessure n'avait pas permis au Prussien d'exhaler seulement un râle, et le fusil retenu par le même geste qui soutenait le cadavre n'était pas tombé.

Ce meurtre paraissait avoir aggravé le silence, loin de le troubler, et le vieux disciplinaire ayant couché sa proie tiède le long du mur, aussi loin que possible de la porte, s'était replié rapidement.

— Bono ! dit-il à Le Même et à Marchenoir. Les Cosaques sont gardés maintenant par un machabée. Du poil, mes enfants, et ne flasquons pas. Je pense qu'ils sont tout à fait poivrots et nous allons entrer là comme dans de la m...

Au moment de leur arrivée, les cris de joie et les plaintes recommencèrent. Au risque de se trahir, Gueule-de-Bois, s'approchant de la fenêtre, regarda dans la maison à travers les vitres sans rideaux. On ne l'aperçut pas de l'intérieur, mais

ce qu'il vit lui mit de la terre sur la face et deux trous de feu sous les sourcils. Ne pouvant plus parler, il donna l'exemple et ce qui suivit fut un cauchemar sans nom.

Par la porte ouverte avec un fracas d'ouragan, les trois bougres apparurent, crosse en l'air, non pour se rendre, mais pour assommer. L'un des Prussiens en train de violer la femme liée par les quatre membres — au contentement des autres attendant leur tour et s'abreuvant à leurs bidons pleins d'alcool — fut équitablement le premier frappé par la main très sûre de Gueule-de-Bois. Il eut les reins cassés net, comme une vipère, et, dans la première seconde de stupeur qui précéda la mêlée, on entendit ce coup formidable qui jeta le bandit par terre et le fit se tordre en poussant des hurlements qu'on dut ouïr à deux lieues.

Tel fut le signal de la plus diabolique de toutes les danses. Les Allemands, désarmés pour la plu part, se dessoûlèrent à moitié. Un instant, ils furent encore dix contre trois, mais cela ne dura pas même le temps de le remarquer. Les massues montaient et descendaient avec une force irrésistible et désormais une seule voix articulée se faisait entendre à travers les cris de rage et le fracas des meubles brisés — la voix affreusement rauque de Gueule-de-Bois, broyant toujours du Prussien et répétant cet unique mot : « Cochons ! cochons ! » qui avait l'air de sortir de lui comme les bouillons excrémentiels sortent d'un égout.

En un espace de temps presque inappréciable. la victoire était acquise et le combat devenait une tuerie. Marchenoir seul fut, une minute, sérieusement menacé. Une espèce de géant réussit à s'emparer de son fusil que, malgré toute sa vigueur, le futur pamphlétaire ne parvenait pas à lui arracher. Dans cette situation, l'imminente survenue d'un second ennemi, même blessé, pouvait être un péril de mort. Soudain, il aperçut une bouteille à portée de sa main droite. S'en emparer, briser le fond contre le mur et planter sauvagement le tesson dans le visage de son adversaire, dont les yeux jaillirent, fut exécuté comme un seul geste.

Le Même, de son côté, besognait à ravir les anges. Marchenoir se souvint de l'avoir entrevu, dans cette nuit d'épouvante, écrasant la tête d'un homme sur la table, à grands coups de meule.

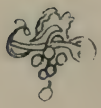
Particularité singulière et fort sinistre. Il n'y eut pas une cartouche brûlée. Le temps manqua peut-être, tellement tout cela fut rapide. Et puis, la mort est bien meilleure à donner de l'autre manière ! Le terrible Gueule-de-Bois, ivre-fou d'extermination, avait jeté son chassepot. Il fouillait maintenant l'Allemagne à coups de couteau, comme s'il avait voulu lui manger le cœur.

*
* *

Finissons-en. La mère était morte pendant le massacre. Le père fut trouvé dans la pièce voisine,

attaché sur son fût de cidre, complètement fou et regardant avec un drôle de rire le cadavre du pauvre petit pendu à une solive au-dessus de lui...

A la frissonnante pointe du jour, les aventuriers rentrèrent au camp, littéralement couverts de caillots de sang, comme des bouchers au sortir de l'abattoir. Mais le caporal Gueule-de-Bois portait un bagage étrange qu'il alla déposer tranquillement aux pieds du commandant stupéfait, sans dire un seul mot, sans qu'un muscle bougeât dans sa hure triste et formidable. C'étaient douze casques pointus et une paire d'oreilles dans chacun d'eux.



III

LE BON GENDARME

Il n'y aura jamais un si bon gendarme que le brigadier Dussutour. Ancien vainqueur de l'Alma, décoré dans les tranchées de Sébastopol, cet aride et coriace troupier qui n'avait jamais couché, disait-on, qu'avec la consigne, et qui ne connut d'autre Sinaï que le cheval de son colonel, semblait avoir été engendré par les vindictes sociales, en de mécaniques transports, tout exprès pour devenir, à la fin, le plus admirable instrument des lois.

Après avoir traîné vingt ans ses os et ses cartilages dans les garnisons ou sur les champs de bataille, il avait obtenu d'être incorporé dans un escadron de gendarmerie du Loiret, où sa minutieuse rigidité fut inégalable.

De Fontainebleau à Montargis et de Pithiviers

à Beaugency, on avait tout dit, quand on nommait le brigadier Dussutour, et les représentants de l'autorité militaire ou civile n'avaient qu'un cri pour préconiser la vertu de ce soldat.

Il aurait arrêté le Diable et demandé leurs passeports aux gisantes multitudes ressuscitées par le souffle d'Ézéchiel.

Culminant et impliable comme les falaises, sa maigreur d'échassier antédiluvien le faisait paraître sempiternel. On ne finissait pas de le voir.

Il fallait une bonne conscience et très peu d'imaginative pour être bien sûr qu'il ne possédait, en réalité, que deux bras, tellement il symbolisait la force active des mille mains de la Répression.

A son approche, le tremblement des coquins devenait contagieux et, parfois, se communiquait à des bourgeois honorables qui sentaient confusément s'ouvrir en eux des abîmes.

Les âmes les plus intactes ou les plus soigneusement radoubées sentaient, en l'apercevant, comme un vague besoin de s'appuyer sur quelque chose, de se récupérer avec attention.

L'idée seule d'un sophisme ou d'un faux-fuyant devenait ridicule aussitôt que fonctionnait ce vieux brave, en qui s'incarnait l'Exactitude professionnelle, et que tout un département proclamait « aussi raide que la justice ».

Sa physionomie protestait avec une invincible énergie contre toutes les présomptions d'innocence. N'existant que pour traîner des coupables devant

des juges, il avait l'air de considérer tout individu non désigné par quelque mandat, comme un désirable gibier d'écrou, mis en réserve pour d'ultérieures arrestations, et la sainteté même, en la supposant rencontrable dans le Loiret, n'eût été pour lui qu'un état précaire, anormal, et par conséquent suspect.

En sa présence, les vagabonds se croyaient sous l'œil de Dieu et on racontait qu'un jour le curé d'un village où il avait opéré victorieusement contre un malheureux bandit, le compara, du haut de la chaire, à l'ange exterminateur lancé par le Sabaoth sur l'armée de Sennachérib.

*
* *

Lorsque la guerre éclata, il avait pris enfin sa retraite et vivait sans gloire dans un pavillon d'aspect sépulcral, sur la lisière de la grande forêt d'Orléans, du côté de Pithiviers.

On l'assimilait désormais à une bête sauvage et, certes, on aurait perdu son temps à chercher un autre personnage aussi malgracieux. Ayant quitté le service très tard et fort à contre-cœur, après avoir épuisé tous les moyens de retarder une mise à pied que nécessitait son grand âge, il végétait, hargneux et solitaire, dans une ignorance admirable de tout ce qui s'accomplissait au delà de son seuil.

N'ayant plus à molester aucun chenapan, sa

tristesse fut infinie et devint presque aussitôt une hypocondrie des plus noires. Habitué, depuis tant d'années, à se croire indispensable à la rotation harmonieuse des engrenages sublunaires, il gémissait nuit et jour avec amertume sur la démence des bureaux qui n'avaient pas senti le besoin de l'éterniser et l'avaient retranché de l'effectif comme un chien boiteux qu'il faut rayer du vautrait.

Son vieux cuir impitoyable de militaire, boucané par les consignes, se creusa de rides nouvelles plus profondes. Pour la première fois, il essaya de penser, et cet excès inouï, cette folie de vieillesse le détraqua.

Les deux ou trois paysans qui étaient admis à lui parler racontèrent les ravages exercés par un tel chagrin, sur la judiciaire autrefois vantée du vieux Dussutour. — Il *cause* tout seul en se promenant, disaient-ils, et il fiche la peur à notre *bestial*.

Le fait est qu'il brouillait maintenant les choses, confondait entre eux les météores, dédaignait les pronostics, ne se souvenait plus des oraculaires sentences et devenait subversif.

Ce gendarme, autrefois si pondéré, incapable, par exemple, de manquer à la condescendance miséricordieuse que la Justice ne refuse pas même aux plus abominables gredins, quand ils sont entre ses griffes, et qui, recevant un jour l'humble aveu d'un de ses meilleurs clients, assassin d'une famille entière, le consola par ces simples mots : *On n'est pas parfait !* — ce gendarme sublime était désor-

mais en train de se déplumer de tout son prestige et de s'en aller à vau-l'eau.

Il s'égara jusqu'à oublier « le respect pour les personnes » et ne craignit pas d'affliger parfois de ses insolences un propriétaire foncier du voisinage qu'on disait posséder de grandes richesses et qui, par conséquent, avait droit à la plus abjecte considération.

Le bruit même courut — mais ce point ne fut jamais éclairci — que deux ou trois fois, il parut entreprenant avec des filles de campagne qu'il rencontrait dans la forêt.

Bref, le brigadier Dussutour, dont s'enorgueillissait auparavant toute la contrée, n'était plus qu'une de ces ruines qu'on signale mélancoliquement à la curiosité du voyageur.

*
* *

Quelque invraisemblable que cela puisse paraître, l'avant-garde prussienne marchait déjà sur Orléans, et Dussutour à peine informé de quelque vague mésintelligence entre Napoléon et le roi Guillaume, ignorait absolument l'invasion des armées allemandes.

Il vivait seul, je l'ai dit, ne voyait à peu près personne et ne voulait rien savoir, se considérant lui-même comme un inutile et comme un mort. Naturellement, on laissait tranquille ce désagréable vieillard que tout le monde croyait en enfance.

D'étranges paroles avaient pourtant essayé de pénétrer dans son cerveau. D'une manière confuse, il soupçonnait que quelque chose d'irrégulier et de regrettable s'accomplissait ici ou là, sans pouvoir le définir. Mais à quoi bon y penser ? Que pouvait-il faire, n'étant plus qu'un ex-gendarme, un propre-à-rien dont l'Administration et l'Armée dédaignaient aujourd'hui le dévouement ?

Un jour, enfin, par un crépuscule d'octobre, tout à coup, au milieu du grand silence, au-dessus des « toits des bois », dans un tout petit souffle qui n'agitait même pas les dernières feuilles, il entendit, venu de très loin, le bruit du canon.

Cette fois il ne pouvait pas s'y tromper. Ça le connaissait. C'était une pièce de fort calibre qui sonnait, toutes les trois minutes, à gros coups sourds, comme un énorme bélier de guerre battant les murs de la France.

L'ancien de Solférino et de Malakoff l'avait assez entendu, cet *Angelus* de la mort. L'effet immédiat fut inouï et presque surnaturel. Le vieux homme se mit à danser en poussant des cris sauvages, puis se précipitant vers sa maison avec une étonnante vélocité et s'engouffrant à demi dans une énorme malle poilue qui faisait l'ornement de sa tanière, il en tira d'un seul coup tout son fourniment des jours de gloire.

Ses bottes même, qu'il n'avait pas voulu profaner en y fourrant les pieds d'un retraité, reparurent ; et sa bonne latte pieusement démaillotée du

vert linceul, resplendit, une fois de plus, dans la finissante clarté de ce triste soir.

Au bout d'un quart d'heure, Dussutour lavé, peigné, brossé, astiqué avec frénésie, fermait sa porte et, du pas tranquille et sûr d'un gendarme commandé — beau comme un Amadis et fier comme un Galaor — s'acheminait, à travers bois, dans la direction présumée de la bataille dont les derniers coups de canon ne s'entendaient plus.

Que se passait-il dans l'âme de ce pauvre vieux qui n'avait pas le droit de se travestir de la sorte et qui ne savait même pas exactement *le nom de l'ennemi* contre lequel il avait l'air d'entrer en campagne ?

*
* *

Il marcha ainsi toute la nuit et la moitié du jour suivant. Il ne trouva pas un seul corps de troupes organisé, un seul valide bataillon de n'importe quoi, et son cœur de sous-officier des belles époques fut déchiré.

Des isolés, des traînards sans nombre, des soldats de toute arme et de toute espèce ; artilleurs sans pièces, cavaliers démontés, fantassins qui n'avaient plus ni sacs ni fusils, et les campagnards affolés par ces vagabonds dévorateurs dont le passage annonçait l'imminente venue de l'Étranger.

Dussutour n'avait rien à dire à ces fuyards dont il remontait le flot, poings serrés et bouche cousue. Il était sûr de rencontrer infailliblement et

bientôt, l'espace de respect, la clairière de crainte qui sépare toujours les soldats en déconfiture de l'armée victorieuse qui les poursuit. Il aurait alors le moyen de *se déployer*...

Le premier Allemand qu'il rencontra fut un officier à cheval, à quelques pas en avant d'un groupe d'éclaireurs.

C'était un jeune, celui-là, un grand blond, au regard très doux qui ne se mit pas en colère en voyant venir à lui ce lamentable gendarme d'opéra-bouffe, aux buffleteries déteintes, à l'uniforme devenu deux fois trop large depuis son malheur, et qui paraissait avoir quatre-vingts ans.

Il arrêta même son cheval et, l'examinant avec un sourire mélancolique, lui dit en fort bon français :

— Où allez-vous donc ainsi, mon vieux père ?

Dussutour, alors à dix pas environ, dégaina son sabre, mouvement qui fit accourir aussitôt une quinzaine de cavaliers que leur chef immobilisa d'un geste.

— Ah ! ça, répondras-tu, vieil entêté ? reprit le jeune homme d'une voix plus haute. Tu ne penses pas nous faire peur avec ton bancal ? Où vas-tu et que demandes-tu ?

Le brigadier fit trois pas encore et piquant la erre de son arme, sur la poignée de laquelle il s'appuya des deux mains, répondit à Frédérick-Charles :

— Je demande a voir tes papiers.

IV

L'OBSTACLE

Cette chose a été vue mille fois dans l'horrible guerre. D'agréables poètes en ont profité pour augmenter leur bagage de quelques alexandrins laxatifs dont les vierges des pharmaciens et les épouses des notaires se sont émues jusqu'à l'effusion des pleurs.

En d'autres termes, elle est devenue aussi banale que l'omnibus, ressassée non moins que la lune, insupportable et désobligeante comme la vérité du Bon Dieu.

Et pourtant, je crois bien qu'il me serait impossible désormais de sentir aussi fortement quoi que ce soit ou de rencontrer un objet qui dégageât — pour moi seul, peut-être — une aussi démontante horreur.

Mais il fallait à la scène affreusement simple qu'on va lire le décor surnaturel de la Déroute. Il

fallait surtout l'âme hospitalière que les médiocres eux-mêmes ont encore à vingt-cinq ans et la porte ouverte à deux battants d'un très jeune cœur.

Voilà bientôt le quart d'un siècle que s'est évanouie cette immense fumée des batailles et des incendies, et que le sol de notre France généreuse a cessé de trembler sous les pas d'un million de soldats en marche. Une génération nouvelle est sortie de toutes les nuits amoureuses de cette année qui fut appelée terrible, et cette génération n'a pas entendu l'énorme tocsin des agonies et des désespoirs d'alors.

Les nouveaux hommes savent à peine, *historiquement*, que la patrie fut saignante et profondément affligée vers le temps qu'on les enfanta. Comment pourraient-ils deviner ou comprendre l'excessive humiliation de tout un grand peuple aussi bêtement vaincu, et l'exorbitance infinie de ce tourment qui faisait écrire à une femme d'un cœur très simple cette forte et catégorique déclaration que je lus un jour dans *l'intérieur* de la trajectoire des boulets allemands :

« Mon cher enfant, vous êtes *cinq* de mes fils devant l'ennemi. Eh bien, je me consolerais plus facilement de votre mort que de l'abaissement et de la honte de notre patrie... »

Beaucoup, certes, pensèrent ainsi, et il faut avoir eu soi-même l'occasion de savourer la Colère ou l'Angoisse fluides que tout le monde respirait en ces effroyables jours, pour ne pas sup-

poser hyperbolique le témoignage d'un homme de guerre qui en fut l'assistant épouvanté.

*
* *

Le 10 janvier, tout était fini de la défense du Mans. Une fois de plus, nos lignes étaient enfoncées, les hauteurs prises, il fallait se hâter de franchir la Sarthe et les troupes exténuées du général Rousseau commençaient à arriver à Montfort.

Ce malheureux chef privé de secours, condamné à la désespérante responsabilité d'être le pivot continuellement déplacé d'une action nulle, était forcé de se replier chaque soir, marchant la nuit, se battant le jour, depuis quatre-vingt-seize heures, et recevant à chaque minute, en plein ventre creux de sa pauvre armée, le ressac des guenilleuses colonnes en désarroi que le Prussien refoulait à coups de canon et qui ruisselaient par tous les chemins dans la direction de... *l'Océan*.

La nuit tombait, la neige aussi, cette neige homicide que je raconterai quelque jour, qui tourmenta si férocement les noctambules et qui paraissait sortir des mufles ou des naseaux de toute cette Allemagne victorieuse.

Les dernières lueurs glacées du crépuscule nous avaient laissé voir, à droite et à gauche de la grande route qui passe à Montfort, les quelques compagnies de marins chargées de soutenir la retraite et qui se battirent, en effet, pour tout le

monde, comme des Exterminateurs de la plus étroite observance.

Ces moines du Gouffre que les catholiques Bavarois ou Westphaliens nommaient bizarrement dans leur effroi, les *Visitandines de la Mort*, n'ayant pas reçu d'ordres, n'entendaient pas qu'on les délogeât du poste qu'ils occupaient et, de leurs yeux clairs, tranquillement, regardaient couler le fleuve des vaincus.

« Ah! les braves gens », comme disait Guillaume, et quel chauffe-cœur de les sentir derrière soi, ces bonnes gueules de Caraïbes ou de marsouins, pour qui la guerre en terre ferme était une bordée d'un nouveau genre où ils se soûlaient de bouillon de crapaud, en caressant à leur façon les grosses filles moustachues de la Thuringe ou de la Poméranie !

*
* *

Ils ne durent pas nous estimer infiniment ce jour-là. Il est indiscutable que nous manquions de prestance et d'altitude. Je ne crois même pas qu'il y ait eu dans les six mois de cette odieuse campagne un moment aussi périlleux pour notre prestige.

Cependant j'avais l'honneur d'appartenir à un corps prétendu d'élite où subsista jusqu'à la fin, je ne sais par quel miracle, un semblant de cohésion et de discipline. Ce fut à peine si la Providence nous accorda de flotter à peu près ensemble

dans le milieu du torrent qui venait de nous saisir et qui devait nous porter jusqu'en Bretagne.

Hideuse bousculade, panique mélange de toutes les écumes de la guerre ! Nous avions déjà vu cela, en décembre, après Orléans, mais ici, c'était autrement complet.

On était comme roulé dans un déluge d'animaux humains tremblants de peur et tremblants de froid, éperonnés par la faim, rendus fous par les insomnies, séparés par l'égoïsme le plus atroce et le plus déchaîné.

Pas de grâce à espérer pour le pauvre être que l'inanition ou le désespoir jetait par terre. On passait dessus sans même le voir. On avait entendu tant de cris depuis tant de jours !

Car les cris des agonisants piétinés s'entendaient fort bien. *Cette cohue était silencieuse* et faisait penser à ces mornes multitudes qui s'en vont, bien avant l'aube, à l'enfer des grands puits de mine, sans proférer d'inutiles imprécations que n'écouterait aucun vengeur.

Pêle-mêle, on allait à tous les diables, chacun gardant pour soi ce qui pouvait lui rester de cogitation ou de volonté. Des ambulanciers déserteurs coudoyaient des canonniers éperdus qui ne traînaient plus de « tonnerres », des lignards sans chaussures et de pédestres cavaliers sans crinières ni espadons, se confondaient, s'amalgamaient, avaient l'air d'entrer les uns dans les autres. D'impossibles chars de déménagements villageois

qui ne valaient certes pas la peine d'être pillés, étaient tirés, à force de coups, par de minables chevaux qu'on n'avait pas eu le temps de manger. Il y avait, Dieu me pardonne ! jusqu'à des chiens, dans le défilé processionnel de notre agonie.

Et l'horrible cloaque neigeux assourdissait, comme un tapis de quatre-vingts lieues, ce cheminement lugubre.

*
* *

Brusquement tout s'arrêta. De l'avant de cette masse humaine arrivait un choc soudain qui nous jeta les uns sur les autres et nous contraignit à refouler à notre tour, au prix de nos énergies dernières, le misérable troupeau qui nous talonnait.

Cette commotion, qui dut se transmettre au loin, détermina un commencement de sauve-qui-peut. Plusieurs s'élancèrent de l'un et l'autre côté de la route, essayant de fuir à travers champs. Mais la neige ennemie, l'implacable *vierge*, plus à craindre que tous les Allemands pour des hommes à bout de souffrances, les découragea bientôt.

Il y eut donc un de ces arrêts sinistres si fréquents où chacun faisait l'éternelle question : « Sommes-nous tournés ? » qui fut la grande anxiété militaire en ce temps-là et démoralisa si souvent les plus intrépides.

Station mortelle d'une demi-heure environ. Quel-

ques mobiles délaissés de toute espérance essayèrent de se coucher dans la boue.

De l'extrémité de la queue de nos traînards accourut un chef plein de blasphèmes. Commandant, général ou larve d'empereur, on ne sut qui était ce personnage. Mais il prétendait qu'on marchât et s'efforçait, en effet, de pousser sur nous un amas confus d'escogriffes à cheval et de lourds fourgons.

Tumulte, clameurs, injures atroces, malédictions épouvantables, larges coups donnés dans l'ombre. La pesée à chaque instant se faisait plus écrasante. Était-il donc écrit sur le livre de tous les destins qu'on allait crever ainsi ?

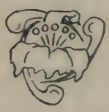
Enfin, la marche en avant put recommencer. Un peu plus tard on arrivait à Montfort où grelottaient déjà huit ou dix mille hommes, et qu'il était urgent de dépasser. Je pus voir alors de mes yeux l'Obstacle inconnu.

*
* *

Ainsi qu'un rocher qui partage les eaux d'un fleuve, sur la place de l'Église et dans l'axe précis de notre colonne, une humble charrette immobile, mais attelée d'un de ces petits ânes presque invisibles que Dieu semble avoir créés pour se consoler Lui-même de l'excessive majesté de son univers. Sur cette voiture, une torche allumée, une femme à genoux et un mort.

Rien, quoi ! ou presque rien, c'est-à-dire un peu moins que rien du tout. Mais cela suffisait pour trancher en deux la Déroute et pour faire hésiter un torrent qui aurait enfoncé le mur de la Chine.

La femme déchevelée, folle de son deuil, et qui nous parut être *la France même*, poussait des cris si surnaturels que les chevaux se cabraient, hennissant de peur, et que nous filions très doux, nous autres, les fiers garçons à la débandade, poil debout, entrailles tordues et nos cœurs battant à toute volée pour les funérailles de ce trépassé anonyme que les lamentations de sa mère ou de son amante faisaient aussi grand que Charlemagne !



V

LA MESSE DES PETITS CREVÉS

POURQUOI *es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ?*

Comme l'aumônier disait ces mots par lesquels toute messe commence, un boulet lui emporta la tête qu'on ne put jamais retrouver.

La chasuble blanche du *Commun des Vierges*, liturgiquement obligatoire pour ce 21 novembre, jour de la Présentation de Marie, devint aussitôt la chasuble rouge des Martyrs.

Le tronc sacerdotal, une seconde immobile, perdit l'équilibre dans le geste effrayant des bras mécaniquement distendus en haut vers l'âme en fuite, et vint rouler jusqu'au premier rang des jeunes volontaires qui se préparaient à suivre l'office avec attention dans de petits eucologes de la maison

Mame, dorés sur tranche et reliés en maroquin noir.

Il sembla qu'un large pinceau trempé de céruse venait de passer sur tous ces visages d'adolescents pleins de ferveur. L'un d'eux, un joli bonhomme de dix-neuf ans, qui allait servir la messe et qu'ondoya le sang du prêtre, s'évanouit.

C'étaient des guerriers sans expérience qui n'avaient jamais vu chose pareille chez leurs mamans. Pleins d'enthousiasme, ils s'étaient engagés de tout leur cœur, un mois auparavant, sous un chef dont le Nom célèbre évoquait tous les héroïsmes de la Vendée militaire et ils avaient promis, comme de braves enfants qu'ils étaient, de ne déposer les armes que lorsque le Roi légitime serait assis sur son trône.

C'était tellement infaillible ! Les bons Pères leur avaient fait lire tant de prophéties formelles et circonstanciées relatives à ce Grand Monarque et à cet Admirable Pontife qui devaient régner ensemble sur toute la terre, qu'il eût été vraiment difficile de ne pas les reconnaître en la grandeur géminée de Pie IX et du Comte de Chambord.

Sur ce point, les témoignages étaient unanimes, depuis l'évêque Amadée et le Bienheureux Théolophre qui fonctionnèrent aux environs du XIIe siècle jusqu'au Solitaire d'Orval et au vénérable commentateur Holzhauser, confirmés en leurs assertions par les plus récents inspirés.

Ils étaient donc arrivés de diverses provinces de l'Ouest, en chantant des choses décisives telles

que ce tronçon de dithyrambe que je me glorifie d'avoir pu sauver de l'oubli :

Il est écrit que deux grands hommes,
L'auguste bandeau sur le front,
Dans la nuit des temps où nous sommes,
En Occident apparaîtront :
L'un, d'une sainteté sublime,
Doit, dans la nouvelle Solyme,
Glorifier la vérité ;
Par son audace et sa prudence,
L'autre, sur le trône de France,
Étonnera l'humanité.

Sûrs de l'avenir, par conséquent, et lestés, pour la plupart, d'assez fortes sommes, ils avaient d'abord étonné eux-mêmes de leurs opinions et de leurs extras les camarades plus rassis ou moins opulents dont ils épousaient l'uniforme : *petit chapeau noir avec plume noire sur le côté*, *pantalon bleu foncé*, *liséré bleu clair*, *vareuse même couleur*, *ceinture bleu clair*, *couleur du liséré*.

Les Prussiens devant être écrasés comme des punaises, traqués aussi sûrement que des lièvres, et la guerre, en somme, ne pouvant plus être désormais qu'une amusante chasse à courre avec relais dans tous les châteaux, on devine ce que la sollicitude maternelle ou les goûts altiers d'un chacun avaient osé faire pour que ce modeste harnais fût éclaboussant. Le chapeau surtout fut l'occasion des plus introuvables et des plus glorieux panaches.

Ces enfants pouvaient être à peu près une soixantaine dans le bataillon où l'autorité de quelques maroufles décréta pour eux, dès le premier jour, l'inéquitable désignation de *petits crevés*.

*
* *

Le premier instant de stupeur et d'horreur étant passé, ils se jetèrent sur leurs armes en frémissant. On leur avait bien dit le matin même que l'ennemi était proche et c'était précisément parce qu'ils s'attendaient à un combat qu'ils avaient désiré cette messe préliminaire, en imitation des classiques héros commandés par Sobieski. Mais ils croyaient avoir plus de temps et n'ayant vu de la guerre jusqu'à ce jour que le désarroi provincial des enrôlements et des mobilisations, l'arrivée du projectile meurtrier accompagné d'ailleurs d'une fusillade assez vive, leur fit battre violemment le cœur.

Il y avait lieu de croire cependant que ce boulet ne leur était pas exactement destiné, les Prussiens n'ayant aucune raison de soupçonner leur présence dans ce creux de la forêt où ils campaient depuis deux jours, et le combat s'engageait, selon toute probabilité, à trois ou quatre kilomètres en avant, sur la route de Pithiviers. Il devait y avoir là quelques troupes solides en état de résister.

C'est ce que leur expliqua le capitaine en don-

nant l'ordre de se tenir prêt. Ce capitaine était un vieux brave, ancien officier de marine, homme de bonne compagnie et fort affable qui s'était fait un plaisir de commander à des jeunes gens si bien élevés.

La mort de l'aumônier l'avait très ému lui-même. Il était un peu son parent, et ce fut avec larmes qu'il l'ensevelit à la hâte de ses propres mains tremblantes dans une toile de campement et le fit transporter à l'ambulance, en attendant les funérailles plus ou moins pompeuses que les circonstances permettraient.

— Mon capitaine, dit alors, avec une remarquable fermeté, le jeune marquis Enguerrand de Bellefontaine, superbe gars de vingt-deux ans, qui n'avait certes pas la physionomie d'un crevé, la mort de notre cher aumônier nous prive de la messe. Mes camarades et moi nous sommes prêts au sacrifice de notre vie et nous marcherons comme des gentilshommes aussitôt qu'on nous commandera de marcher. Mais si notre inaction doit se prolonger seulement une heure, ne pensez-vous pas qu'il serait cruel que nous eussions inutilement préparé ceci ?

Il montrait l'autel de missionnaire construit avec des tréteaux de cantine recouverts d'une magnifique pièce de linge.

Les degrés symboliques n'avaient pas été oubliés, les cierges non plus : deux bougies de l'*Étoile* ou du *Phénix* plantées à droite et à gauche dans des canons de chassepots.

Une grande croix piquée dans le sol et formée de deux baliveaux, dominait l'ensemble.

Enfin une masse épaisse de ramées reliait de pavois les troncs des arbres voisins, jonchait la terre aux alentours, et c'était même un effet charmant de tapisserie très ancienne que tous ces feuillages à demi morts de la fin d'automne.

*
* *

Permission fut accordée au pétitionnaire d'aller requérir, à ses risques et périls, du côté même de la fusillade, le desservant du village le plus rapproché, et une voiture heureusement disponible l'emporta sur-le-champ.

Sa diligence dut être inouïe, car une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'on le voyait revenir au triple galop, ramenant cet ecclésiastique. Celui-là était, par faveur du ciel, un prêtre jeune, capable d'expédier sa messe de bataille rapidement et sans balbutier.

Il avait appris avec calme l'aventure de celui qu'il allait remplacer.

— Mon cher enfant, répondit-il simplement au messager, qu'on soit en paix ou en guerre, la Messe est toujours dite *en présence de l'ennemi*.

On entendait toujours le bruit du combat qui se rapprochait sensiblement. La messe vigoureusement enlevée ne bronchait pas.

Au moment où le célébrant, qui priait d'une

voix très haute, prononçait les paroles de l'Offertoire : *Ne cadant in obscurum*, l'un des auditeurs du premier rang eut la jambe frappée d'une balle et tomba par terre avec une précision *liturgique*, sans troubler d'un cri le recueillement de ses camarades.

Comme si cette première chute avait été un signal, dans la même seconde apparut le commandant, l'épée haute.

— Mes petits amis, cria-t-il, je n'aurais pas voulu troubler la cérémonie, mais Dieu ne m'en voudra pas d'accomplir mon devoir. Capitaine, en tirailleurs et guide à gauche. Les Prussiens sont refoulés sur notre camp et ils essaient de pénétrer dans le bois.

Une crépitation terrible souligna ces derniers mots. Toutes les autres compagnies étaient à leur poste, engagées déjà. L'ennemi, très nombreux, semblait attaquer à la fois de tous les côtés.

On avait cru sans imprudence de réserver jusqu'à la dernière minute les jeunes gens qui faisaient, en réalité, l'arrière-garde aussi longtemps qu'on ne serait pas débordé. Mais on l'était depuis un instant, et par cela même, le plus rude effort de cette attaque disséminée allait justement porter sur eux.

En tirailleurs? Ah! le brave homme de commandant!

Ces novices n'eurent point à chercher la mort. Ils n'avaient pas fait trente pas que le surgissement d'une masse énorme qui paraissait déplacer

l'atmosphère les contraignit à se replier jusqu'au camp, où ils formèrent instinctivement un segment de cercle dont l'autel était le centre géométrique.

Le prêtre continuait sa messe avec la tranquillité des saints. On sait qu'à partir d'un certain moment, l'officiant ne peut plus s'interrompre sous quelque prétexte que ce soit. Théologiquement, il n'existe pas de *force majeure*, — fût-ce du côté de Dieu ! — qui le puisse relever de la nécessité infinie de consommer l'Acte indicible.

Les pauvres enfants le savaient et ils résolurent, sans phrases, de se faire tuer, non pour la France, non pour le Roi, non pas même pour les Anges et les Saints des cieux, mais uniquement et très simplement *pour que cette messe pût s'achever*.

*
* *

Il arriva donc une chose effrayante et belle. Ils se firent, en effet, massacrer tous à la place même et dans le temps qu'il fallait pour que les malpropres hérétiques n'eussent pas le pouvoir d'interrompre le Sacrifice Essentiel.

Cette tuerie, d'ailleurs, ne fut pas *donnée*. Les Prussiens durent la payer cher, car les adolescents se battirent comme s'ils avaient été quelque chose de plus que des hommes, et on raconte que l'épouvantable duc de Mecklembourg, qui faisait assiéger les femmes à coups de canon, eut un

sanglot en apprenant ce que les petits crevés avaient accompli.

Ils avaient voulu suivre leur messe comme autrefois, bien sagement, chez les bons Pères, pour se préparer à la mort qui « vient sans être attendue ».

Ils la suivirent plus sagement et plus attentivement encore en égorgeant les perturbateurs du « Lieu saint » et se faisant égorger par eux.

Les jolis paroissiens noirs devenus on ne sait quoi, durent assurément changer de couleur, ainsi que les cachemires précieux et les plumes de vautour ou de paille-en-queue dont s'adornaient si glorieusement leurs petits chapeaux.

Et quand le prêtre se retourna, la messe finie, pour *congédier* ses auditeurs en les bénissant, il ne put apercevoir devant lui que les fronts pâles des vainqueurs, barrés jusqu'à la hauteur des yeux par la colline des agonisants et des morts.

VI

BARBEY D'AUREVILLY

ESPION PRUSSIEN

Oui, c'est ainsi que j'ai l'honneur de vous le dire, Barbey d'Aurevilly fut arrêté, en 1870, au milieu de la place Clichy, comme *espion prussien*, par une multitude enragée qui voulait le mettre en pièces et il dut sa délivrance uniquement à l'héroïque sang-froid de deux gardes de Paris dont il ignora les noms que j'ai le chagrin de ne pouvoir livrer à la reconnaissance des admirateurs du grand romancier.

A cette époque, en effet, il n'avait pas écrit les *Diaboliques*, ni cette *Histoire sans nom*, qui ne fut « ni diabolique ni céleste, mais sans nom », même dans la langue de son auteur, la plus céleste et la plus diabolique de toutes les langues.

L'investissement allait commencer, et l'état de

siège, destiné à durer de si longs mois, était alors dans l'effervescence de son début. La Ville, courroucée de savoir qu'on avait entrepris de la violer, ébranlait dans son agitation ses propres murs et faisait aux alentours gronder ses molosses.

La vie intellectuelle s'éteignait aux approches noires de la Commune et Barbey d'Aurevilly que vingt ans plus tard, un saltimbanque désopilateur s'obstinerait à placarder ridiculement du titre de *Connétable*, s'acheminait avec lenteur et mélancolie, à travers Paris en désarroi, de la rue Rousselet jusqu'aux Batignolles, où l'attendait un simple dîner.

Car le Vésuve allemand n'ayant pas encore dévoré la verte banlieue, la coutume des dîners subsistait toujours, et les plus avisés ne prévoyaient pas les jeûnes et les abstinences piaculaires de l'interminable siège.

On a beaucoup parlé des toilettes de Barbey d'Aurevilly. L'excellente blague parisienne s'est fort exercée sur sa redingote et ses pantalons. D'abondantes chroniques ont raconté ses manchettes, ses cravates, ses chapeaux, sa limousine doublée de velours noir, et les contemporains, suffoqués de l'incontestable supériorité de son génie, ne lui pardonnèrent ni la peau ni la couture des gants perpétuels dont il préservait ses Mains des mains moites ou des abatis graisseux qui avaient cours parmi les littérateurs.

Au fond, pourtant, cette extravagance pré-

tendue qui scandalisait en même temps la racaille plébiscitaire des petits bourgeois de son quartier et l'extrême Droite empanachée des législateurs de la Métaphore, ne dut pas déplaire aux « anges et ministres de la Grâce » dont parle Shakespeare, désignés assurément pour lui conférer, en tant que besoin, le plus ample de tous les pardons.

Les vêtements qu'il porta jusqu'à sa mort étaient façonnés, d'après ses indications précises, selon la mode observée par quelques *dandies* pendant une certaine minute qui s'écoula, je suppose, entre le troisième duel du capitaine d'Arpentigny et la mort du grand Balzac.

Et voilà tout. Il avait voulu fixer de la sorte, pour lui seul sans doute, l'unique impression d'autrefois qui le consolât de vieillir.

Cette manière d'être et de paraître était, en somme, son refuge, sa muette protestation contre ce qu'il appelait la canaillerie de l'uniforme démocratique, et il fallait être admis en familier dans son humble gîte pour savoir l'extrême simplicité, la bonté d'enfant très bon, l'*innocence* incomparable de ce vieux lion des pauvres déserts qui savait si bien rugir à la face du mécréant ou de l'étranger.

*
* *

J'ai dû rappeler son costume légendaire et les sottes facéties de boulevard qu'il excita, parce que telle fut la cause ou l'occasion du tumulte fou

dont cet admirable artiste faillit être la victime.

Les psychologues ont aussi mal expliqué que les puritains le sortilège de l'accoutrement. Il est certain que les imaginations rudimentaires perpétuellement dévolues à la magie blanche ou noire des simulacres humains, supposeront toujours quelque chose d'*essentiel* dans le phénomène banal de l'élégance. Serait-ce qu'elles y aperçoivent comme un sensible reflet de cette gloire sans épithète, « désirée par les collines », qui est aussi nécessaire aux hommes que la paix et la lumière ?...

Quoi qu'il en soit, la multitude se laisse émouvoir, comme les femmes ou comme les tigres, par tout personnage remarquablement vêtu. C'est l'ascendant proverbial du belluaire étincelant de paillon qui finit ordinairement par être mangé.

Barbey d'Aurevilly ne fut pas mangé, mais aucun homme, ce jour-là, ne fut plus près de l'horrible gueule.

Il était sur le point d'arriver au terme de son voyage et venait d'atteindre péniblement l'extrémité supérieure de la sourcilleuse rue de Clichy, lorsqu'une rôdeuse l'interpella.

— Joli garçon, voulez-vous monter chez moi ?

Protocole incommutable. Qu'il se nomme Atys ou Polyphème, le client possible est toujours supposé divin. Monarchies et Républiques peuvent crouler sous des cieux qui pleurent, les effondrements et les cataclysmes n'y changeront rien.

L'amateur présumé des sales délices que ne paierait certes pas le poids en diamant des nébuleuses, ne pourra jamais s'empêcher d'être le plus ravissant des « bruns » ou des « blonds », jusqu'à la minute éventuelle qui doit marcher au-devant de la Face du Dernier Juge.

L'auteur de l'*Ensorcelée*, plein de pitié pour cette prostitution misérable qui lui paraissait ressembler vraiment à la pureté des Séraphins, en comparaison de l'assourdissant putanat de la Fortune militaire dont l'Europe s'effarait depuis deux mois, allait passer fort tranquillement son chemin.

Mais la vagabonde obstinée ne le souffrit pas. Suivant le rite connu de ces prêtresses, elle essaya de glisser sa main sous le bras du vieux poète, lui promettant, comme il convenait, d'être « bien aimable, bien gentille, et de ne pas lui prendre cher, etc. ».

Le dégoût et l'importunité furent au point que Barbey d'Aurevilly, incapable pourtant de brutalité, l'écarta d'une main ferme, en lui disant :

— Allons, ma belle, sacrebleu ! fichez-moi la paix. Je ne suis pas le marmiton qu'il vous faut.

Ces paroles qu'il ne put retenir étaient à peine proférées qu'il sentit l'énormité de l'imprudence.

Assurément, il aurait pu tomber sur une bonne gueuse placide accoutumée à solliciter d'un trente-sixième passant le crachat onctueux qui fera couler le crapaud que le numéro trente-cinq lui fit avaler.

La féroce fortune voulut qu'il tombât précisé-

ment sur une de ces cantinières de l'insolence et du mécontentement infernal qui devinrent si volontiers, à la fin du terrible hiver, les entremetteuses de l'Incendie.

*
* *

— De quoi? de quoi? hurla-t-elle de cette voix lente et rauque des infécondes brûlées d'alcool, — voix affreuse à décourager les saintes Milices et qu'on croit entendre venir des lieux souterrains, — marmiton! qu'y met-on? tontaine et ton-ton. C'est donc toi le fiston des vaches, qui dégueules sur les putains. Voilà-t-y pas que je le dégoûte, ce vieux ponton. Oh! là! là! Y faudrait p't'être ben lui servir des duchesses sur une pelle à m..., à ce pané-là. Dis donc, hé! muffe, tu serais pas l'ami des Prussmars, quéquefois, pour mépriser le pauv' monde, avec tes belles frusques de pas grand'chose et tes escarpins vernis. Combien qu'y t'ont payé, les salauds, pour te foutre des Parisiens, espèce de badingueusard? Hé! va donc, vendu, sale Judas, *espion prussien! prussien! prussien!*

Mot terrible, en ce temps-là, que ce dernier mot; plus à craindre qu'une volée de mitraille et qui produisit l'effet d'un tison dans une poudrière. Les vociférations crapuleuses de cette chamelle en délire emplissaient maintenant la rue, inondaient la place voisine, montaient jusqu'aux toits, faisaient tressaillir profondément le populo.

Le Dragon des massacres imbéciles n'aurait pu choisir, d'ailleurs, un plus favorable instant, car la circonstance d'une vicissitude politique des plus graves, — admirablement oubliée depuis, — avait fait sortir de leurs demeures un très grand nombre de citoyens exaltés.

L'invariable jurisprudence des rétributions pénales exercées par la multitude pouvait-elle, en cette occasion, se démentir ? Sans que nul songeât à s'informer de quoi que ce fût, avant même qu'on eût eu le temps d'apercevoir le malheureux qu'une abominable salope accusait du plus exaspérant de tous les forfaits, — en une minute, cinq cents langues, cinq cents groins altérés, sans le savoir, du plus noble sang qui coulât en France, clamèrent la mort de cet inconnu qui vendait Paris aux envahisseurs.

*
* *

Seul contre tous, pâle d'indignation, pâle de honte, pâle de mépris, pâle aussi, très probablement, de ce désir de la mort qui doit mordre au cœur certains hommes faits pour commander, quand l'universel beuglement de la Désobéissance les assiège, Barbey d'Aurevilly avait redressé sa taille et ne sentait plus de lassitude.

Cette hideuse façon de mourir n'était certes pas celle qu'il aurait choisie. N'importe, il s'agissait de l'accueillir le plus fermement qu'on pourrait,

en se souvenant des grands Ancêtres Normands qu'on avait chantés et que toutes les vagues en fureur de l'Océan germanique n'intimidaient pas, quand ils s'embarquaient pour le déconfort du vieux Charlemagne.

Armé seulement de la cravache célèbre qu'il portait toujours comme un rappel emblématique de ses pensées, crispant ses poings vigoureux encore, il allait, continuant sa route, au milieu de la clameur vile, à quelques pas de l'ignoble foule dont le grouillement augmentait à chaque seconde, et d'un pas si fier que les assassins hésitaient.

La canaille est une impératrice de Byzance qui n'aime pas qu'on se tienne debout devant elle et lorsque les chevaliers du Dix-Mille-contre-Un se précipitent sur le vaillant isolé qui les défie, c'est presque toujours l'irrésistible poussée de la masse arrière qui les détermine.

En cette circonstance, la provocante mise de Brummel était, à la fois, un motif de rage plus grande et quelque chose comme l'avertissement d'une résistance au désespoir qui pourrait coûter assez cher au *premier* agresseur assez audacieux pour porter sur lui ses pattes malpropres.

Se sentant perdu, sans secours à espérer d'aucune police régulière, le contempteur aristocratique de la Loi du Nombre n'ignorait pas que le premier coup serait immédiatement suivi de mille autres et que le moindre signe de faiblesse démusellerait aussitôt le chien populaire. Ayant, dès le

début, tout compris et tout deviné, il avait fait simplement et spontanément le sacrifice d'une existence que le spectacle uniforme des lâchetés ou des trahisons ne le disposait plus à chérir.

Et ma foi ! il s'en fallut de si peu que ce serait manquer de respect à la Mort que de prétendre chiffrer, même en clins d'yeux, l'infinitésimale durée de la nutation providentielle qui l'en préserva.

Soudain, comme il croyait voir dix mille bras levés sur lui, deux angéliques figures de bonnes bêtes militaires apparurent à sa droite et à sa gauche, qui haranguaient impétueusement la foule.

— Monsieur, lui dit un de ces deux hommes, ne craignez rien. Marchez entre nous et laissez-vous conduire au poste. C'est le seul moyen de vous sauver. Vous vous expliquerez avec le commissaire de police. Quand même vous seriez une canaille, nous vous défendrons, et si on veut votre peau, il faudra d'abord qu'on prenne la nôtre.

Trois minutes plus tard, l'un des plus grands artistes du siècle comparaissait en suspect devant un intérimaire du Néant qui faisait les fonctions de commissaire de police dans le quartier.

Ce gracieux magistrat, qui ne paraissait pas avoir pris le train littéraire le plus rapide, ignorait invinciblement le nom et la qualité de son captif, provisoirement traité par lui comme un criminel probable et qu'il ne consentit à relâcher que très tard, sous la bénévole caution d'un personnage olympien.

*
* *

Ainsi finit cette aventure, dont l'importance anecdotique est peut-être contestable, mais que les vivants esprits, respectueux d'un si grand défunt, liront sans doute avec intérêt.

Très peu durent la connaître, car Barbey d'Aurevilly, je crois l'avoir dit, ne parlait jamais de 1870 et détestait qu'on en parlât. Exceptionnellement, aux approches de ses derniers jours, j'eus l'honneur de recevoir quelques-unes de ses confidences, et je crois être le seul aujourd'hui, puisque, — à l'exception de l'octogénaire comte Roselly de Lorgues, — tous ceux qu'il aima dans sa longue et forte vie sont couchés depuis quelque temps déjà sous la terre.

Un tel récit, dont la place était naturellement parmi les souvenirs ou les impressions que j'offre ici, exigeait une transcription très fidèle et je l'ai réalisée comme j'ai pu. Ah ! oui, sans doute, comme j'ai pu. Mais il aurait fallu l'entendre lui-même, le vieux Barbey, et surtout le voir, « sa poitrine de volcan soulevée, passant du pâle à un pâle plus profond, le front labouré de houles de rides, — comme la mer dans l'ouragan de sa colère, — les pupilles jaillissant de leur cornée, comme pour frapper ceux à qui il parlait, — deux balles flamboyantes ! Il fallait le voir haletant, palpitant, l'haleine courte, la voix plus pathétique à mesure qu'elle se brisait davantage, l'ironie faisant trem-

bler l'écume sur ses lèvres, longtemps vibrantes après qu'il avait parlé ; plus sublime d'épuisement, après ces accès, que Talma dans Oreste, plus magnifiquement tué et cependant ne mourant pas, n'étant pas achevé par sa colère ; mais la reprenant le lendemain, une heure après, une minute après !... Et, en effet, n'importe à quel moment on touchât à de certaines cordes immortellement tendues en lui, il s'en échappait des résonances à renverser celui qui aurait eu l'imprudence de les effleurer ».

Ce portrait d'un personnage des *Diaboliques* est si prodigieusement celui de leur auteur que je n'ai pu résister, en finissant, au plaisir de citer une page aussi magnifique du plus français de nos Écrivains, dont le médecin des morts déclarait, en 1889, *ignorer la profession*, et qu'un soupçonneux magistrat, contemporain de l'état de siège, ne se consola, sans doute, que malaisément, d'avoir sauvé du dernier supplice.

VII

NOËL PRUSSIEN

Les trois cents yeux du petit bourg de M... se dilatèrent pour mieux voir les deux officiers allemands précédés d'un porte-lanterne, se dirigeant vers la maison du curé.

Les Prussiens, attendus avec angoisse quelques jours plus tard sèulement, venaient d'arriver. On les avait entendus de loin dans la nuit sonore. Une voix d'épouvante avait crié : — Voilà les Prussiens qui arrivent, et un quart d'heure plus tard, au commandement de : *Halt !* un roulement de crosses de fusils qui avait fait trembler les vitres attestait leur présence odieuse.

Aucun acte hostile. Ces étrangers ne paraissaient pas empressés, comme partout ailleurs, de molester l'habitant. Immobiles et l'arme au pied, ils faisaient

en bas du village une ligne sombre, délimitant une masse plus sombre d'où sortaient des lueurs d'acier, des éternuements, une sorte de grande plainte sourde et confuse.

Nul « fourrier de la mort », suivant l'expression de Corneille, ne s'était jeté en avant pour le désespoir du conseil municipal. Simplement, celui qui paraissait être le chef avait mis pied à terre et, suivi d'un seul de ses officiers, s'était fait conduire au presbytère.

*
* *

M. l'abbé Courtemanche était le plus vieux curé de l'arrondissement. Rééditant à son insu un mot de Henri Heine dont il ne connut jamais le nom, il se disait volontiers le premier homme de son siècle, pour être né le 1er janvier 1800 ; prétention contrariée, d'ailleurs, comme il arriva au poète allemand, par l'hostilité d'un instituteur voltairien qui lui reprochait, avec plus ou moins de raison, d'être, au contraire, l'un des derniers hommes du précédent siècle.

Ecclésiastique sans reproche ni couture et totalement dénué d'ambition, il avait tout fait, depuis trente ans, pour ne pas changer de place. L'autorité diocésaine, fort accommodée d'une si édifiante modestie de roseau sacerdotal, l'avait oublié soigneusement dans cette paroisse pauvre que ne briguait aucun confrère, et le pacifique bonhomme poussait ainsi des racines plus profondes

à mesure que tombaient ses dents ou ses cheveux.

Mon Dieu! ce n'était peut-être pas un saint. Qui donc est saint dans le département de la Sarthe? Les descendants de la race guerrière des Cénomans autrefois vainqueurs de l'Italie sous Bellovèse et que le lieutenant de César et César lui-même eurent tant de peine à dompter ne sont pas du tout un peuple facile à coiffer du nimbe. L'enthousiasme religieux ou simplement militaire n'est pas leur pente et l'abbé Courtemanche était Manceau, sinon Mamertin.

Digne prêtre au demeurant, charitable et sans orgueil, vigilant et assidu aux devoirs de son ministère, mais peu combustible.

Retiré dans sa très pauvre demeure, à peine plus grande que l'habitacle d'un colimaçon quand il ne vaquait pas à son troupeau, sa joie la plus vive consistait à classer amoureusement des coquillages fossiles de la période tertiaire, des schistes argileux ou micacés, des éclats de porphyre et des lamelles de feldspath, sans préjudice des simples cailloux et des minerais les plus humbles.

Il jouissait par là d'une solide réputation de géologue qui s'étendait jusqu'au chef-lieu du canton, et il avait eu la gloire d'être consulté plusieurs fois par l'Ingénieur des Ponts et Chaussées.

Toutefois cette innocente manie lui faisait oublier si peu son caractère, qu'un jour il avait vendu quelques pièces rares de sa collection, parmi lesquelles un merveilleux poudingue de quartz

hyalin violet, vulgairement nommé améthyste, trésor dont il était inexprimablement fier, — afin de réparer l'autel de la Vierge qui tombait en ruines, — sacrifice plus grand pour cet homme que n'eût été le don de sa propre vie et qui fut trouvé comique à l'Évêché.

*
* *

Lorsque les redoutables étrangers se présentèrent, il pouvait être dix heures du soir, et le vingt-quatrième jour de décembre finissait. Quoique fort inquiet de l'imminente venue des Prussiens, le curé se disposait, en lisant le grand Office nocturne, à célébrer la messe de minuit dans son église encore disponible et miraculeusement préservée, jusqu'à ce jour, des marcassins de l'Invasion ou de la Défense nationale.

Il s'attendait aussi peu que possible à voir ces deux personnages entrer chez lui. Quand ils apparurent, son trouble fut immense et devint aussitôt une suée d'horreur. Pour le salut de son âme, il n'aurait pas été capable de proférer d'abord un seul mot.

Il était donc venu, ce moment terrible ! Que de prières pourtant il avait adressées à Dieu, depuis un mois, pour qu'il écartât le fléau de sa paroisse, en le suppliant, néanmoins, de lui conférer la grâce nécessaire pour endurer même le martyre, s'il était absolument inévitable de tomber entre les mains de ces hérétiques victorieux !

Maintenant, la nécessité de l'acceptation s'imposait. Rapidement, il évoqua tous les supplices inventés par la rage des sectaires, s'efforçant d'évaluer, au petit bonheur, le degré de force qu'il lui faudrait pour les supporter avec constance...

Le respect de la vérité me force d'ajouter, hélas! qu'en cette grande tribulation, le pauvre pasteur ne pensa pas exclusivement à son troupeau, mais qu'il jeta des regards navrés, des regards pleins d'une désolation excessive, sur les richesses géologiques entassées autour de lui et qui deviendraient infailliblement la proie des barbares.

Cette dernière crainte était d'autant mieux fondée que les visiteurs, paralytiques et muets eux-mêmes, laissaient paraître une stupéfaction qui pouvait passer, en effet, pour la convoitise la plus excitée.

Insolitement désemparés de leur arrogance, ils contemplaient, du seuil, ce petit vieillard au visage d'enfant, ce Deucalion ecclésiastique monstrueusement environné d'un si grand nombre de pierres qu'il n'en aurait pas fallu davantage, semblait-il, pour le renouvellement de la race humaine anéantie par les déluges ou les exterminations militaires.

*
* *

A la fin, pourtant, le plus considérable des deux, un superbe colonel d'infanterie bavaroise, se décida :

— Monsieur le Curé, dit-il en très pur français, je veux croire que vous pardonnerez à des soldats en campagne ce que leur visite peut avoir d'indiscret. Mais j'étais informé que votre village, qui se trouve, pour l'instant du moins, en dehors des lignes d'opération, n'a été occupé, jusqu'à présent, par aucune troupe française ou allemande. J'en ai conclu que rien ne s'opposerait à la célébration de la messe de minuit dans votre paroisse. Je suis catholique et je vous amène un grand nombre de soldats qui le sont aussi. Il suffira d'ouvrir vos portes toutes grandes. Ceux qui ne pourront pas entrer vous apercevront de loin et ce sera une consolation pour des hommes condamnés peut-être à mourir demain. Je ne pense pas, monsieur le Curé, que vous ayez le droit de la refuser même à des ennemis de la France.

Ces paroles inouïes entrèrent dans l'âme du vieux Courtemanche, comme de la mitraille dans un caisson. Le règne minéral cessa, du coup, d'exister pour lui. Ce doux et timide ecclésiastique flamboya soudain comme un volcan.

— Oh ! cria-t-il, dire la Messe, la sainte Messe de l'Emmanuel à des incendiaires, à des assassins d'enfants, à des Prussiens abominables ! Pour quel Judas me prenez-vous donc, monsieur ? Vous êtes le maître, vous avez reçu le pouvoir de nuire aux enfants de Dieu, et je ne suis qu'un vieillard, le plus insignifiant et le plus faible de tous les curés du diocèse, mais vous ne me faites pas peur, en-

tendez-vous ? et tous vos soldats ne m'empêcheront pas de vous dire que c'est une honte de venir vous moquer d'un pauvre prêtre. Livrez-moi donc à vos bourreaux, j'y suis préparé. Je supporterai les plus cruels tourments, s'il est nécessaire, avec la grâce de Notre-Seigneur qui *en a vu bien d'autres* et qui saura fortifier son témoin.

Il suffoquait. Emporté même par son zèle d'holocauste, il eut, en effet, un geste de témoin qui détermina l'éboulement d'une masse considérable de petits moellons étiquetés avec amour, dont quelques-uns roulèrent jusqu'aux pieds du proconsul.

Celui-ci, demeuré fort impassible, recula tranquillement sa botte et reprit avec la même politesse :

— Monsieur le Curé, j'ai eu l'honneur de vous dire que je suis catholique. Je vous le dis encore, *très sérieusement*.

Il y eut un silence pendant lequel on vit remuer les lèvres du candide prêtre, foudroyé de cette révélation.

L'Allemand tira sa montre et continua sans changer de ton :

— Dix heures et demie. Je dois être à mon poste à quatre heures du matin. Je n'ai pas de temps à dissiper en paroles vaines. Veuillez donc faire préparer la cérémonie et vous préparer vous-même à entendre la confession de ceux d'entre nous qui parlent français et qui désirent communier cette nuit. En cas de refus, *à minuit cinq, je donnerai l'ordre d'incendier le village...*

*
* *

A l'heure précise de minuit, le curé, revêtu des ornements blancs de la Nativité de Jésus-Christ, montait à l'autel dans une gloire de luminaires, portes ouvertes, et le grand carillon de la Joie des Anges emplissant l'espace.

Pour la première fois, peut-être, depuis le commencement de l'invasion, les Allemands n'avaient maltraité personne. Ils avaient même décoré l'église, les trois ou quatre cents bougies dont s'étonnaient les humbles murailles, ayant été tirées de leurs sacs, et les cloches étaient sonnées par l'un d'eux, qu'on disait fils d'un maître de chapelle de la Franconie.

Ordre admirable et recueillement parfait dans ce troupeau de sanguinaires adorateurs. Les officiers au premier rang, sabre au clair, près de la table de communion, les deux premières compagnies en armes échelonnées et rangées le long de la nef, dans un alignement absolu, et le reste sur la place, à perte de vue, observant les mêmes rectangles.

Au milieu, un étroit sillon où s'apercevaient des formes rampantes et noires, quelques femmes, quelques enfants venus, en tremblant, prier le petit Sauveur pour la France et pour leur curé.

De temps en temps, un commandement bref, suivi d'un tressaillement d'acier qui allait se perdre au fond des ténèbres à l'extérieur.

Pas de cantiques. Aucun habitant du village n'en aurait trouvé la force, et le colonel avait heureusement accordé cette grâce inespérée qu'on ne chanterait pas en langue allemande.

*
* *

Il avait bien fallu consentir à cette messe de minuit. Le malheureux abbé Courtemanche subissait une violence effroyable, telle qu'il n'aurait jamais cru la pouvoir supporter sans en mourir.

Non seulement il avait le devoir de ne pas abandonner Jésus en sa Crèche et d'empêcher par tous les moyens permis l'extermination ou la ruine de son troupeau, mais encore et par-dessus tout, il n'avait pas le droit d'oublier que les Prussiens mêmes furent, aussi bien que les autres hommes, rachetés du Sang de ce Nouveau-Né.

Le Vicaire du Christ sur sa Chaire cathédrale n'aurait pu, en pareil cas, les excommunier, et quand même toutes les plaies des cent mille morts pour la patrie seraient devenues autant de bouches vociférâtrices contre eux, cet immense cri vers le ciel n'aurait pas été tout à fait assez pour couvrir le chuchotement d'un incendiaire ou d'un égorgeur de vieillards au tribunal de la Pénitence.

Il avait donc entendu la confession d'une vingtaine environ de ces cannibales agenouillés parmi les Gouttes infiniment adorables du Sang précieux de la Sueur divine.

Il les avait absous au Nom du Père, au Nom du Fils, au Nom de l'Esprit ; il les avait réconciliés, bénis de la bénédiction qui désenchaîne et qui clarifie, de la toute-puissante Bénédiction sacerdotale qui courbe les Neuf Chœurs des Anges.

Pillage, incendie, massacres, viols, blasphèmes et profanations, il avait tout entendu, tout pardonné pendant une heure.

Ce n'était pas assez. Maintenant il fallait consacrer pour eux le Pain et le Vin, leur donner à manger le Corps de Dieu, l'effrayante Viande des martyrs qui les remplirait de forces neuves pour recommencer tout cela.

Il parut à cet humble serviteur de la Table sainte que tout croulait en lui et autour de lui dans la Maison lumineuse, quand il lui fallut prononcer devant toutes ces langues féroces le « Corpus » inébriateur de la Gratification Eucharistique : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde ton âme. »

Ayant ainsi distribué ce que l'Église nomme le « Pharmaque d'immortalité », il eut à peine le pouvoir de remonter à l'autel pour les dernières Oraisons, — cependant que les cloches glorieuses lancées avec frénésie, les pesantes cloches de ce Noël des mauvais vainqueurs, sanglotaient en haut, sur la campagne, dans l'exécrable silence des cieux.

VIII

A LA TABLE DES VAINQUEURS

Au fond de la salle, à gauche, lit numéro 27. Elle vous a demandé toute la nuit, mais je crois bien que la pauvre vieille n'a plus sa tête et nous serons bien étonnés, mon révérend père, si vous en tirez quelque chose. »

Sur cette encourageante parole de la sœur hospitalière, le franciscain de la Terre-Sainte se dirigea silencieusement vers le lit indiqué, sans paraître voir les exemplaires de douleur ou de décadence physique répartis dans les autres couches d'insomnie.

Arrivé au numéro 27, il s'arrêta devant une forme inerte, une ruine de vieille femme, un haut-relief des Alhambras de la Misère et du Désespoir.

Rigide et les yeux fermés, comme un simulacre

d'épouvante sur la tombe d'un supplicié, on aurait eu quelque peine à la supposer vivante encore, cette créature évidemment saccagée par les démons, sans le mouvement régulier des mains occupées à lisser doucement les draps.

C'est terrible à voir, les mains des mourants. C'est en elles, semble-t-il, que se réfugie toute notre âme aux derniers instants, pour que soit expressivement vérifiée l'implacable loi de *donner* sa vie. La plupart se crispent avec force, comme les mains des naufragés et de ceux qui tombent dans les gouffres. Quelques-unes se tordent convulsivement ou se ferment tout à fait. D'autres font le geste d'écarter, de repousser quelque chose. Enfin, on en a vu qui cherchaient à se joindre au-dessus de l'ombilic, organe respiratoire du *corps astral*, selon les vieux Mages.

La ressource dernière pour être entendu d'un agonisant, c'est le contact ou l'imposition des mains sur les mains. Le franciscain le savait, et les yeux de la moribonde s'ouvrirent aussitôt qu'il eut accompli cet acte.

Quels yeux ! Deux vitres gelées, derrière lesquelles éclaterait tout à coup un incendie. Car elles ne furent vagues et décolorées qu'une seconde, ces lazulites pâles de la mort qui devinrent immédiatement, à la vue du prêtre, les flamboyantes escarboucles de l'enfer.

— Vous m'avez fait appeler, madame. Me voici prêt à vous entendre, si vous êtes en état de parler.

Il y eut un silence plus que pénible, la malade fixant toujours l'étranger avec des yeux fous qui la faisaient ressembler à l'un de ces masques de cauchemar inventés par l'infâme génie de l'Extrême-Orient.

— Je vous en conjure, ma chère sœur, dit encore le religieux, ne vous affligez pas de ma présence. Je suis peu de chose, mais vous n'ignorez pas que j'ai le pouvoir de vous offrir de véritables consolations, et l'habit que je porte vous dit assez que j'appartiens à la famille des amis du Pauvre. Remettez-vous, je vous le demande au nom de Jésus agonisant, et parlez avec confiance.

L'horrible visage se détendit alors, les yeux sauvages s'adoucirent un peu, et la vieille, ramenant ses mains avec effort, les étala sur sa poitrine. C'étaient des mains de sexagénaire, misérables, épuisées, déformées par les étreintes du mal, mais non d'une femme élevée aux durs travaux, et qui avaient pu être belles. A l'annulaire de la gauche, se voyait un tout petit anneau d'or.

— J'ai pensé bien des fois, dit-elle en les regardant, qu'il aurait fallu les couper. Ce qu'elles ont fait, je ne l'ai jamais dit qu'à une seule personne et *je ne sais pas si vous pourrez l'entendre.* Mais je vais mourir bientôt, Dieu merci ! et je ne veux pas, du moins, que Celui qui me jugera puisse me reprocher d'avoir eu les lèvres fermées jusqu'à la fin. Je vous ai prié de venir, mon père, parce que vous êtes un de ceux qui gardent là-bas le

Saint Tombeau. J'ai pensé que vous m'écouteriez peut-être avec moins d'horreur que d'autres qui ne sont pas même capables de garder une étable à porcs et qui ne veulent jamais rien savoir de ce qui les dépasse. Je vais donc parler, non pas à vous, mais devant vous, en me figurant que je parle devant le Sépulcre de Jésus-Christ. Sans doute, je suis de celles qui ont le plus besoin qu'Il soit mort. Ne m'interrompez pas, je vous prie. Il me reste peu de forces. Si vous ne trouvez dans mes paroles ni humilité, ni repentir, n'importe ! Dites-vous bien que le récit que je vais faire est, quand même, l'aveu le plus déchirant, l'effort le plus douloureux que puisse entreprendre une créature pour son pardon.

Le père avait peu compté sur ce discours que l'affreux aspect de la grabataire n'aurait pu lui faire prévoir. Il s'était attendu à une pauvresse quelconque et, tout à coup, il se trouvait en présence d'une âme d'exception, à l'entrée d'une caverne d'âme pleine de voix effrayantes, à la fois lumineuse et sombre comme les gouffres intermédiaires...

Étant un homme simple, il comprit que les formules d'usage fréquent ne pouvaient être, en cette occasion, d'aucun secours, et, prenant une chaise, il s'assit tranquillement auprès du lit pour mieux écouter.

*
* *

— Celui qui m'a donné cet anneau, commença la vieille, en soulevant sa main gauche, est mort, il y a vingt ans, pendant la guerre, à Saint-Sigismond, dans le Loiret, le matin même de la bataille de Loigny, fusillé par les Bavarois de M. de Thann. Il avait avec lui deux de nos enfants, le plus jeune âgé seulement de dix-neuf ans, et ils furent exécutés avec leur père. On m'a raconté que ces démons assassinèrent d'abord les pauvres petits le plus cruellement qu'ils purent, en tirant dans les parties inférieures, pour que celui qui les avait engendrés les vît souffrir longtemps à ses pieds avant d'obtenir la mort pour lui-même.

Mais cela n'est rien, dit-elle, dans un rauquement qui ressemblait à un sanglot. Ces Allemands se vengeaient à leur manière. Mon mari était un homme de grand courage qui leur avait fait beaucoup de mal. Il avait sacrifié la moitié de notre fortune pour organiser une petite compagnie de tirailleurs qu'on appelait les Braconniers de Neuville et dont l'audace fut extraordinaire... Je n'ai jamais pu savoir ce qu'étaient devenus les corps... Vous n'ignorez peut-être pas qu'il existe à Loigny, sous l'église, une crypte où l'on voit les ossements blanchis et rangés symétriquement de *mille trente-cinq* soldats français. Plusieurs fois, j'ai fait ce pèlerinage, essayant de me persuader qu'on les

avait transportés là, mes chers morts, et j'ai prié pour eux aussi bien qu'une criminelle peut prier...

Écoutez maintenant. J'étais seule, un soir, avec notre dernier enfant, une jolie petite fille de dix ans, dans notre maison, sur la route de Châteaudun. Je ne savais rien encore, sinon que tout allait mal. L'ennemi arrivait de tous les côtés. Les voisins avaient pris la fuite... Plût à Dieu que j'en eusse fait autant !...

Je vis entrer chez moi, par la porte enfoncée, une vingtaine au moins de brutes féroces qui se mirent à piller immédiatement, hurlant pour que je leur donnasse à boire et à manger. Je leur abandonnai tout, m'estimant heureuse de n'être pas maltraitée dans ma personne. Ce fut alors que l'un d'eux m'apprit en ricanant la mort de mon mari et de mes deux fils. Folle de désespoir, je me jetai sur cet homme et le mordis au visage si cruellement que j'eus les yeux remplis de son sang, et que j'eus l'air ainsi de pleurer son sang, son abominable sang !...

En cette minute s'accomplit ma destinée. Je fus assommée, piétinée, *violée* par tous ces bandits et jetée enfin presque mourante sur un tas de fumier devant la porte où je ne fus tirée d'un long évanouissement que par les cris surhumains de ma fille *enfermée* dans ma maison que dévorait l'incendie...

M'écoutez-vous attentivement, mon père ? demanda la malheureuse devenue plus sombre encore

et plus effrayante qu'auparavant. Ah ! il faut que vous m'écoutiez, je ne dis pas pour m'absoudre, mais pour être mon témoin. Car ces cris de ma pauvre petite fille que j'entendrai toute l'éternité, c'est mon trésor, voyez-vous, mon unique bien, le viatique de mon âme affreuse, quand elle se présentera devant Dieu qui demande à sa créature de tant souffrir !...

Ah ! je me suis bien vengée, bien diaboliquement, bien épouvantablement vengée !... ajouta-t-elle d'une voix si profonde que le franciscain trembla. J'espérais ainsi, païennement, me délivrer de ces cris horribles. Mais je n'ai pas passé une minute, sachez-le, depuis vingt ans, sans les entendre et je les entendrai toujours... Car l'*Innocence ne s'apaise pas*... Ils me remplissent, ils m'environnent, et quand mon Juge me regardera, je les mettrai sur ma vieille poitrine comme une cuirasse de blancheur, je les lui offrirai de la main droite et de la main gauche, je les répandrai aux pieds de son trône et dans toutes les rues de son Ciel, qui deviendra peut-être, alors, une seconde Vallée de Larmes, en lui rappelant les cris de son propre Enfant crucifié qu'il ne voulut pas écouter !...

*
* *

La Gorgone maternelle s'était dressée à demi pour prononcer ces paroles de démence qui retentissaient dans l'âme du prêtre comme une traduc-

tion *en langue étrangère* du sempiternel Désespoir.

Cette vieille dévastée lui paraissait une image de la passion humaine sans mesure, de la passion infinie qui ferait éclater le monde si beaucoup d'âmes en étaient capables.

Que dire à cette lamentatrice d'En Bas qui subsistait miraculeusement, depuis vingt années, de l'Eucharistie de son deuil et qui communiait trois cents fois par jour avec les cris de son enfant brûlée vive ?

Nul espoir, d'ailleurs, de l'arrêter. On le sentait en regardant sa face, détruite ainsi qu'un champ d'alluvion labouré par les cyclones, calcinée par ces pleurs d'enfer qu'on dit capables de corroder les métaux, où s'arrondissaient, pour l'effroi du contemplateur, deux yeux de Moloch, deux écoutilles défoncées d'un navire en flammes. Et quand, parfois, un nuage pâle, une taie blafarde y flottait, l'espace d'une seconde, on croyait avoir l'impossible sensation de quelque chose de plus implacable encore... Il aurait fallu la grande Étrangleuse pour l'empêcher d'aller jusqu'au bout de cette étrange confession qui lui donnait peut-être, à son dernier jour, la bonne chimère de se rebaigner dans sa Vengeance.

*
* *

— J'étais une femme solide, je vous en réponds, continua-t-elle, et, dans le pays, on m'appelait la *grenadière*. Après trois jours d'agonie dans les cendres de ma maison, je me mis en marche pour accomplir ma volonté. Ce que j'avais résolu, je le voulais, comme Dieu a voulu le monde.

Je suivis l'armée allemande pendant une semaine, dans la direction du Mans, et je traversai ses lignes. Je pus passer, non sans recevoir beaucoup d'injures, car je ressemblais à une mendiante et je devais avoir l'air d'une folle. Mais j'étais descendue si bas que rien, désormais, ne pouvait m'atteindre, et d'ailleurs je me sentais protégée par le Démon.

Enfin, j'arrivai chez une parente de mon mari qui possédait une espèce de château aux environs de la Ferté-Bernard, dans le département de la Sarthe. J'étais sûre d'y trouver un bon accueil et je savais surtout qu'il passerait par là beaucoup de Prussiens, puisque les quatre corps d'armée commandés par le prince Frédérick-Charles se répandaient de ce côté de la France comme un torrent de cent vingt mille hommes.

A ce moment, je ne savais pas encore exactement ce que me conseillerait l'Esprit nouveau qui soufflait en moi ; mais, n'importe comment, il s'agissait de faire souffrir.

Je viens au fait, car je me sens tomber dans le noir et je veux... je veux finir. J'obtins de m'utiliser en qualité de garde-malade et de *cuisinière* dans cette maison riche où logeaient les officiers supérieurs.

Il y avait — oh ! je le verrai, celui-là, dans la pourriture de mon cercueil ! — il y avait un général-major d'une brigade de cavalerie hessoise, un grand vieillard extrêmement dur, qui passait pour fort habile et qui ne faisait jamais de grâce. — Encore ! me disait-il, encore ! *Mehr ! mehr !* — Attendez, vous allez voir. Il avait un fils, un joli petit capitaine, ma foi ! qui n'avait pas trente ans. Celui-là était blessé et *confié à mes soins*, à mes bons soins. Son père, qui faisait bombarder les ambulances, ne venait pas le voir, ses camarades non plus, et il était bien à moi toute seule, dans une chambre éloignée. Il ne traîna pas longtemps... Je n'ai eu besoin d'aucune aide. Ces mains que vous voyez ont suffi, et je n'ai pas ôté cet anneau... Ensuite, j'ai porté le corps dans un endroit de la cave où personne ne mettait jamais les pieds.

Mehr ! mehr ! gute französische Küche ! Oui, mon père, pendant trois jours, il en a mangé, le général ! Ah ! l'excellente cervelle de veau à la poulette avec sel, poivre, muscade, champignons et petits oignons que je lui ai préparée d'abord et qu'il faisait fondre dans sa bouche en buvant du château-margaux ! Il en redemandait, le vieux

goinfre, mais je lui répondis que c'était l'unique veau que ses hommes n'eussent pas réquisitionné et qu'on l'avait tué tout exprès pour lui. Alors, n'est-ce pas ? il était bien juste qu'il eût aussi les côtelettes en papillottes et les fricandeaux à la chicorée. Il invita quelques officiers le lendemain. Je leur fis des escalopes, des rognons sautés, de la blanquette, des tendrons aux petits pois, de la galantine et du rôti. *Mehr !... mehr !...* Ces messieurs se régalèrent, il y en avait pour tout le monde, et les rats mangèrent le reste au fond de la cave. J'avais naturellement réservé le *cœur*, parce qu'il faut le faire mariner avant de le mettre sur le gril, et le père du joli petit capitaine de dragons dévora le cœur de son fils, le troisième jour.

Vous aurez beau me parler du Dieu tout-puissant, je le défierais bien de me donner dans son paradis une joie plus grande. Je crus que j'allais mourir de bonheur. Mais cela ne suffisait pas, comprenez-vous ? Il fallait parler.

— N'est-ce pas ? lui dis-je, que c'est bon, les *enfants grillés*, mon général ?

Comme il me regardait sans comprendre, étonné seulement de cette question familière, j'ajoutai :

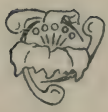
— C'est le cœur de votre enfant que j'ai étranglé de mes deux mains, c'est son cœur que vous venez de manger, vieille canaille ! et c'est sa viande, sa carne ignoble que je vous ai servie hier et avant-hier !

J'espérais bien qu'il allait me tuer. Il se mit à rire doucement..., très doucement..., *gute französische Küche!* PONNE GOUISSINE FRENTZÈSE!... ses yeux s'éteignirent..., et le soir même on l'expédiait dans un cercueil au fond de l'Allemagne...

. . . . . .

— Est-ce tout? demanda le franciscain dont les dents claquaient.

— Mon révérend, dit la religieuse qui s'était approchée, ne voyez-vous pas que cette femme est morte *depuis un quart d'heure?*



IX

LE RAMASSEUR DE CROTTIN

Jamais il n'en avait tant vu et tant ramassé. Toutes les routes du pays, de Courcy à Fay-aux-Loges, de Bois-Commun à Combreux et de Bellegarde à Châteauneuf, en étaient remplies, sans parler des chemins ou allées sous bois dont cette partie de la grande forêt d'Orléans est sillonnée dans tous les sens.

Il n'y avait qu'à se baisser pour en prendre, c'était la fortune. Malheureusement, l'offre dépassait de beaucoup la demande, les cultivateurs ou fermiers n'en voulant plus. Quelques-uns même vidaient leurs maisons sur des chariots de diverses formes et s'en allaient vers la Loire, poussant leur bétail devant eux. C'était donc la fin du monde.

sait de sa montre et de son argent et s'évadait comme un reptile.

*
* *

Il eût été difficile de préciser le travail qui s'accomplissait dans cette âme obscure. Né avant terme d'une fille publique de la plus abjecte catégorie, jetée à la fosse commune quelque temps après, il avait grandi par miracle, sous l'aile peu duvetée de la bienfaisance municipale de Pithiviers.

Rachitique et falot comme une ébauche de caricature, son intelligence répondait à la malfaçon de son déplorable corps. C'était un de ces pauvres miroirs onduleux et mal étamés qui déforment toutes les images. Il avait fallu renoncer à lui apprendre quoi que ce fût. Un de ses bienfaiteurs avait eu, fort heureusement, assez de génie pour comprendre que la moindre goutte de science pouvait faire chavirer un si frêle esquif déjà surchargé de la demi-douzaine d'opinions probables qui suffisent au fonctionnement régulier de la mécanique sociale.

En conséquence, on le dressa de bonne heure aux grosses besognes de la plus basse domesticité, et dès l'âge de dix ans, il gagna ce que l'on croyait être sa vie, en servant les palefreniers dans une auberge considérable, sise au bord de l'Œuf, où s'arrêtaient tous les rouliers de la Beauce ou du Gâtinais.

Les observateurs ont été frappés, dans tous les temps et dans tous les lieux, de l'étrange sympathie des animaux nobles pour les êtres humains disgraciés. Les chevaux aimaient ce gnome dont se moquaient tous les polissons de la ville et qui n'eut jamais d'autres amis que ces bêtes pitoyables.

Il en prenait le soin le plus tendre, leur donnait des noms très doux, empruntés pour la plupart au règne végétal, quelquefois même avec une certaine poésie barbare, les reconnaissait de loin sur la route quand ils arrivaient d'Orléans ou de Montargis et les chevaux, à moitié fourbus, se hâtaient vers lui en hennissant.

Cela était si connu que les voituriers lui confiaient de préférence la tutelle de leurs herbivores. Il en résulta pour lui de menus profits, mais surtout l'avantage inespéré de la succession du palefrenier de son écurie dont la mort fut très misérable.

Il avait alors vingt-cinq ans et il était plus hideux que jamais. Cette prospérité ne l'enfla point. Il demeura le fidèle compagnon de ses chevaux, l'hôte assidu de leur litière, ne sortant qu'avec eux, orgueilleusement juché sur l'un d'eux, lorsqu'il les menait par trois ou quatre à l'abreuvoir, à la grande satisfaction des employés de la sous-préfecture qui allaient le voir passer en sortant de leurs bureaux.

Ainsi s'écoulait sa vie bienheureuse, lorsque

sait de sa montre et de son argent et s'évadait comme un reptile.

*
* *

Il eût été difficile de préciser le travail qui s'accomplissait dans cette âme obscure. Né avant terme d'une fille publique de la plus abjecte catégorie, jetée à la fosse commune quelque temps après, il avait grandi par miracle, sous l'aile peu duvetée de la bienfaisance municipale de Pithiviers.

Rachitique et falot comme une ébauche de caricature, son intelligence répondait à la malfaçon de son déplorable corps. C'était un de ces pauvres miroirs onduleux et mal étamés qui déforment toutes les images. Il avait fallu renoncer à lui apprendre quoi que ce fût. Un de ses bienfaiteurs avait eu, fort heureusement, assez de génie pour comprendre que la moindre goutte de science pouvait faire chavirer un si frêle esquif déjà surchargé de la demi-douzaine d'opinions probables qui suffisent au fonctionnement régulier de la mécanique sociale.

En conséquence, on le dressa de bonne heure aux grosses besognes de la plus basse domesticité, et dès l'âge de dix ans, il gagna ce que l'on croyait être sa vie, en servant les palefreniers dans une auberge considérable, sise au bord de l'Œuf, où s'arrêtaient tous les rouliers de la Beauce ou du Gâtinais.

Les observateurs ont été frappés, dans tous les temps et dans tous les lieux, de l'étrange sympathie des animaux nobles pour les êtres humains disgraciés. Les chevaux aimaient ce gnome dont se moquaient tous les polissons de la ville et qui n'eut jamais d'autres amis que ces bêtes pitoyables.

Il en prenait le soin le plus tendre, leur donnait des noms très doux, empruntés pour la plupart au règne végétal, quelquefois même avec une certaine poésie barbare, les reconnaissait de loin sur la route quand ils arrivaient d'Orléans ou de Montargis et les chevaux, à moitié fourbus, se hâtaient vers lui en hennissant.

Cela était si connu que les voituriers lui confiaient de préférence la tutelle de leurs herbivores. Il en résulta pour lui de menus profits, mais surtout l'avantage inespéré de la succession du palefrenier de son écurie dont la mort fut très misérable.

Il avait alors vingt-cinq ans et il était plus hideux que jamais. Cette prospérité ne l'enfla point. Il demeura le fidèle compagnon de ses chevaux, l'hôte assidu de leur litière, ne sortant qu'avec eux, orgueilleusement juché sur l'un d'eux, lorsqu'il les menait par trois ou quatre à l'abreuvoir, à la grande satisfaction des employés de la sous-préfecture qui allaient le voir passer en sortant de leurs bureaux.

Ainsi s'écoulait sa vie bienheureuse, lorsque

survint la catastrophe qui le fit déchoir. Un charretier qui avait perdu ou croyait avoir perdu son argent, l'accusa. Son innocence fut prouvée. Mais l'accusateur qui avait retrouvé ses écus, eut beau retirer sa plainte, Mouche-à-Caca ne put vaincre les défiances que sa prévention de quinze jours avait allumées. Il trouva sa place prise et s'en alla, comblé de tristesse et revêtu d'ignominie, vers la belle forêt prochaine où quelques sages lui conseillèrent de ramasser le crottin des êtres qu'il avait aimés.

*
* *

Il n'y avait pas à dire, elle était un peu chaude pour le fugitif, sa belle forêt pleine de Prussiens. Mais l'ayant habitée cinq ou six ans, il en connaissait admirablement les ressources et parvint à s'y cacher comme une belette en se nourrissant d'on ne sait quoi.

Le 28 novembre, une semaine après l'extermination de l'homme à barbe, il se trouvait à la pointe extrême des bois, du côté de Saint-Michel et de Batilly, Beaune-la-Rolande étant à sa droite et Pithiviers à sa gauche.

Il pouvait être huit heures du matin, lorsqu'un bruit grandiose éclata. C'était la bataille, à la distance d'une lieue à peine, sous un voile immense de fumée. Une artillerie puissante aboyait à la mort d'un peuple. La voix grondante des canons

et le craquement horrible des mitrailleuses s'entendirent toute la journée. Les feux de pelotons ne s'arrêtaient pas une seconde.

L'avorton se sentit soldat. Les paroles terribles du Parisien l'avaient transformé. Maintenant, il aurait voulu mourir en faisant quelque chose de magnifique pour cette France de tous les Français qui avait fait si peu pour lui.

Mais quoi? N'était-il pas le plus misérable et le plus faible des êtres? Cependant il avait déjà pris la vie de cet étranger qui voulait faire de lui un petit *Judas*, et puisque, après tout, il ne s'agissait que de tuer, il tuerait aussi bien qu'un autre en risquant de franc jeu sa vilaine peau.

Devant lui s'étendait un large espace libre et déboisé, délimité par la grande route départementale qui passe à Beaune en venant de Montargis. Quelques rares estafettes lancées à fond de train y apparaissaient un moment et c'était tout.

Instinctivement, il comprit que l'effort était concentré sur un point unique et qu'en attendant l'issue de la bataille, cette plaine était sûre et pouvait être franchie sans danger jusqu'à l'heure formidable où elle serait inondée de fuyards ou de victorieux.

D'ailleurs, c'est un phénomène d'hypnotisme très observé, que la surveillance périclite aux alentours d'un vrai combat décisif. On trinquerait avec un ennemi pour en obtenir des renseignements.

Il renonça donc à se cacher plus longtemps et, plein de résolution, alla se poster, quelques kilomètres plus loin, dans un amas de décombres à l'entrée du village de Barville, où s'embranche la voie de Nemours. En ce lieu de passage et non pas ailleurs, s'accomplirait son destin.

Celui de la France était fort amer. Le général de Polignac, victorieux jusqu'à midi, avait engagé l'affaire avec audace, ne doutant pas de l'arrivée du général des Pallières, commandant le 15e corps en observation à vingt kilomètres à peine. L'inaction demeurée inexplicable de ce chef stérilisa l'immense effort de cette journée qui eût pu être, avec son concours, la victoire la plus brillante et la plus avantageuse.

*
* *

Neuf heures du soir. Le ramasseur de crottin qui n'avait pas été dérangé et qui commençait à dormir d'épuisement, eut tout à coup le pressentiment d'une chose extraordinaire.

Le chemin s'emplissait de rumeurs profondes et de bruit de roues, comme si tous les chariots de la Bible étaient en marche. Il avança la tête et vit une interminable cohue de fantômes qui se hâtaient dans la direction de Pithiviers. C'étaient les masses prussiennes démantibulées à Beaune-la-Rolande, qui s'en retournaient dans une indicible confusion vers leur généralissime.

A ce moment-là, une faible partie du 15e corps, quelques escadrons seulement de forces vives auraient suffi pour l'écrasement de cette racaille sur le parcours de trois lieues. Deux mille hommes en auraient sabré dix mille avec la désinvolture la plus ravissante.

Mouche-à-Caca le comprit instantanément. Mais comment faire ? Où l'aller chercher, cet insaisissable général, ce porte-tonnerre qui pouvait lancer le carreau d'un régiment de cavalerie sur la fripouilleuse multitude ?

Il essaya tout d'abord de courir en sens inverse des fuyards. Mais ses pauvres guibolles de tortillon, surmenées déjà, le trahirent. Alors écumant, pleurant de rage, le désir de posséder un cheval quelconque le mordit au cœur. Un cheval ! ce qu'il avait aimé le plus au monde ! Tout le crottin de l'univers pour un cheval !

Ce ne fut pas long. Désarçonner un hussard malade en se suspendant à l'une de ses bottes, sauter à sa place, tourner bride et lancer la bête à fond de train, fut l'œuvre admirablement réussie d'un instant très court.

Deux ou trois coups de fusils le saluèrent inutilement et sans conviction. Chacun avait assez à faire de sauver sa peau.

Arrivé aux avant-postes français :

— Qui vive ?

— Ami.

— Y a pas d'ami, faut me donner le mot.

— Je veux parler tout de suite au général chef.

Mouche-à-Caca, ivre d'enthousiasme, commençait à devenir lumineux.

— Qui que t'es, toi, espèce de môme, pour parler au général ?

— J'ai une commission pour lui et ça presse dur.

— Une commission ! m..., alors.

— Y a pas de bon Dieu ! je te dis qu'y faut que je lui parle.

— Eh ! bien, écoute, mon gars, comme t'as l'air d'un innocent, je vais pas te foutre un pruneau tout de suite. Attends la ronde. Tu pourras faire ta commission à l'adjudant ou au lieutenant de service. Mais ne bouge pas de là, sans quoi je te démolis toi et ton carcan.

Il fallut attendre. Le brave monstre se serait mangé les entrailles et voyait danser toute la France autour de lui.

Enfin la ronde arriva.

— Qu'est-ce que c'est que cet oiseau-là ?

L'oiseau fit entendre la réponse déjà faite à la sentinelle.

L'officier eut un geste de lassitude et, sans prendre la peine de s'informer plus amplement, dit, sans amertume ni colère, avec l'accent de la tristesse la plus douloureuse :

— Tu t'adresses mal, mon garçon. Le général en chef n'est pas ici. Ah non, il n'est pas ici et

nous l'attendons depuis ce matin, nous autres. Si tu as à lui parler, tu peux toujours filer du côté de Loury, en supposant que ton cheval veuille bien te porter jusque-là. Il y était encore avant-hier, mais aujourd'hui...

L'écuyer des abreuvoirs était déjà loin. Loury ! Bon Dieu ! Une vingtaine de kilomètres sur un cheval dont il sentait sous lui la fatigue et qui était peut-être aux trois quarts crevé !

Le malheureux ne vit pas l'inutilité absolue de cette course folle. Il ne calcula pas que même, dans le cas d'un succès complet de sa démarche, les vingt kilomètres qu'il lui fallait avaler auparavant donneraient aux derniers traînards ennemis le temps d'arriver en lieu sûr. S'il avait été capable de cet effort de pensée, il eût certainement adopté la résolution désespérée de retourner se faire tuer par ces vaincus si bêtement épargnés, en déchargeant au moins sur eux les six balles prussiennes de son revolver.

Mais le pauvre diable avait donné intellectuellement tout ce qu'il pouvait donner et, fidèle au programme qu'il avait conçu, il allait devant lui, furibond, dévorateur de l'espace...

Il pleurait maintenant sur le cou de son cheval, le suppliant, le conjurant, par les noms très doux d'autrefois, d'aller plus vite, encore plus vite et surtout de ne pas mourir.

Au septième kilomètre, avant même d'arriver aux premières maisons de Nancray, la bête fou-

droyée roulait par terre et l'humble Mouche-à-Caca, désormais ramasseur de crottin dans le paradis, tête fendue et poitrine ouverte, exhalait son âme de héros obscur sous la grande Voie Lactée.

X

UN ÉPOUVANTABLE HUISSIER

> Allemands de nature sont rudes et de grossier entendement, si ce n'est à prendre leur prouffict, mais à ce sont-ils assez experts et habiles ; item moult convoiteux et plus que nulles autres gens, oncques ne tenant rien des choses qu'ils eussent promis : telles gens valent pis que Sarrasins ni payens.
>
> FROISSART.

VINGT-CINQ novembre. Entrée des Prussiens dans la petite ville de S... Il est tard et déjà les habitants fatigués des deux nuits d'angoisse qui ont précédé, commencent à s'endormir, lorsque d'abominables cris se font entendre.

— Ouvrez portes ! éclairez fenêtres !

Et des hommes à cheval parcourent au galop les places et les rues, tandis que d'autres, la craie à la main, inscrivent sur la porte de chaque

maison le nombre d'hommes à loger et à nourrir.

En un instant, la ville est illuminée et sillonnée en tous sens par l'armée prussienne. Malheur aux portes qui tardent à s'ouvrir. Les serrures cèdent aux pesées, les vantaux sont enfoncés, les vitres brisées. Malheur aux couards ou aux imprudents qui ont abandonné leurs demeures sans tout emporter. Ils ne retrouveront plus à leur retour ni leurs draps, ni leurs chemises, ni leurs gilets de flanelle, ni leurs chaussettes, ni leurs pendules, ni ces œuvres d'un art abject dont s'enorgueillissaient leurs familles, ni les châles ou les bijoux de leurs femmes contaminées amplement, et c'est une question de savoir s'ils retrouveront même autre chose que leurs quatre murs noircis ou polychromés par les flammes.

Visite au conducteur des ponts et chaussées et visite à l'agent-voyer. Ces malheureux fonctionnaires chargés partout des travaux de défense routière, écopent naturellement les premiers. Les Allemands ne leur pardonnent pas le défoncement des belles routes nationales ou départementales, défoncement d'ailleurs imbécile, qui fut encore plus funeste à notre armée en déconfiture qu'elle ne retarda l'artillerie des envahisseurs.

Visite au percepteur. Celui-là est invariablement dévolu à un officier allemand, payeur du corps d'armée, qui vient lui intimer l'ordre de livrer sa caisse et ses livres de comptabilité. Quand la caisse est vide et les archives introu-

vables, il n'est pas absolument impossible qu'on lui arrache la peau de la tête ou qu'on lui donne un lavement d'huile bouillante.

La danse du corps municipal commence aussitôt après. Un officier supérieur exécute la sonate pathétique des réquisitions ou contributions.

Tel est l'ordre banal observé pour la mise à sac de la malheureuse petite ville envahie le 25 novembre.

Trois mille kilos de viande, trois mille kilos de pain, trois mille kilos de café, mille litres d'eau-de-vie, cinq mille kilos d'avoine et quatre cents mètres de drap, sans préjudice de sept cents paires de chaussures. Il s'agit de s'exécuter comme on pourra. Ce qui ne peut être fourni dans les vingt-quatre heures est évalué en argent, et le conseil municipal dont les plus misérables chiens n'envieraient pas le décor, doit quêter par toute la ville, escorté d'une persuasive crapule armée jusqu'aux dents.

On devine ce que peut être le destin des boulangers, des bouchers, des épiciers et autres vendeurs de mangeaille.

Pour ce qui est des habitants, chacun, pauvre ou riche, est tenu de loger et de nourrir, dix, vingt et jusqu'à *cinquante* de ces arsouilles. Ils s'installent partout de la cave au faîte.

Beurre, pommes de terre, café, chocolat, sucre, vin, eau-de-vie, volailles, lapins et chats, tout leur est bon, rafle complète. L'Allemagne s'empiffre à crever.

— Nous, maîtres ici, gueulent Bavarois et Mecklembourgeois, nous, maîtres ici, nous, maîtres partout.

Ils se couchent enfin comme des porcs, en attendant la trique de l'excitateur galonné qui les dessaoùlera dans quelques heures.

Les agonisants même et les tout petits enfants sont forcés de céder leurs draps et leurs couvertures. Une femme de quatre-vingt-cinq ans râle et meurt en chemise, au pied de son lit où ronflent puissamment quatre sous-officiers.

*
* *

Évaluation approximative. Soixante mille francs pour une nuit et pour une ville de deux mille âmes, sans parler des contributions de guerre à payer plus tard; les deux douzièmes de l'impôt direct, en conformité d'une circulaire de M. Jules Favre déclarant « que la contribution échue appartient *en droit* à l'occupant » (!); le produit de l'impôt indirect, pendant la durée de l'occupation du canton qui devait se prolonger environ trois mois; enfin le très probable payement en argent de la valeur des objets requis et non fournis, si M. de Bismarck ne se montrait pas miséricordieux.

C'était à devenir enragé. Les bourgeois les plus consistants, les mieux incrustés, perdaient l'équilibre et les pauvres diables, entrevoyant que tout porterait à la fin sur eux, devenaient hagards.

Les Prussiens décampèrent à huit heures du matin, laissant leurs crottes, quelques maisons incendiées et brûlant encore, quelques habitants discourtois estropiés ou massacrés, soixante-dix-sept femmes ou filles excessivement violées, et l'annonce délicieuse d'une seconde multitude qui n'attendait que leur départ pour les remplacer.

*
* *

Il y avait alors dans la ville un huissier fameux répondant au nom d'Ovide Parfait. Cet officier ministériel, enrichi par de longues et inexpiables déprédations, avait été forcé de loger et de remplir toute la nuit quarante hommes et trente chevaux.

On l'avait attaché lui-même, plusieurs heures, dans l'écurie, pendant que sa vieille compagne d'iniquité — laide pourtant à épouvanter les boucs et les talamasques — subissait les derniers outrages et les charges multipliées de chacun de ses garnisaires dont la turpitude s'exalta jusqu'à inviter des camarades.

L'excès même de la rage du praticien dont la jalousie célèbre était une des curiosités du pays, le préserva de la mort sans gloire que ses imprécations forcenées eussent dû infailliblement lui attirer. Les soldats s'en amusèrent tant qu'ils purent et ce fut dans sa maison que se dilata le mieux la rate allemande.

Il est vrai qu'ils brisèrent tout avant de partir, et de façon si complète qu'à l'exception de quelques rares objets tout à fait insignifiants, il n'eût pas été possible de trouver chez lui le moindre fragment réparable d'un meuble ou d'un ustensile.

Lorsque les voisins attirés par ses hurlements, le délivrèrent, il était coiffé d'un vaste pot de chambre qu'on avait eu soin d'emplir auparavant.

Sa première action, digne assurément d'être consignée dans l'histoire, fut d'aller au secours de sa femelle qui poussait au-dessus de lui d'ineffables gémissements.

L'horrible mégère déficelée, débâillonnée du torchon sale dont on avait étouffé ses cris, parut plus vivante que jamais. Outrée déjà d'un si grand nombre de fornications involontaires, tout son fiel se répandit à l'aspect du monceau de ruines que son ménage était devenu, et il ne lui fut que trop facile de livrer au démon de la vengeance l'âme ulcérée de son époux.

*
* *

Quatre jours après, dans un château du voisinage, le général d'infanterie de Manstein, commandant le IXe corps, achevait un dîner de roi, en compagnie de son chef d'état-major Bronsard de Schellendorf et du général-lieutenant, baron de Wrangel.

Ces messieurs, ivres de gloire et d'excellents

vins français, devisaient naturellement avec profondeur sur la sublimité des armées allemandes et le juste châtiment de la nation *impie* et vaniteuse qu'elles foulaient aux pieds.

La confortable demeure qu'ils honoraient ainsi de leur digestion, étant située sur une éminence, ils n'avaient, en plein jour, qu'à lever les yeux pour apercevoir la ville à deux lieues de là.

Mais la nuit était venue pendant le repas, une pudique nuit de France qui leur cachait le pays entier. Impossible de voir à quatre pas devant soi. La fenêtre n'était plus qu'un large pan noir.

Tout à coup, une petite lueur blanche apparut au loin. Une petite lueur d'étoile en perdition sur les gouffres de la terre, qui devint une clarté vive et bientôt après, un luminaire puissant d'une éblouissante candeur, éclairant les toits des édifices, la campagne silencieuse, et faisant pâlir jusqu'aux bougies de table du festin.

— De tels exemples sont nécessaires, murmura Wrangel, supposant un de ces incendies prussiens, comme il en avait sans doute ordonné lui-même tant de fois, pour que la divine justice éclatât sur cette France réprouvée qui résistait à l'Évangile conquérant du glorieux roi.

Mais les autres ne répondirent pas. La *couleur claire* des nappes de flammes semblait agir péniblement sur ces grossiers imaginatifs, incapables de concevoir une Providence qui n'habiterait pas un ciel noir ou un ciel de sang.

A la fin, le Général Commandant, devenu très blême, tendit une feuille de papier à ses deux convives.

— Je l'avoue, dit-il, j'ai cru à la lettre d'un fou. A cette heure, le mal est irréparable.

Voici quelle était la teneur du message :

« Monsieur le Général Commandant le IXe corps,

« Le 25 du présent mois, la ville de S..., désignée pour l'occupation, a été livrée au pillage et saccagée de fond en comble par vos soldats. Cela s'est accompli au mépris de toute justice et en violation du droit des gens, au préjudice grave d'une population inoffensive qui n'avait pas opposé la moindre résistance et qu'on ne saurait accuser d'aucune manifestation guerrière.

« Pour ma part, j'ai eu à loger et à nourrir quarante hommes et trente chevaux. J'ai dû me résigner à cette contribution exorbitante. Ma récompense, la voici :

« On a tout brisé chez moi, tout réduit en miettes et mon épouse, âgée de cinquante-trois ans, a été violée toute la nuit, non seulement par les bandits installés dans ma maison, mais par un grand nombre de leurs camarades répartis dans le voisinage, qu'ils ont eu l'audace de convier à leur criminelle orgie.

« En conséquence de ces faits, monsieur le Général Commandant, j'ai résolu de punir et j'ai l'honneur de vous informer — le plus tard possible,

— que, ce soir même, je ferai mourir par le feu les nouveaux occupants de ma demeure, au nombre de *quatre-vingts* fixé et sollicité par moi-même ; ayant pris, subsidiairement et au préalable, les précautions les plus minutieuses pour qu'aucun d'eux ne puisse échapper à ma vengeance.

« J'ai cru devoir vous notifier mon dessein *ignoré de tous les habitants de la ville sans exception*, pour qu'il soit bien entendu que mes concitoyens ne sauraient en être faits responsables sans iniquité. Je suis le seul coupable. Faites-moi prendre si vous le pouvez.

« OVIDE PARFAIT, huissier. »

*
* *

Inespérément, il y avait eu deux jours d'intervalle entre le premier et le second cataclysme. L'effrayant huissier ne les avait pas perdus.

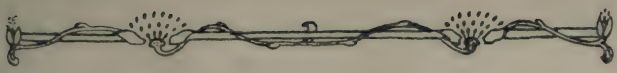
Pendant vingt-quatre heures, murs, cloisons, planchers et charpentes avaient mariné, pour ainsi dire, dans le pétrole et l'essence de térébenthine. Tout ce qui peut être imaginé de plus gras, de plus oléagineux, de plus inflammable, avait été fourré, prodigué dans les moindres coins. Un amas de boules résineuses gisait sous chaque feuille de parquet décloué avec patience et recloué avec frénésie. La cave même avait été préparée pour devenir une fosse de flammes à la plus légère étincelle. Enfin une énorme futaille vide, montée au grenier,

avait été chargée de deux cents litres de naphte que le diabolique recors était parvenu à se procurer, pour qu'au moment de l'apothéose, toute la maison fût enveloppée d'une immense chasuble de feu.

Et l'horrible chose fut accomplie comme il l'annonçait au Commandant, accomplie sous les yeux de ce chef de guerre flagellé par le sentiment de son impuissance.

L'*officier de justice* avait, en effet si bien pris ses précautions, instrumenté avec tant de précision et de sagesse, qu'aucun des quatre-vingts hommes condamnés à être brûlés vivants, ne réussit à s'évader de la fournaise et qu'il ne fut pas même possible de recueillir le dernier souffle d'un calciné.

Tel fut le suprême exploit de cette admirable canaille d'huissier Parfait qui ne reparut jamais au milieu des hommes.



XI

LA MAISON DU DIABLE

Edgar Poë n'aurait pas été capable d'imaginer une plus sinistre maison. Les gens du pays n'y allaient pas volontiers, même en plein jour, et on regardait généralement comme une chose hardie de passer, le soir, sur la grande route, à l'endroit où commençait l'allée de ténèbres qui y conduisait.

C'était un ancien *grabatoire* monastique, bâti naguère dans la partie la plus silencieuse de la forêt par des Prémontrés ou des Cisterciens dont l'abbaye n'existait plus depuis deux siècles.

Ce lieu, respecté par l'industrie bûcheronne pendant des générations, était devenu aussi sombre que solitaire et l'antique infirmerie des religieux oubliés n'était plus qu'une ruine méchante, un

tabernacle de moisissure, de scolopendres et de frissons noirs.

Deux femmes seulement l'habitaient, une vieille d'aspect fort étrange qui ne s'en éloignait jamais et une sorte de fille, *quiescente* comme un verbe hébreu, qu'il était impossible de faire causer et qu'on expédiait en hâte quand elle venait chercher ses provisions dans le bourg.

L'impression n'était pas, à proprement parler, le fantastique, mais une *tristesse* oppressante, énorme, inexplicable, qui tombait ainsi que tombe la pluie dans les mauvais rêves et qui pénétrait jusqu'aux os les plus folâtres séculiers du voisinage, lorsqu'ils s'approchaient de la maléfique demeure.

Nulle raison, d'ailleurs, d'accomplir une telle prouesse. Les recluses n'attendaient et ne recevaient personne, subsistant d'on ne savait quels débris d'une ancienne aisance que le notaire leur comptait en gros écus, tous les trois mois, sans que ce pauvre trésor eût jamais excité la convoitise d'aucun garnement de la contrée.

Le cœur défaillait aux plus intrépides avant même d'arriver au seuil défendu seulement par un petit chien qui aboyait comme un grillon, par un vieux et large puits noir à fleur de sol dont la profondeur mystérieuse était légendaire, enfin par des millions de moustiques habituellement occupés à dévorer une chèvre somnambule qui saignait de tout son corps en essayant de bêler...

Avec cela les très vieux arbres sous lesquels il

fallait marcher un quart d'heure aggravaient tellement la physionomie lugubre du lieu, qu'on en avait, dès lors, tout à fait assez et qu'on désirait beaucoup ne plus entendre ce petit chien, ne plus voir cette chèvre en sang et ne plus subir ces moucherons redoutables que la présence d'un marais voisin faisait pulluler.

*
* *

On ne pouvait pas dire cependant que la Domerie — tel était le nom séculaire de l'habitation — eût été le théâtre d'un de ces crimes qui laissent un crépi d'horreur sur les murs et qui peuplent de larves et de phantasmes l'air ambiant.

Tout le monde connaissait l'histoire peu tragique du défunt qui avait possédé « l'immeuble et ses dépendances », suivant l'expression du notaire, et nul n'ignorait que les occupantes actuelles, insoupçonnables assurément de tout forfait, n'étaient autres que sa veuve et sa fille d'adoption.

Seulement, ce défunt avait été un homme si effrayant pour le pays que sa mort même ne put rassurer personne et que les survivantes héritèrent de la crainte répandue tout autour de lui.

Crainte peu justifiée, car ce personnage, quelque bizarre qu'il fût, n'avait jamais été nuisible ni offensant. C'était même un voisin très doux, incapable de litige et toujours prêt à céder son droit. On en avait abusé, d'ailleurs.

Mais il promenait dans la campagne une si farouche mélancolie et une si terrible peinture, qu'il épouvantait jusqu'aux animaux.

Il peignait, en effet, du matin au soir, avec un acharnement incroyable. Son chevalet semblait être à la fois partout. Les troupeaux, les arbres, les fleurs, les effets de ciel, les impressions de tout genre se multipliaient sur de brèves toiles que dévorait instantanément son pinceau. Il appartenait à la grande école des Ratés et des Dératés de l'Art qui galopent, jusqu'à l'éternelle mort, dans le circulus des imitations ou des pastiches. Il aurait pu en être le chef.

Ce malheureux nommé Poussin et même Nicolas Poussin, par une effarante ironie du sort, était un raté conscient, séditieux et invincible. Il était raté comme on est cocu, quand on manque de résignation. Il allait donc s'exaspérant dans son impuissance et devint bientôt une sorte de prodige. Autrefois, élève décourageant d'une ganache illustre, l'outrance poncive de ses productions huileuses dépassa toute conjecture.

Toujours doux aux autres, mais inexorable pour lui-même, et se taxant à dix mille œuvres, il exécuta, vingt ans, les « trois règnes » sous des ciels qui ne connurent aucune pitié. Les campagnards ne voyaient que lui sur les chemins, au bord des champs, au fond des bois.

Impatient d'écraser les Millet, les Théodore Rousseau, les Corot, les Diaz et toute la séquelle

romantique dont les seuls noms lui paraissaient d'orduriers blasphèmes, il extermina la couleur, proscrivit la ligne, abreuva d'ignominie le contour, destitua les plans et les arrière-plans, mit aux abois la perspective, traqua les ombres et la lumière. Enfin il mourut complètement fou, ayant à peu près dissipé son modeste patrimoine en frais de cadres et d'envois de ses innombrables toiles à toutes les expositions de l'Europe.

La vraie folie paraît être ce qui agit le plus fortement sur l'imagination populaire dans le sens de l'inquiétude ou de la terreur. Un instinct très sûr avertit ces âmes d'enfants de la déception divine supposée par le naufrage d'une Intelligence, et l'énormité d'un pareil désastre est profondément sentie par des êtres simples que n'a pas oblitérés la science imbécile des démonstrateurs. Épreuve surnaturelle ou châtiment rigoureux de quelque attentat, cette incomparable misère les trouble et la *contagion* surtout leur paraît à craindre. Ainsi pouvaient s'expliquer l'effroi bizarre, l'éloignement superstitieux d'une population religieuse encore, aux confins de cette funeste forêt du Maine où Charles VI perdit la raison.

Vers la fin, il suffisait à l'inoffensif Poussin d'apparaître pour que tout le monde prît la fuite, et après qu'on l'eut enterré sans aucune pompe glorieuse dans l'aimable cimetière, les deux êtres aux trois quarts détruits dont sa démence avait si longtemps crevé le cœur, assumèrent d'autant

mieux cette espèce de réprobation qu'on supposait leur demeure infectée de l'abominable mal qui avait dû pénétrer jusqu'aux vieilles pierres.

*
* *

Voici, maintenant, — tel, du moins, que me le racontèrent les paysans — l'événement horriblement simple qui s'accomplit en cet endroit.

Trois uhlans, sans doute chargés d'observer ce coin de forêt, arrivèrent le soir d'un des derniers jours de janvier, à la porte de la Domerie.

L'un deux ayant failli tomber avec son cheval dans l'étrange puits sans margelle béant à quelques pas du seuil, les estafiers, jusqu'alors imperméables à l'influence du lieu, parurent s'assombrir et regardant autour d'eux avec inquiétude, se consultèrent.

A la fin, le plus intrépide, haussant les épaules, mit pied à terre et, s'armant de son revolver, frappa violemment à coups de bottes. Presque aussitôt, la vieille femme apparut, encadrée de noir, éclairée vaguement par le crépuscule. Dans le même instant, le petit chien s'élançait en jappant de sa voix d'insecte. L'arrivant déjà énervé, beaucoup plus qu'il ne convenait à un fier soldat, l'envoya rouler à moitié crevé, le long du mur.

La vieille, impassible, alla ramasser le pauvre être gémissant et introduisit les étrangers, à la lueur d'une bougie apportée par sa compagne. Elle n'avait pas répondu un seul mot à leurs insolentes

apostrophes, en exécrable français d'ailleurs, à peu près inintelligible — se bornant à les regarder comme on regarde du bétail, et les fixant de ses yeux éteints où semblaient avoir coulé les larmes d'un monde.

Aidée de sa fille aussi impénétrable qu'elle-même, elle leur donnait silencieusement à manger et à boire, sans qu'interrogations ni injures eussent le pouvoir de lui arracher un monosyllabe.

Ils ne connurent *jamais* le son de sa voix.

La salle du festin, beaucoup plus grande que n'aurait pu le faire supposer l'apparence extérieure de la maison, était décorée, du haut en bas de ses quatre murs, d'un nombre infini de petits tableaux effroyables où la nature était outragée d'une manière qu'aurait seul pu qualifier le démon qui les inspira.

Au centre de ces horreurs s'étalait une horreur plus forte, plus glaçante, plus funèbre encore que toutes les autres. C'était le seul tableau du peintre mort où le poncif abominable de sa damnation eût réussi à se mettre en équilibre avec le caractère précis et particulier de sa folie.

Sous la lumière jaune d'une grosse lampe, deux femmes horribles se regardaient en pleurant... Rien de plus. Mais l'énergie d'obsession de cette croûte satanique aurait pu décourager Dante.

L'assurance brutale des militaires diminua... Sans qu'ils s'en aperçussent, peut-être, leurs voix baissèrent, *baissèrent* toujours de plus en plus,

devinrent un murmure, un chuchotement presque inaudible, et enfin quelque chose d'inférieur au silence même.

Tout à coup, l'un d'eux se dressant :

— Camarades, cria-t-il dans son infâme langue de Prussien, foutons le camp, c'est ici la maison du diable !...

On entendit alors un fracas de sauve-qui-peut, la porte fut ouverte, arrachée avec violence, et les trois hommes affolés, tremblants, hurlants, sanglotants, suffoqués et perdus d'effroi, se précipitèrent en avant...

Après la mort de la plus jeune Poussin qui arriva dix ans plus tard, la succession étant tombée en déshérence, l'ingénieur de l'État fit sonder le puits extraordinaire dont parlait toute la contrée.

On y trouva les os et le fourniment pourri de SOIXANTE-DEUX soldats allemands.

XII

LE GRAND POLAQUE

Mes petits cochons, gueula Proserpine, le sergent-major de la 2e, vous savez qu'on va rigoler cette nuit. Il paraît qu'ils sont quarante mangeurs de choucroûte dans une maison pas bien loin d'ici. C'est un chemineau qui est venu le dire au commandant. On va leur faire un bout de visite passé minuit. C'est le lieutenant qui conduira le cotillon. Moi, j'ai dit que je trouverais bien une soixantaine de lapins de bonne volonté. On ne force personne. Ceux qui ont la chiasse sont même priés de ne pas venir. Dis donc, hé ! Polaque, tâche d'inviter tes demoiselles. »

Ce Polaque était un volontaire polonais, à peine capable de proférer quelques sons intelligibles, quand il ne parlait pas aux quatre flibustiers de

sa nation dont il paraissait être le chef et qui s'étaient engagés avec lui.

On savait peu de chose de ces aventuriers à mines féroces dont personne dans le bataillon ne pouvait entendre la langue. Ils étaient venus offrir leurs services, en justifiant de leur nationalité et, sur l'heure, on les avait incorporés et armés sans en demander plus long, l'époque n'étant pas aux certificats.

Leurs noms barbares inscrits régulièrement au rôle avaient beau être vociférés à chaque appel, aucun homme n'avait pu les retenir et tout le monde se bornait à les désigner sous le nom générique de *polaques* impliquant, d'ailleurs, en même temps qu'une bravoure légendaire, les instincts de soulographie et de pendardise qui font impression sur le soldat.

Leur chef seul jouissait d'une épithète. On l'appelait le grand Polaque, à cause de sa taille vraiment extraordinaire. Mais il eût été peu facile de trouver un malotru plus hétéroclite et plus malgracieux.

Son aspect évoquait l'idée de quelque araignée monstrueuse, toute en pattes velues et gigantesques. Ses mains descendaient si bas qu'il aurait pu, croyait-on, ramasser des pierres sans se courber, et il était si drôlement bâti et configuré que ses moindres gestes ressemblaient à des exercices de dislocation.

Sur le tréteau d'un saltimbanque, il eût sans

doute aisément désopilé le populaire, mais, ici, la robustesse exceptionnelle de ses grands membres était connue, quelques-uns ayant éprouvé, dans les premiers jours, qu'il avait la claque aussi assommante que facile, et les plus malins renfonçaient avec prudence la faribole en leurs gésiers.

Cette espèce de chef de clan qui ne parlait pas le français, mais le comprenait fort bien, s'inclina en manière d'assentiment, et s'éloigna pour aviser de l'aubaine ses compatriotes dont la joie fut aussitôt manifeste.

Ces aventuriers, heureux de l'annonce d'un casse-cou, faisaient évidemment la guerre en vrais Slaves qu'ils étaient, pour le seul plaisir, à plusieurs milliards de lieues de tout préjugé politique ou patriotique. L'imagination pouvait voir en eux les tziganes du chambardement et du massacre...

*
* *

Le sergent-major n'eut pas trop de peine à rassembler son contingent de lascars. Il prit simplement la fine fleur de la troupe, étant le doyen des sous-officiers du bataillon, pleinement accrédité par le commandant qui savait que nul ne serait aussi capable de conditionner le bouquet de chenapans intrépides qu'il lui fallait pour son coup de main.

Personnellement, Proserpine était un vieux brave tranquille, qui avait longtemps servi en

Afrique, et ne possédait de remarquable que son nom mythologique.

Retraité depuis dix ans dans un village d'Eure-et-Loir, il avait repris le service aussitôt après Sedan et s'était déjà signalé dans plusieurs affaires. Mais il n'était, en somme, rien de plus que le chef subalterne mentionné dans toutes les légendes militaires, dont le rôle banal et surnaturel consiste à faire entrer l'âme sanglotante ou furibonde de la patrie dans les brutes qu'il commande — et à mourir ensuite, s'il le faut, sans indignation ni gémissements, dans les pitoyables bras des Capitaines invisibles...

Le départ eut lieu vers une heure du matin, à la lueur passablement sinistre d'une lune déclinante sur le point de disparaître. Le froid était vif et le silence profond dans la campagne. Toutes les précautions avaient été prises pour que le défilé ne troublât pas le léger sommeil des lutins de l'Inquiétude.

La distance était faible, d'ailleurs, six kilomètres à peine. On était sûr de tomber sur les Allemands vers deux heures. On les trouverait endormis pour la plupart et on les éveillerait gentiment à coups de baïonnettes.

Proserpine et le lieutenant marchaient les premiers, immédiatement suivis des cinq Polonais, choisissant avec soin les endroits les plus ombreux, les contrebas et les plis du sol pour y faire passer leur monde, préoccupés avant tout de n'être pas aperçus.

A la fin du premier quart d'heure, le rougeâtre fragment de lune qui les impatientait était au moment de tomber sous l'horizon, lorsqu'un petit corps blanc passa brusquement à deux pas en avant du sergent-major, coupant le sentier de gauche à droite et s'évanouit dans un fourré.

Proserpine remarqua que les étrangers se signaient avec dévotion, ce qui pouvait étonner de la part de tels forbans, mais il se souvint aussitôt de la singulière croyance orientale qui veut qu'en de pareilles expéditions, la rencontre subite d'un lièvre soit un présage d'insuccès fatal.

Au même instant, le petit souffle noir qui passe au-dessus des champs lorsque la lune se couche — comme si cet astre, glissant, tirait un rideau sur la terre — vint geler la face des soixante noctambules.

Il sembla, dès lors, qu'une tristesse pénétrante flottait au-dessus de ces marcheurs. Toutefois, le geste pieux des Polaques n'avait rien modifié de leur attitude. Ils étaient toujours énigmatiques et résolus, ayant visiblement sacrifié leur peau depuis très longtemps.

*
* *

Halte ! Le mot chuchoté saute silencieusement d'homme à homme, jusqu'au dernier.

On vient de marcher une demi-heure encore. Le but doit être proche, que diable ! Proserpine qui

ne connaît pas le pays et qui se défie de ses vieux yeux, a même cru voir une lumière. Mais c'est un symptôme plus grave qui arrête la petite colonne.

Quelques oiseaux qui devraient être profondément endormis se sont envolés en piaulant d'un sombre massif de jeunes sapins et de broussailles, à la distance de cinquante pas environ, et ce n'est certainement pas la très sourde approche des arrivants qui a pu les effrayer.

Il est absolument nécessaire de sonder ce coin ténébreux avant de pousser plus loin. Car enfin, on ne s'est mis en marche, après tout, que sur le rapport d'un vagabond, et le commandant a prescrit la plus excessive prudence.

Spontanément, le grand Polaque se détermine, refusant même d'être accompagné de ses quatre amis frémissants. Dédaigneux de toute précaution, une demi-douzaine d'enjambées le portent jusqu'au taillis suspect.

Quelques secondes s'écoulent, puis un cri bref d'agonisant et le bruit des pas de deux ou trois hommes en fuite. Le grand Polaque reparaît, traînant le cadavre d'un chasseur saxon qui cherchait à l'étrangler dans l'obscurité et dont il vient de broyer la colonne vertébrale en le ceinturant de ses terribles pattes de crabe. Les autres ont décampé sans décharger leurs fusils, n'étant venus que pour observer, et se replient sans aucun doute pour donner l'alarme.

A partir de ce moment, les minutes devenaient

aussi précieuses que les plus rares trésors. Il fallait nécessairement ou retourner en arrière, ce qui n'entrait dans la pensée d'aucun de ces braves, ou prendre l'offensive avec impétuosité. Quelques-uns y laisseraient très certainement leur carcasse, mais au fond, cela leur allait mieux que d'éventrer des gens endormis.

Sur un commandement de l'officier, toute la bande s'élança donc, baïonnette au vent, dans la direction présumée du gîte prussien.

*
* *

Ici, je l'avoue, l'horreur est assez copieuse. Les quarante Allemands signalés pouvaient être environ cinq ou six cents. Une fois de plus on avait donné dans le piège vulgaire du faux patriote espion que les bons Germains employèrent si souvent avec succès.

Quelques minutes après, les soixante volontaires enveloppés de toutes parts, hébétés par la surprise d'apercevoir autour d'eux un si grand nombre de soldats et ne recevant aucun ordre de tirer sur des ennemis qui ne tiraient pas eux-mêmes, virent arriver un officier supérieur accompagné d'un porte-flambeau qui s'adressa tout de suite au lieutenant.

— Monsieur, vous êtes un contre dix, l'honneur est sauf et vous pouvez vous rendre sans honte. Pourquoi condamner à mort de si braves gens ?

Il y eut un moment d'énorme stupeur. C'était donc pour cela qu'on était venu ! Le lieutenant peu héroïque sans doute, alarmé de l'imminence d'un massacre inutile, subjugué peut-être aussi par le ton tranchant de ce victorieux, ne vit pas immédiatement la réponse qu'il y avait à faire.

Le grand Polaque répondit pour lui. Une gifle surhumaine paraissant emplir le ciel d'Orient en Occident s'abattit sur la face du chef prussien démantibulé du coup.

Ce fut le signal d'une fusillade enragée qui faucha, dans une seconde, le lieutenant, le sergent-major et un bon tiers de leur effectif. Les Polaques, miraculeusement préservés, s'élancèrent alors dans la masse allemande, entraînant les autres par leurs cris sauvages.

Et ce fut la grande fête, le joyeux jubilé du sang pour ces exilés devenus comme la tempête et qui s'estimaient peut-être autant que des Jagellons.

Quelque incroyable que cela puisse paraître, il ne fallut pas moins d'*une heure* pour les tuer, ces tueurs effrayants qui ne s'arrêtaient pas d'égorger et, lorsque tous les autres étant morts, le grand Polaque n'ayant plus de bras, plus de visage, plus de voix et percé de cinquante coups dut expirer à son tour, les Prussiens, inimaginablement décimés, *eurent peur !*

XIII

LE FOSSOYEUR DES VIVANTS

M. Joséphin Prosper Digital, autrefois connu sous le nom de *Papa Joséphin*, est, sans contredit, le plus honorable des prébendiers de la prostitution réglementaire. A son début, tenancier d'une des plus humbles maisons de Grenelle, il s'éleva peu à peu comme le palmier qui symbolise, dans les Écritures, la prospérité du juste.

En moins de dix ans, il devint propriétaire, au centre de Paris, d'un établissement renommé dans le monde entier. Aujourd'hui, son nom remplit les orifices de la gloire. L'Assistance publique honore en lui un de ses plus illustres munificents, et la Préfecture de police n'a pas assez d'or moulu pour inscrire le nom de cet admirable serviteur dans les diptyques des commissariats.

Depuis longtemps affranchi des grosses besognes, il s'arrondit au milieu des auréoles, en formant de nombreux disciples dans les succursales multipliées du Lupanar Métropolitain dont il est le fondateur.

L'éloge de ce lieu de délices n'est plus à faire. Tous les organes, toutes les trompes, tous les tubes et tous les placards l'ont divulgué. L'assentiment universel des visiteurs de l'Exposition le consacra.

De fait, c'est l'unique endroit des hémisphères où se puisse trouver une simili-contrefaçon garantie des béatitudes plausibles espérées par tous les ruffians.

On s'épuiserait à décrire les enfilades somptueuses des petits et des grands salons de ce caravansérail prototypique, l'éclairage lunaire des massifs de nudités disposées avec génie dans les vastes hémicycles, le choix merveilleux, presque infini, des instruments de consolation et le fonctionnement infaillible de chacun d'eux.

Enfin, on serait à bout de salive ou d'encre avant d'avoir pu décerner une congruente apothéose au marlou génial qui sut annexer furtivement à son *emporium*, pour la révigoration et le bon plaisir de quelques vieillards genevois ou anglo-saxons, les *Catacombes de la Pudeur*.

M. Joséphin n'en est pas plus fier. Ami des lois, ami de la religion et du pouvoir, ami des notaires et de la propriété, mais plus particuliè-

rement ami de tout le monde, excepté des malheureux, il condescend à souffrir que d'innombrables individus trempent quotidiennement leurs mains dans les siennes, et ce n'est pas sans une certaine noblesse de fils de ses propres œuvres que parfois, il narre ses commencements amers.

— Ah ! ce n'était pas toujours drôle, mes enfants, quand on travaillait dans le soldat. Il fallait mettre la main à la pâte et payer souvent de sa personne. Heureusement que ma chère sainte femme, aujourd'hui défunte, était là pour me seconder. En voilà une qui doit avoir une belle couronne dans le ciel ! etc.

Comme il passe pour avoir le billet de vingt-cinq assez facile, on l'écoute naturellement avec respect.

A la longue, il est devenu spirite, puis occultiste, et, depuis quelque temps, il nage dans l'ésotérisme le plus abondant. Son premier initiateur, un mage chaldéen de la langue d'oc, en profita pour lui soutirer d'assez fortes sommes qui représentaient, ô Seigneur ! combien de soupirs ?

Cette expérience douloureuse, loin de le calmer, paraît avoir enflammé son zèle, car il sait le moyen d'égarer la vigilance des dragons du haut grimoire et, moins que jamais, il désespère d'arriver à la captation de la Clavicule et de quelques autres arcanes.

Voici maintenant l'origine vraie de l'opulence de cette crapule. Je transcris de mémoire le récit d'un pauvre diable qui le reconnut un jour, dans

la rue, après quinze ans. Il ne l'avait pourtant vu qu'une seule fois, à la clarté d'une lanterne, mais en de telles circonstances que depuis lors, il n'avait jamais cessé de le voir dans sa veille ou dans son sommeil, et que, le rencontrant tout à coup au milieu des êtres vivants, il s'évanouit d'horreur.

* * *

— Vous ne savez pas ce que c'est qu'un champ de bataille, la nuit, quand les bourgeois dorment dans leurs lits. C'est une chose, monsieur, dont le Dante n'a point parlé.

Eh! bien, écoutez. On s'était battu toute la journée, et j'étais resté dans le tas des demi-morts. Quand je dis le tas, je ne suis pas tout à fait exact. Les choses ne se passent point, en réalité, comme dans les tableaux de batailles. Ce serait une erreur de croire qu'on trouve les malheureux bougres entassés les uns sur les autres, accumulés et enchevêtrés d'une manière esthétique, étalant des blessures extrêmement nobles pour le saisissement des dames en toilettes fraîches qui se reculent pour mieux voir l'ensemble à travers un binocle d'or.

La vérité vraie, c'est qu'il y a presque toujours un intervalle de plusieurs mètres entre chaque corps, même sur les points où le combat a été le plus meurtrier, et ce n'est que dans des cas fort

exceptionnels, tels que l'assaut d'un étroit ravin, sous le feu de puissantes batteries, que les cadavres s'amoncellent.

Pour ce qui est des blessures, je ne puis vous dire que ceci. Le peintre assez audacieux pour être *exact* passerait pour une brute immonde et serait infailliblement accusé, *même par les soldats*, de manquer de patriotisme.

Bref, j'avais roulé par terre au milieu de la bataille. Abruti, assourdi par le vacarme diabolique, incapable d'une idée précise, je dus demeurer longtemps immobile, presque sans souffrance, avec le souvenir vague d'un énorme coup de bâton sur la jambe gauche.

Le crépuscule tombait et le canon ne s'entendait plus déjà qu'à de longs intervalles et de plus en plus lointain, lorsque je vis arriver les Prussiens. Nous étions battus une fois de plus, évidemment, puisque ces animaux s'emparaient de nos positions.

Ah! j'en ai vu passer du cuir bouilli, des plumes vertes aux chapeaux saxons et des casques wurtembergeois à double visière. Il y avait, je crois, des Poméraniens, des Silésiens, des Polonais, des uhlans noirs, des hussards rouges, des jean-foutres venus du tonnerre de Dieu.

J'ai vu défiler des régiments d'infanterie avec la tunique bleu sombre et le shako d'un noir brillant orné de l'aigle et de la cocarde prussienne blanche et noire; puis des artilleurs bavarois à

n'en plus finir, bleu-de-ciel, ceux-là, avec la chenille noire sur leurs damnés couvre-chefs. On en a crevé pas mal, pendant la guerre. Leurs bons frères de Prusse en fourraient partout devant eux, mais on en retrouvait toujours et c'est un miracle qu'ils ne m'aient pas écrasé sous leurs caissons.

Quand parurent les voitures d'ambulance, je me mis à pousser des hurlements dans l'espoir d'être ramassé. Peine perdue. Enfin, j'eus la chance de m'assoupir, la tête posée sur mon sac, ayant trouvé la force de le déboucler et d'étendre ma couverture sur mes pauvres jambes inertes.

Je ne sais combien de temps dura mon sommeil. Mais il paraît qu'il était l'heure de souffrir.

La procession allemande était finie. Autour de moi, le silence dans la nuit limpide, illuminée de quarante milliards d'étoiles. Au fond de l'horizon une ligne de feux pâles, attestant la présence d'un corps allemand campé là, car l'armée française devait être loin.

Les deux premières sensations, en me réveillant, furent le froid et la soif, tellement intenses l'une et l'autre, que j'exhalai un gémissement.

Aussitôt quelques voix faibles, inarticulées comme la mienne, y répondirent dans l'obscurité. Je vis alors, çà et là, quelques taches noires sur le sol tout près de moi et regardant attentivement, j'en aperçus d'autres plus loin, plus loin encore, à perte de vue. C'étaient les agonisants et les

morts. Et maintenant, comme si j'avais donné le signal des plaintes, de toute la plaine m'arrivaient des râles, des sanglots et des soupirs...

Nous étions peut-être deux mille, attendant ainsi qu'on vînt nous soigner ou nous mettre en terre. Un désespoir sans mesure s'abattit sur moi.

Je pense, monsieur, qu'il faut avoir passé par là, pour oser parler de la misère de ce monde. Cela, pourtant, vous allez le voir, était peu de chose encore.

*
* *

Les murmures s'éteignirent. Chaque moribond, sans doute, avait mis dans cet appel douloureux son suprême effort. Les trois quarts peut-être venaient d'expirer et le grand silence polaire s'était rétabli.

Quelles sont, là-bas, à la lisière du bois, ces ombres *dressées*, ces ombres inquiètes qui se meuvent sans aucun bruit ? Combien sont-elles ces figures de ténèbres qui se penchent les unes vers les autres, que je crois entendre chuchoter ?

Le taillis en vomit encore, j'en vois à ma droite et à ma gauche. Il y en avait dix, tout à l'heure, à présent, il y en a trente ou quarante.

Ces êtres s'accroupissent auprès des gisants, lacèrent les sacs, fouillent les poches, étranglent

ou poignardent ceux qui les implorent. D'affreux cris s'élèvent qui ne traverseront certes pas ce désert.

O ciel juste ! ô Dieu de pitié ! était-ce donc pour devenir la vivante proie de ces araignées du Golgotha que ces lamentables soldats ont versé leur sang tout le jour ?

Une femme s'approche de moi. Je devine bien qu'elle sera plus féroce encore, s'il est possible, que ses compagnons. Incapable de me défendre, glacé de terreur et recommandant mon âme à l'Invisible, je ferme les yeux...

*
* *

Soudainement des coups de fusil et des cris de rage éclatèrent. Une escouade allemande jaillissait à son tour du bois et tirait sur les maraudeurs. L'horrible femelle gloussait à mes pieds son dernier soupir.

Dressé sur mon séant, je vis à la clarté, cette fois, d'une lanterne, s'évanouir le troupeau sinistre furieusement talonné par les soldats.

— C'est par ici qu'il y en a le plus, dit une voix.

Je crus qu'il s'agissait des fuyards. Il s'agissait simplement des morts, *c'est-à-dire de moi et de tous les autres sans distinction*, que le porteur de la lanterne, requis tout exprès, devait enterrer le plus promptement possible. C'était un

paysan quelconque accompagné de sa femme, l'un et l'autre armés de pioches et de pelles.

Aussitôt, ils se mirent à creuser une large fosse. Vous me croirez si vous pouvez, je ne pus pas même obtenir de ces deux individus le secours d'un monosyllabe. Ils n'étaient pourtant ni muets, ni sourds, ni étrangers, puisque je les entendais parler français.

Ils étaient simplement résolus à ne pas me répondre, comme des ouvriers qui travaillent pour un client importun, s'obstinant à me refuser le droit de n'être pas mort.

Lorsqu'à la fin, je compris ou crus comprendre que ces fantômes, encore plus funèbres que les précédents, avaient l'intention de me jeter vivant dans leur trou, je me mis à les supplier, à les conjurer avec larmes, par tout ce qui peut rester de sacré ou de redoutable aux pires canailles, de ne pas me condamner à cet inhumain supplice.

Mais, sans doute, j'avais le délire, n'est-ce pas ? Et ce délire, évidemment, s'exaspéra quand je les vis, après une demi-heure de leur effrayante besogne, recueillir autour d'eux les plus proches morts ou *blessés* et les précipiter pêle-mêle dans le charnier, non sans les avoir préalablement allégés de tous les objets précieux qu'ils pouvaient trouver sur ces indigents.

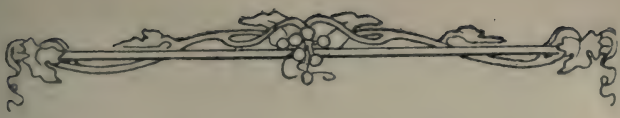
Cela, monsieur, je le vois encore, et je le verrai certainement toute ma vie. J'ai su, plus tard, que ces faits invraisemblables se sont produits

assez fréquemment, et j'ai même entendu dire à un vieux paysan craignant Dieu, que c'était la cause des hivers plus longs et de l'infécondité *significative* du sol français depuis ces jours exécrables.

Cependant, il serait injuste d'en accuser les armées allemandes partout implacables pour les maraudeurs, mais qui protégèrent, sans le savoir, les *fossoyeurs de vivants*.

Quand vint mon tour, il paraît qu'il n'y avait plus de place. J'ignore, d'ailleurs, ce qui se passa exactement. Les ambulanciers me ramassèrent le lendemain. On m'évacua sur je ne sais quel hôpital, où ma jambe fut raccommodée, puis j'eus la chance d'être compris dans l'un des très rares échanges qui s'opérèrent, et je ne recouvrai l'équilibre de ma raison que six mois plus tard, au milieu des miens.

Mais je me souviens, avec une précision infinie, d'avoir vu cet homme, qui me prit sans doute, au dernier moment, pour un vrai cadavre, se pencher sur moi plein de soupçon, avant de partir. Je vous dis que j'ai ses traits, ses abominables traits, en caillots de sang noir, au fond de mon âme, et puisqu'il n'est plus possible d'accuser en France un maquereau milliardaire et triomphant, je prends les morts à témoin qu'il me trouvera à la fin des fins, devant un Juge qu'il ne connaît pas.



XIV

LA BOUE

Le médecin Cuche vient de donner sa démission pour cause d'impuissance à soigner les malades dans l'eau. Reçu dépêche qui promet armement et encourage à maintenir l'ordre. *L'ordre existe. On meurt silencieusement.* Mais la mesure est comble. »

Telle est la dépêche envoyée le 17 décembre au ministre de la guerre par le général de Marivault, successeur de M. de Kératry au commandement en chef du camp de Conlie.

Ce général était en fonctions depuis une semaine et n'avait pas encore pu visiter la dixième partie du monstrueux cloaque où pourrissaient cinquante mille hommes.

Je crois bien ! Il fallait des manœuvres de pon-

tonniers pour franchir le moindre intervalle et on ne réussissait pas toujours à passer d'une tente à une autre. On pouvait mourir en chemin,

L'Ille-et-Vilaine, les Côtes-du-Nord et le Morbihan grouillaient dans un marécage. La Loire-Inférieure et le Finistère agonisaient dans dix pieds de fange.

Le *silence* était trop facile. La vase enlize le bruit aussi bien qu'elle enlize un homme, et la foudre même, quand elle s'y égare, devient presque aphone, a l'air de tousser.

Si le général en chef épouvanté, navré de douleur, indigné profondément de l'inertie ou de l'obstination du ministère, et lui-même soupçonné par ses propres hommes de cette effroyable conspiration contre la Défense nationale, n'avait, à la fin, pris sur lui l'évacuation de ce lieu de mort, le silence, bientôt, eût été vraiment absolu.

Cette foule immense, éclaircie déjà d'un sixième, se fût couchée définitivement dans la crotte liquide qui semblait monter toujours, et les historiens de la guerre franco-prussienne auraient eu à enregistrer une bataille de plus, la grande victoire de la Boue remportée sur toutes les forces vives de la Bretagne.

« Le camp de Conlie confine à la politique », écrivait M. de Freycinet, valet de bourreau du Cyclope. On n'a jamais su pourquoi. Mais il n'en fallut pas davantage pour décider du sort de ces pauvres diables extirpés de leurs familles, chauffés à blanc sur le devoir de se faire démolir en

combattant pour la patrie et qui furent envoyés vivants au pourrissoir.

Sur une masse de quarante cinq-bataillons, six seulement furent opposés à l'ennemi, dans les plus atroces conditions imaginables. C'étaient les 2e et 3e de la légion de Rennes; le 1er, de la légion de Saint-Malo; les 1er, 2e et 3e de la légion de Redon-Montfort.

Ces troupes n'avaient *jamais* été exercées ni même armées. Le bataillon de Saint-Malo, par exemple, ne reçut des fusils, hors d'usage, d'ailleurs, et non accompagnés de cartouches, que le 7 ou 8 janvier, c'est-à-dire après deux mois de cantonnement dans l'horrible purée mentionnée ci-dessus et trois jours avant l'affaire décisive de la Tuilerie où on les mit en présence des formidables soudards de Mecklembourg.

Il paraît que ces fiévreux mangés de vermine et incapables de défendre leur peau une demi-minute, étaient redoutés comme *chouans* probables ou possibles. Rien ne prévalut contre cette imbécile crainte et les malheureux furent sacrifiés odieusement dans les circonstances précises où devait s'accomplir le dernier et suprême effort de la guerre de résistance.

*
* *

Ils le sentaient bien, les infortunés Bretons qui se révoltèrent plusieurs fois et tentèrent de déser-

ter. On les entendait à Conlie crier : « Partons, retournons chez nous. A la maison ! à la maison ! »

Ce n'était pas un complot ténébreux, mais une résolution annoncée ouvertement qui désespérait les chefs privés de moyens de répression.

L'affreux cloaque les retint plus efficacement que n'eussent pu le faire les quarante gendarmes dont chacun aurait eu à lutter contre un millier d'hommes au désespoir.

L'avenir ne le croira pas. On ne pouvait faire un pas sans enfoncer à mi-jambe. On eût dit que des mains flasques et puissantes saisissaient, au fond de chaque ornière, les *sabots* des misérables que les fournisseurs de l'intendance, persuadés de l'insolvabilité du camp, s'obstinèrent à ne pas chausser.

Quand les hommes avaient accompli les corvées indispensables à la quotidienne existence, ils étaient à bout de force, à moitié morts d'épuisement. On voyait des êtres jeunes et robustes, les plus intelligents peut-être, dont on eût pu faire des soldats, s'arrêter privés d'énergie, enfoncés dans la boue jusqu'aux genoux, jusqu'au ventre, et pleurer de désespoir.

Il faut l'avoir connu ce supplice de ne jamais pouvoir *se coucher!* Car cette foule condamnée à mort — pour quel crime, grand Dieu ? — vit recommencer la chose qui n'a pas de nom, l'horreur sans mesure, et qui n'était encore arrivée qu'une

seule fois, du célèbre naufrage de la *Méduse*. Une masse d'hommes forcés d'agoniser pendant des semaines, DEBOUT, les jambes dans l'eau !

Et encore les naufragés de l'Atlantique n'étaient pas sans espérance de s'étendre, un jour, fût-ce pour mourir. Chaque fois que l'un deux, tué par l'inanition ou gobé par le requin, disparaissait, le radeau, allégé d'autant, remontait d'une toute petite ligne. D'homicides bousculades s'ensuivirent. Ces « humains au front sublime » comme disait Ovide, faits pour contempler le ciel, étaient moins rongés par la famine que par l'ambition de revoir enfin leurs pieds...

A Conlie, cette ambition ou cet espoir était impossible. Plus on crevait, plus la boue montait. Si, du moins, c'eût été de la bonne boue, de la saine argile délayée par des météores implacables ! Mais comment oser dire ce qu'était, en réalité, cette sauce excrémentielle où les varioleux et les typhiques marinaient dans les déjections d'une multitude ?

Même après vingt ans, ces choses doivent être dites, ne serait-ce que pour détendre quelque peu la lyre glorieuse des vainqueurs du Mans qui eurent, en vérité, la partie beaucoup trop belle.

Il ne serait pas inutile, non plus, d'en finir, une bonne fois, avec les rengaines infernales dont nous saturent les moutardiers du patriotisme sur l'impartialité magnanime et le désintéressement politique de certains organisateurs de la Défense.

*
* *

On essaya pourtant de jouir dans ce marécage. En attendant les quelques escadrons de uhlans ou les deux ou trois compagnies d'artillerie bavaroise qui pouvaient suffire amplement à l'extermination de cette armée sans fusils, sans tête et surtout *sans pieds*, le camp était assiégé par une autre armée de marchands de cidre dont les charrettes innombrables chargées de tonneaux eussent dû être réquisitionnées avec violence pour le baraquement ou le chauffage des moribonds.

Il y avait aussi des femmes, et quelles femmes ! venues, on ne savait d'où, qui compliquaient de leurs ferments la putridité générale.

C'était une chose à dépasser l'imagination, de voir ces créatures maquillées et vêtues de fange, s'accoupler, dans des coins fétides, avec d'impurs marcassins ruisselants de liquides noirs, jusque sous le nez tolérant de sous-officiers caparaçonnés eux-mêmes d'immondices.

Il y avait surtout, et l'histoire en est surprenante, une fille protégée par un vieux tringlot gardé, je crois, par pitié, et qui pourrissait à vue d'œil. L'aspect seul de ce chevalier de la couperose et de l'eczéma, muselé de croûtes perpétuelles eût dû être, pour les amateurs de sa compagne, le plus efficace des prophylactiques.

La vue même de cette compagne semblait, tout

d'abord, ce qu'on peut imaginer de moins excitant. Visiblement consumée de phtisie et la face en tête de mort, on l'appelait l'*Épitaphe*, dénomination singulièrement expressive et presque géniale, après laquelle une tentative de portrait serait ridicule.

Eh bien ! les ravages de ce couple furent inouïs. Tout le monde voulut de cette fille et tout le monde en redemanda. Les plus favorisés ou les plus riches étaient reçus dans la voiture du tringlot, voiture hors de service et immobilisée comme tout le reste, au-devant de laquelle se liquéfiait le cheval enterré, lui aussi, dès le commencement, dans quelque chose de bleuâtre qui prétendait à l'honneur d'être de la boue. La place en était marquée, fort heureusement, par les quatre sabots en l'air, dressés au-dessus de l'effroyable magma qu'on pouvait ainsi éviter.

Les roues de ce char n'ayant pas encore succombé, l'intérieur passait pour un endroit sec, assimilable, par conséquent, aux plus lointains paradis, et les élus étaient fort enviés. On essayait, à la sortie, de les faire tomber dans le cheval.

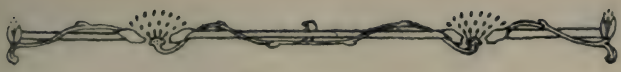
Cependant il y avait de bons jours, des jours de vadrouille pour l'Épitaphe que ces *mobilisés* indéracinables appelaient alors : Madame.

Elle faisait la tournée des tentes sur une manière de traîneau dont on se lançait les cordes — équipage suggestif de la claie des suicidés — et

consolait jusqu'à douze lamentateurs pour la somme de cinquante centimes.

Mais, comme disaient les gens de Lannion, c'était trop beau pour durer. Elle fut étouffée un jour par un grand gars de Pont-l'Abbé ou de Concarneau qui besognait avec énergie sans s'apercevoir qu'elle avait complètement disparu dans le « tapioca de macchabées » dont sa tente était à moitié remplie...

On s'étripa, quelques-uns se tuèrent de désespoir, la désolation fut à son comble et telle serait, d'après une légende popularisée dans les alentours, la vraie cause ignorée de l'évacuation du camp maudit.



XV

LES CRÉANCIERS DE L'ÉTAT

La mère avait été littéralement coupée en deux par un projectile, au moment où elle fermait ses volets La guenille lamentable de son corps pendait de ci et de là, sur l'appui de la fenêtre pavoisée de son sang jusqu'au ras du sol...

L'affaire avait été chaude. Pour la première fois que le village avait l'honneur d'être visité par l'Invasion, on s'était cogné rudement et les habitants, c'est-à-dire les cinq ou six familles cossues qui n'avaient pas pris la fuite, comptant bien qu'une exquise urbanité plaiderait avec éloquence pour leurs tripes ou pour leurs écus, n'étaient pas contents.

Ces dignes bourgeois, qui n'avaient certes pas demandé la guerre, étaient inscrits au Grand-Livre, qui est, comme chacun sait, le répertoire nobiliaire des créanciers de l'État.

Ils avaient attrapé leur saint-frusquin dans des négoces ou des manigances aussi honorables que pacifiques. Et cela, c'était plus sérieux que toutes les blagues patriotiques.

C'était un peu fort tout de même qu'il n'y eût pas moyen de s'entendre. M. de Bismarck, après tout, ne devait pas être une bête féroce. Puisqu'on avait été roulé du premier coup, eh! bien, quoi? il fallait se rendre gentiment et ne pas compromettre la sécurité générale des propriétaires, en s'acharnant avec une criminelle folie.

On était propre maintenant. Ces polissons de mobiles et de francs-tireurs — juste les gens que haïssaient le plus les Prussiens — avaient bien besoin vraiment de venir faire leurs farces dans un pays raisonnable où on ne demandait, en somme, qu'à lécher les bottes allemandes!

Un chef quelconque, général ou simple commandant de bataillon, ayant jugé la position avantageuse, les bandits étaient venus à la pointe du jour, au nombre de trois ou quatre cents, et s'étaient retranchés sans façon dans la grand'rue, derrière les maisons, dans les maisons mêmes, un peu partout, au mépris des objurgations généreuses du maire qui rêvait mieux pour sa commune et qui n'avait obtenu pour tout loyer de son zèle que le coup de botte le plus authentique dont puisse être gratifié le derrière d'un officier municipal.

Bref, l'ennemi était arrivé à son tour, en masse formidable, et la position était telle, en effet, ri-

vière d'un côté, rocher de l'autre, qu'il ne lui avait pas fallu moins de quatre heures pour déloger cette petite troupe naturellement impossible à tourner.

Enfin, grâce à d'obligeantes informations d'un ancien fabricant de pains à cacheter qui voyait avec une rage sans bornes les mobiles d'Eure-et-Loir piétiner ses plates-bandes, les Prussiens avaient réussi, fort heureusement, à déborder ces ravageurs qui s'étaient échappés à la petite fortune du bon Dieu par un bois voisin, ayant plus de trois mille hommes à leurs trousses, infanterie et dragons de Rothmaler.

Ils n'y reviendraient pas, c'était sûr, mais les Prussiens reviendraient. Pas moyen de garder l'ombre d'une illusion sur ce point. Et alors, ils se vengeraient, selon leur coutume, en détruisant tout. Les agneaux paieraient pour les tigres et les propriétaires pour les vagabonds.

C'était grave. Il y avait bien une quinzaine d'Allemands par terre, blessés ou morts, et autant de Français. Ceux-là ne comptaient pas, ils n'avaient que ce qu'ils méritaient. Mais les autres, *ces pauvres diables venus de si loin !* Ah ! c'était de la peau qui coûterait cher !

Quant à la mère Thibaut dont l'affreuse loque sanglante s'apercevait au bout de la rue, on s'en foutait bien. C'était une gueusarde sans le sou qui vivotait au lavoir ou dans les champs, et dont le mari, une mauvaise tête, avait disparu depuis Se-

dan. On le supposait vadrouillant quelque part avec les volontaires enragés de Fiéreck et de Paladines.

Restaient deux enfants, une fillette de quatorze ans qui ne valait sans doute pas mieux que ses père et mère et un grand gaillard de dix-neuf, très robuste, mais complètement idiot, heureusement inoffensif. Tout ça n'était pas très intéressant.

*
* *

Pendant que les bourgeois se troublaient en leurs culottes, la petite Solange Thibaut, une enfant frêle aux grands yeux noirs où chavirait l'image des cieux, après un quart d'heure de stupéfaction et de silencieuse horreur, entreprit l'ensevelissement et l'inhumation de sa mère.

Aidée de son grand frère André qui lui obéissait comme un chien, et dont la force musculaire offrait un navrant contraste avec la débilité du cerveau, elle recueillit dans un drap les effrayantes reliques et, après quelques prières lues à haute voix dans le paroissien de sa première communion, les enterra dans une fosse peu profonde, rapidement creusée derrière la maison. Ensuite, elle planta dans la terre, au-dessus de la tête, un vieux crucifix naïf conservé dans la famille depuis des générations, et s'abîma dans les sanglots, sur les genoux de son innocent de frère qui la berçait avec tendresse, en vocalisant une

sourde ritournelle venue des Lieux Monotones.

Les heures s'écoulèrent ainsi et la nuit froide s'annonça. Le village, fort abandonné depuis quelques jours, semblait devenu tout à fait désert, tellement les trembleurs se rétractaient en leurs coquillages. Le puissant tumulte du matin était comme un rêve...

Or, il arriva que le premier souffle noir venant à baiser le sol, une plainte horrible s'éleva et vint frapper les oreilles de l'orpheline que les grands sanglots ne secouaient plus.

Comme si cette lamentation des mourants que personne évidemment ne songeait à secourir, avait atteint en elle quelque chose de très profond, elle se dressa aussitôt et dit à son frère :

— Mon bon André, nous ne pouvons pas les laisser dehors, ces pauvres soldats. Ils vont mourir de froid cette nuit.

S'élançant alors vers les trois lits misérables de la maison, elle les défit en un instant, jeta par terre matelas et couvertures, couvrit entièrement le sol de paille, de hardes et de copeaux et entraîna l'idiot dans la rue.

La mort de sa mère l'avait fort heureusement préparée à l'abominable vision. Le premier blessé qu'ils rencontrèrent étendu les bras en croix, à dix pas du seuil, n'était pas, à coup sûr, l'un de ceux dont ils avaient entendu les gémissements. Les yeux ouverts quoique sans regard et remuant silencieusement les lèvres, il avait presque l'air

de sourire. En se penchant, ils virent avec épouvante que ce rêveur avait la tête posée sur un coussinet de sa propre cervelle répandue, la partie postérieure du crâne ayant cessé d'exister. Celui-là n'était pas ce qu'on appelle *mort*, mais il ne pouvait plus souffrir et n'avait pas besoin de secours. Intuitivement Solange comprit qu'il fallait aller plus loin.

La vérité me force à dire que cette courageuse enfant était attirée de préférence vers les blessés français. N'ayant que très peu de place à donner, elle trouvait tout simple d'en faire profiter d'abord les pauvres gens qui souffraient pour avoir voulu *la* défendre. Dans sa logique de petite vierge gauloise, elle ne soupçonna pas un instant le danger de ce choix exclusif qui devait la perdre.

*
* *

Fractures, ventres ouverts, têtes fendues, faces charcutées par la baïonnette ou la mitraille, il n'y avait, pour ces enfants, que l'embarras du choix.

Le premier voyage fut horrible. Il s'agissait de transporter un franc-tireur gigantesque dont une balle avait traversé les deux mollets, et qui avait, en outre, l'épaule brisée d'un coup de crosse.

L'idiot, peu capable des savantes précautions d'un bon infirmier, le prit si malheureusement sous les bras que le torturé se mit à rugir comme un lion. A défaut de brancard, Solange courut cher-

cher un drap qui parut encore plus suppliant, plus infernal que les maladroites mains de son frère. Enfin elle s'avisa d'un volet facilement arrachable de ses gonds, et la besogne terrible put s'accomplir, non toutefois sans écrasante fatigue pour ces deux abandonnés qui avaient pitié des abandonnés.

Quelquefois, la pauvre fillette héroïque, à bout d'énergie, s'arrêtait pour fondre en larmes, et l'idiot, sans y rien comprendre, se mettait à pleurer lui-même, en la regardant.

En moins d'une heure, pourtant, leur maison fut entièrement dallée d'une douzaine de corps souffrants qui, du moins, n'auraient pas à endurer la température homicide de l'extérieur.

Solange trouva même le moyen de leur faire du feu, en brûlant de menus objets mobiliers que brisait consciencieusement son André. L'eau, par bonheur, étant à peu près la seule chose qui ne manquât pas, elle put laver les plaies et donner à boire. Mais son pouvoir s'arrêtait là.

Que faire, par exemple, pour le soulagement de ce lamentable de qui l'inférieure partie du visage était fracassée ? Il agonisait de soif, mais la bouche était remplie de caillots de sang, de fragments de mâchoire, et la langue tuméfiée ne laissait plus passer le liquide...

Combien d'autres choses encore, plus que difficiles à raconter !

Chère petite hospitalière désolée, sans expé-

rience ni ressources, qui n'aurait pu, dans son ignorance, qu'aggraver la peine de ces douloureux !...

Il y eut une circonstance remarquable. La hardiesse des enfants Thibaut avait indigné le village, c'est-à-dire, encore une fois, les quelques rentiers inébranlables, restés là pour sauver — à quelque prix que ce fût — leurs immeubles de la dévastation ou de l'incendie.

Ils trouvèrent, naturellement, scandaleux et détestable qu'une petite drôlesse recueillît chez elle les blessés français. Ils étaient en somme, ces blessés, aussi bien que possible dans la rue, et le vrai patriotisme consistait à les y laisser.

Il fallait peut-être les fourrer dans du coton et leur donner de l'argent, par-dessus le marché, à ces va-nu-pieds dont l'entêtement de bêtes féroces prolongeait la guerre ! Sans compter que la place occupée par des individus en train de crever manquerait forcément aux Prussiens qui allaient revenir fatigués, sans doute, et qui trouveraient la plaisanterie mauvaise.

Mais, sacrebleu ! n'était-ce pas là précisément ce qu'il y avait de plus sûr pour apaiser leur juste courroux, le spectacle des vaincus agonisants et méprisés de leurs propres concitoyens ? C'était donc la dernière ressource, l'unique peut-être, que cette souillon avait la scélératesse de ravir à d'honorables négociants retirés après fortune faite.

Ils entreprirent de l'en empêcher. Mais la vue des dents et des poings serrés de l'idiot et surtout l'effrayant regard d'indignation lancé par un officier au visage couvert de sang, qu'ils tentaient de lui arracher, les fit reculer.

Ce fut en cet instant solennel que la lumière visita Me Desboudins, ex-notaire et le plus grand homme de l'endroit depuis que le curé avait décampé avec les paysans.

Il ouvrit ce simple avis que les Prussiens seraient infailliblement désarmés par la présence de leurs malades entourés des plus tendres soins dans chaque maison respectable, que le drapeau de Genève arboré franchement, *pour eux seuls*, les toucherait sûrement, et qu'en conséquence, il n'y avait pas une seconde à perdre pour improviser de domiciliaires ambulances où seraient recueillis avec amour les blessés allemands, *à l'exclusion rigoureuse des blessés français*.

Inutile d'ajouter qu'un si noble conseil fut aussitôt adopté avec des acclamations.

*
* *

Arrivée des Prussiens, retour de la chasse. Il ne faudrait pas trop compter sur leur douceur. — *Fleisch! Vine! Côgnac!* Bien *mangir!* bien *couchir!* bien *abreuvir!* La danse des bourgeois commence.

On ne brûlera pas leurs maisons, puisqu'il y

a des blessés allemands. C'est toujours ça de sauvé. Mais on s'amusera tout de même chez eux et ils écoperont, c'est infiniment probable, autant que puissent écoper des gens qui ne vivent pas dans la lune.

Puisqu'ils tiennent absolument à être les amis *der Preuszen*, il faut qu'ils le prouvent, *Gottestod*. Or, Messieurs les Prussiens ont combattu toute la journée pour l'Allemagne, pour leur Empereur plein de saucisses et pour l'Évangile de leur Empereur. Il est vraiment juste qu'ils aient un peu de bon temps.

Les bourgeois donneront leur argent, leur argenterie, leurs bijoux, leur linge, la peau de leurs femmes, de leurs aïeules, de leurs filles, de leurs cochons et leur propre peau, s'ils bronchent ou récalcitrent. C'est comme ça. Les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Je demande pardon pour ce qui va suivre, aux impressionnables lecteurs. Mais, en ma qualité d'historien anecdotique, je suis forcé de marcher. Je tâcherai, d'ailleurs, que ce soit le plus rapidement possible.

Il ne s'écoula pas beaucoup de minutes avant que le colonel fût informé de la présence d'une infirmerie non garantie par le drapeau international et ne contenant absolument que des blessés français, ceux-là mêmes qu'on avait descendus le matin.

Ce chef irascible, au comble de la fureur, em-

poigna tout de suite par la peau du ventre son hôte, le maire en personne, qui était venu implorer lui-même l'honneur de le posséder sous son toit, et le secouant à lui faire tomber les cornes, lui demanda l'explication de cette anomalie séditieuse.

Le fonctionnaire malchanceux protestant de son innocence, répondit qu'il avait tout tenté pour empêcher cette *mauvaise action*.

— Nous allons voir ! cria le colonel.

Et il donna l'ordre de réunir à l'instant même dans la rue tous les habitants actuels du village, hommes ou femmes.

Cela fait, il se dirigea, suivi de ce troupeau crevant de peur, vers la maison Thibaut. Dès la première sommation, la petite Solange se présentait dans le cadre de la porte, éclairée par le feu mourant de son ambulance pitoyable.

Elle parut charmante comme les pâles fleurs et triste comme le pressentiment de la mort. Derrière elle s'entendait le râle des moribonds pour lesquels elle ne pouvait plus donner que sa vie.

— Toi, d'abord, lui dit l'Allemand, tu coucheras avec moi ce soir.

— Sale cochon ! répondit la fille, me prends-tu pour une truie, par hasard.

Cette réponse lui valut un soufflet atroce qui la jeta par terre, le visage en sang. Aussitôt un cri bizarre se fit entendre et l'idiot, plein de beuglements, s'élança sur le bandit.

Il fallut le lui arracher des mains et, pour ce faire, tuer, à bout portant, le pauvre imbécile.

Or, voici. Le colonel, dont cet incident n'avait servi qu'à rafraîchir la férocité, donna l'ordre froidement, sous peine de mort, à tous les bourgeois, *hommes et femmes*, de prouver leur amitié à la Prusse en égorgeant de leurs propres mains les blessés français.

Cet homme qui représentait l'honneur de l'Allemagne et qui devint général quelque temps après, osa donner un tel ordre et... il fut obéi.

Pour ce qui est de la jeune fille qui renouvela, une minute, sans le savoir, tout l'Ordre ancien des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, je supplie très humblement qu'on ne me demande pas la fin de son histoire... Elle mourut le lendemain, et c'est, véritablement, tout ce que j'ai la force d'ajouter.

XVI

LES YEUX DE MADAME FRÉMYR

En 1870, Mme Rosalinde Frémyr avait soixante ans. Elle était riche, démesurément grande et peignait de petites affaires sur un chevalet d'ivoire.

Mascaron décrépit de vieille moutonne doucereuse et implacable, elle parlait en roucoulant aux individus *qualifiés* et barytonnait avec arrogance lorsqu'elle s'adressait à des inférieurs. Ses yeux gris d'usurière dont nulle grimace ne pouvait atténuer la rigueur de givre étaient célèbres et généralement redoutés. Son regard le moins hostile donnait l'onglée, gerçait la peau, eût cristallisé, pensait-on, le dernier soupir d'un mourant d'amour.

A la distance de quelques années, on ne savait rien de cette personne remarquable qui était ve-

nue s'établir dans le pays et dont le mari, toujours invisible, passait pour occuper une importante situation. Peut-être était-il bourreau chez quelque potentat de l'Extrême-Orient.

Néanmoins, dans cette vaste banlieue de joie qu'arrose la Marne et qu'étonnèrent, un peu plus tard, les massacres de Champigny, on se lassa bientôt des conjectures même malveillantes. On s'en lassa d'autant plus vite que Mme Frémyr arborait une incontestable opulence, ayant acheté à beaux deniers une propriété magnifique où des artistes et des écrivains du boulevard le plus littéraire étaient invités. Tout cela inspirait un respect très grand.

Certes, la conversation ou la vue de cette châtelaine odieuse ne pouvait pas exciter beaucoup les journalistes malins dont elle remplissait sa maison. Mais, quoique très avare et dure jusqu'à la férocité pour tout indigent, elle offrait de véritables festins, d'authentiques ripailles où ces messieurs pouvaient amener des femmes. Quelquefois même, elle entr'ouvrait sa bourse profonde.

On connaissait sa manie de peinturière enragée de gloire, dont les coloriages dartreux encombraient les expositions, et les dispensateurs attitrés de ce nectar en abusèrent.

Le désintéressement désormais si proverbial de la critique n'existait pas en ces temps néfastes. On était alors à la fin du second Empire et les mœurs de la chronique ou du feuilleton d'art

n'avaient pas encore subi l'épuration miraculeuse dont nous sommes aujourd'hui les béants témoins.

Enfin, ce fut une manière de sport d'aller chez cette Frémyr que ses dîners rendirent un instant fameuse et que la reconnaissance abdominale de ses commensaux réussit à faire passer pour une excellente artiste.

*
* *

Lorsque les armées allemandes commencèrent l'investissement, elle adopta sur-le-champ l'attitude la plus romaine.

Pleine de mépris pour les fuyards qui fermaient soigneusement à double tour leurs vide-bouteilles polychromes, leurs pavillons ou cottages moyen-âgeux et se réfugiaient en hâte dans Paris, elle resta chez elle, déclarant très haut qu'il fallait donner le bon exemple et que ce rôle étant dévolu à la grande propriété foncière, elle attendrait de pied ferme, dans sa maison, les ennemis de la France.

La roublarde savait que c'était le meilleur moyen de la préserver du pillage et de la destruction complète.

Avait-elle, ainsi que des malveillants le prétendirent, de lointaines accointances à la cour du roi de Saxe dont les bandes pouilleuses levées dans les faubourgs de Leipzick, de Chemnitz et de Dresde, occupèrent à poste fixe, dès le 18 sep-

tembre, l'espace compris entre Chelles et Claye, de la Marne à la route d'Allemagne ? Ce point, comme tant d'autres, est resté inéclairci.

Mais il est certain que l'Amphitryonne peintresse hébergea d'illustres guerriers, parmi lesquels le prince Georges de Saxe et le vieux Guillaume lui-même, son proche voisin, momentanément installé à Ferrières et qui, passant un beau jour, daigna s'emplir à sa table.

Il n'en fallait pas davantage pour sacrer ce domicile où ne résidèrent, jusqu'à la fin, que des officiers supérieurs et les *Obersten* les plus distingués de la Saxe ou de la Bavière.

Toutefois, il fallait un gage à la soldatesque, un exutoire à la brutalité des pourceaux hispides que traînaient après eux ces conquérants.

La Frémyr avait heureusement l'objet sous la main.

*
* *

C'était un pauvre diable de vieux poète romantique, célèbre lui aussi, vers 1830, doux et timide, subsistant mal d'un revenu des plus humbles, à qui elle avait loué, sans bail, un pavillon détraqué, singulièrement adossé à la somptueuse demeure.

Quelques années auparavant, elle avait été sur le point de jeter à bas cette verrue qui ne tentait aucun amateur, lorsque le bonhomme se présenta,

recommandé par plusieurs de ses convives ordinaires qui paraissaient le respecter.

En conséquence, le vénérable Toussaint de Joannis, doyen des lyriques après Hugo, était devenu locataire de la femme illustre.

Il est vrai que celle-ci ne le logeait pas pour une poignée de coquilles. Ce gîte impossible raflait un bon tiers des ressources du vieillard qui se crut, néanmoins, favorisé.

Il est vrai aussi qu'il avait la « jouissance » d'un jardin de quelque étendue, orné de trois ou quatre grands arbres, planté de très beaux rosiers, et que la Frémyr, en lui vantant ces inappréciables avantages, avait su le persuader de son désintéressement de propriétaire. Le poète, inattentif aux yeux effroyables de la vampire, se tenait donc inébranlablement assuré de posséder à vil prix un logis de prince.

Rien n'y fit. Ni l'évidente stupeur des habitants du village, ni le froid terrible de quatre hivers dans cette ruine intérieurement visitée par tous les souffles, ni l'ébranlement de sa santé, ni la mort même de sa vieille femme assassinée dans son lit par une soixantaine de courants d'air... Il semblait que nulle catastrophe ne fût capable d'altérer chez ce visionnaire le besoin de croire à la grandeur d'âme de Mme Frémyr. Il attribuait tout à sa pauvreté qui ne lui permettait pas le luxe de chauffage exigé par une habitation de cette importance.

L'infortuné ne comprenait pas que tous les combustibles de la terre n'eussent pu rendre habitable un lieu sinistre où les yeux de cette femme avaient passé...

Naturellement, pendant toute la durée de l'occupation prussienne, la propriété entière, maison principale et pavillon, fut remplie d'Allemands. Seulement la première était habitée par des officiers à peu près courtois que Mme Frémyr traitait avec distinction, les comblant des petits soins les plus délicats, et le second était abandonné à la crapule militaire.

On devine ce que dut être l'existence du malheureux Joannis et ce qu'il eut à souffrir de l'insolence et de l'avidité des porcs saxons.

Il payait, sans le savoir, pour sa *bienfaitrice*.

Le génie de la race allemande étant toujours l'oppression du faible, il fallait bien qu'un pauvre être fût torturé à la place de cette araignée des mauvaises toiles, retirée dans le souterrain de ses influences ténébreuses et barricadée d'une porte d'or.

*
* *

Même sans cela, il eût assez souffert, le doux bonhomme. Le spectacle de la patrie mangée vive le faisait mourir de désespoir.

Un jour, il cessa d'être lui-même. Le 1er décembre, on le vit arriver au quartier général de Du-

crot. Comment avait-il pu franchir les avant-postes du XIIe corps saxon? Il n'en savait rien lui-même et ne comprit pas davantage par quel miracle il lui fut donné de revenir.

Mais il avait été le témoin de l'extrême démoralisation de ce corps, aussitôt après l'attaque formidable de l'armée de Paris sous le plateau d'Avron. Il avait vu l'arrière-garde des fantassins ennemis rentrer à Chelles, criblée de boulets et d'obus, et criant : « Malheur! malheur! » Enfin il avait pu lire, fraîchement écrits à l'entrée de tous les sentiers ou passages désignés pour fuir, les étranges mots allemands : *Nach Retirade*, qui servent, dans toute l'Allemagne, à notifier aux passants la présence des latrines ou des urinoirs publics.

Il accourait donc au moment précis où Ducrot s'arrêtait dans son triomphe, lui crier, au nom de toute la France, de poursuivre son avantage, de marcher hardiment sur le grand dépôt de Lagny, centre des communications allemandes, de briser, sur ce point si important et alors si faible, le cercle d'investissement; en un mot, de ne pas laisser échapper l'occasion, unique peut-être, de décider les généralissimes prussiens à lever le siège.

Mais il usa vainement le peu de forces qui lui restait, à combattre l'obstination imbécile de quelques galonnés importants, aux pieds desquels il se traîna en pleurant, et qui ne lui permirent seulement pas d'entrevoir le général. Il revint chez lui râlant de douleur.

*
* *

Il revint pour recevoir le châtiment de son péché. La peine pour lui ne fut pas *au pied boiteux*. Avant même de franchir son seuil contaminé, comme toujours, d'excréments saxons, il aperçut à une fenêtre Mme Frémyr, qui le regardait attentivement de la tête aux pieds.

Dans l'état d'exaltation lucide où il se trouvait depuis quarante heures, il comprit tout instantanément. L'abomination de cette *espionne* plus que probable lui apparut. Il se rappela certains faits en apparence dénués de portée, certaines paroles entendues qui semblaient un peu moins que rien et qui, maintenant, aboutissaient tous ensemble, dans un même rais de lumière, à l'évidence absolue de la plus horrible trahison.

Sous les pieds de cette salope, il y avait, peut être, le sang de dix mille hommes.

Redressant la tête, il répondit au regard de ces yeux de cendre par un regard de feu blanc qui fit aussitôt disparaître le fantôme.

Mais alors, oh! alors, ce ne fut pas long. Mme Frémyr accompagnée de trois ou quatre officiers apparut presque en même temps que lui, dans le jardin comblé d'animaux saxons ricaneurs.

— Monsieur de Joannis, dit-elle froidement, vous allez, s'il vous plaît, décamper ce soir. Vous

avez cessé de me plaire et je vous chasse comme un domestique.

Le bonhomme suffoqué ne répondit pas.

— Oui, monsieur, cria-t-elle tout à coup d'une voix violente, je vous chasse comme un valet infidèle qui trahit la confiance de ses maîtres. Souvenez-vous, misérable, que vous fûtes reçu par pitié dans ma maison... Vous venez de Nogent, n'est-ce pas ?... Mais répondez donc, vieux bandit...

Elle était sans doute hors d'elle-même, désorbitée comme ces planètes qui vont se cogner à tous les carreaux du ciel avant de tomber en pluie d'étoiles sur la terre... car elle frappa le vieillard au visage de son poing fermé.

Celui-ci, étant mort, roula par terre.

Alors, sans colère, sans frémissement, presque suave, l'un des officiers s'approchant de la dame atroce, lui dit en *allemand* :

— Mon petit cœur, vous vous êtes un peu trop trahie. La mort de ce vieux homme achève de nous éclairer. Nous avons la preuve *maintenant* que c'est vous qui avez renseigné M. Trochu. Car vous avez deux visages... Mais VOS YEUX SONT TOUJOURS LES MÊMES et *ils ont cessé de nous plaire...*

Préparez-vous donc, s'il vous plaît, à être fusillée dans une demi-heure. Chacun son tour. *Dass ist Krieg!*

XVII

UN MOINE ALLEMAND

Vers la fin de 1870, on vit rôder un singulier moine aux bords de la Marne et particulièrement aux environs de l'épiscopale ville de Meaux qui fut, après Versailles, une manière de seconde capitale allemande pour l'armée d'investissement pendant toute la durée du Siège.

Ce personnage des plus étranges donna lieu à des conjectures infinies et je ne puis m'empêcher de croire que celui qui serait dans l'indéchiffrable secret de sa *mission* pourrait expliquer sans labeur un assez grand nombre de points obscurs.

Les ecclésiastiques ou pseudo-ecclésiastiques ne manquèrent pas dans ces goujates multitudes qui faillirent pourtant à leur plus religieux devoir en ne fumant pas le sol gaulois de trois ou quatre

cent mille de leurs charognes germaniques et que l'absence inouïe d'un grand capitaine français fut seule capable d'émanciper de ce destin.

Il paraît qu'un épais onguent de cafardise était nécessaire aux brûleurs de femmes et aux éventreurs d'agonisants, car ils en usèrent, Dieu le sait.

On connaît les goûts prêchailleurs de l'horrible vieux Guillaume et ses pieuses proclamations de brute féroce, resucées de Gustave-Adolphe et de tous les soudards luthériens de la Guerre de Trente-Ans.

On sait aussi l'humeur dévotieuse de l'aimable Chancelier que son épouse confite exhortait à l'espoir de la vie du ciel, en des lettres soutirées de la Bible de Luther, où elle exprimait le désir le plus charmant de la « destruction de la France ».

Le larbin de plume qui l'accompagna toute la guerre a révélé qu'il lisait assidûment, au milieu de la nuit — entre deux ou trois massacres — les *Récréations journalières pour les fidèles chrétiens* ou les *Textes bibliques de la congrégation fraternelle*, etc.

Enfin, l'édification la plus copieuse inondait sans intermittence les huit ou dix peuples allemands domestiqués par le bâton des caporaux extatiques de Berlin.

Ah ! ils en avaient de la besogne, les aumôniers de cette racaille ! Quand le typhus ravageait les quartiers, quand les tueries de Champigny, pour ne citer que celles-là, semblaient décourager les

soldats, le roi Guillaume ordonnait soit un jour de jeûne et de prières à la façon anglaise, « humiliation and prayer », soit plus simplement une communion générale *appropriée aux rites de chacun.*

Il y avait, en effet, des luthériens, des calvinistes, des catholiques, des anabaptistes, des moraves, etc., sans oublier les israélites. Une Babel de prières !

On vit, sur les deux rives attristées de la Marne, en décembre et janvier, durant des journées glaciales, défiler ou stationner longuement des bataillons ou des escadrons qui venaient tour à tour, dans nos églises polluées, écouter les prédications morticines du superintendant Sheller ou de tout autre loquace Tartufe, chanter des cantiques et s'approcher de la sainte Table. Les hosties en usage dans la cène des luthériens étaient semblables à celles dont se servent les catholiques. Quant au vin qu'on versait dans les calices, c'était invariablement du *vin de Champagne.* On avait dû en réquisitionner des quantités fabuleuses rien que pour les usages religieux des Allemands.

Les soldats, même travaillés par la colique, se résignaient. C'était pour eux une consigne : *Aus Befehl.* Les cuirassiers, surtout, avaient une solide réputation de piété. Quelques pauvres filles violées à mort, quelques mobiles ou francs-tireurs prisonniers coupaillés en petits morceaux, purent apprécier le recueillement de ce corps de cavalerie.

On pourrait faire une monographie singulière-

ment croustilleuse des chastes dames diaconesses qui roulaient par les hôpitaux dans le troussequin des pasteurs, pour la terrification des damnés qui n'étaient pas de langue allemande.

*
* *

Les catholiques, néanmoins, furent très nombreux parmi les envahisseurs. Bavarois, Westphaliens, Rhénans, Thuringiens ou Polonais demandaient la messe pour se saoûler du corps du Christ avant d'aller à l'abattoir, et le Moine qui fait l'objet de la présente méditation était bien le moine le plus romain qu'il soit possible d'imaginer.

Il était dominicain — naturellement — comme tous les moines ignobles, ambulants et cosmopolites, et vivait avec les officiers supérieurs d'un corps de Poméraniens.

On le voyait sur les routes et dans les rues, fumer d'énormes cigares en contant des histoires salées pour la plus grande joie des majors et des *Obersten* de toute arme. Le général von M..., calviniste en diable et prussien sur l'Oder, lui témoignait un respect sans bornes.

Il recevait de fréquents messages de Versailles apportés par un uhlan des plus fiers. Son Excellence le Comtissime de Bismarck, Chancelier de la Confédération de l'Allemagne du Nord, arbitre souverain des destinées de l'Europe, ne dédaignait

pas de lui écrire de sa patte redoutée, et plus souvent encore, M. Stieber, *Directeur général de la Police de campagne du Quartier général prussien de Sa Majesté* (!).

Je respecte trop mes lecteurs pour leur infliger la lecture en allemand de ce titre magnifique.

Personne, bien entendu, ne recevait les confidences du destinataire que les chefs les plus insolents voyaient passer avec crainte. Quelque pochard que fût un intraitable pandour habitué à rosser ses chiens de bataille, il s'équilibrait aussitôt que tombait sur lui le regard de ce religieux dont l'apparition dessaoûlait instantanément les états-majors.

Quand il ne condescendait pas à narrer de monstrueuses cochonneries, l'effet infaillible de sa présence rappelait avec force le mot de Heine : « Ils ont l'air d'avoir avalé le bâton avec lequel on les assommait jadis. »

D'où sortait-il et que faisait-il au milieu des soldats ? Mystère.

Ce qu'on sait bien, par exemple, c'était sa haine de la France. Ce sentiment-là, il ne le cachait guère et ne laissait même échapper aucune occasion d'en faire étalage.

Mais cette haine qui avait les caractères de l'hydrophobie était aussi peu explicable que lui-même, car il détestait ou paraissait détester la France beaucoup moins comme Allemand que comme *Prêtre* — tout sale prêtre qu'il fût.

L'Allemand disait, comme eût pu le dire son illustre correspondant le Chancelier, « qu'on a le droit d'être cruel quand il s'agit de politique, que la véritable stratégie consiste à frapper vigoureusement l'ennemi, mais surtout *à faire aux habitants le plus de mal possible* pour les engager à se dégoûter de la lutte et à exercer une pression sur le gouvernement. Il ne faut laisser aux gens, ajoutait-il d'un ton péremptoire, que les yeux pour pleurer la guerre et regretter leur résistance ».

Il jugeait détestable et outrageant pour l'Allemagne que les paysans prissent la fuite, et il répétait sans cesse à Messieurs les officiers qui n'avaient pourtant pas besoin d'encouragements, ces paroles qu'il disait tenir de la bouche même de Bismarck :

— Si j'étais militaire, je considérerais les biens des fuyards comme abandonnés, et je les traiterais comme tels. Et si les fuyards eux-mêmes tombaient entre mes mains, je leur prendrais leurs vaches et tout ce qu'ils auraient avec eux, en les accusant de l'avoir volé et caché. Je les ferais donc fusiller sur-le-champ.

Le Prêtre avait des sentiments plus curieux et plus rares. Il ne supportait pas que les Français se prétendissent catholiques. Cette idée le faisait rugir.

De toute son âme, il aurait voulu que la France entière tombât dans quelque hérésie inconnue, à ce point épouvantable que le devoir de détruire et d'effacer à jamais une nation si dangereuse s'imposât nécessairement à tous les peuples.

On devine les profitables conseils que pouvait donner à des imbéciles déjà féroces un tel homme investi de pouvoirs occultes, et que les princes même saluaient avec respect.

*
* *

— Les Allemands sont les justiciers de Dieu ! déclara-t-il un jour, en entrant de force chez un malheureux curé de campagne qui crut voir le diable.

Ce curé, peu habitué à de telles allures de controverse, leva les yeux et les mains au ciel comme pour le prendre à témoin de la démence du visiteur.

Il n'en fallait pas tant pour exaspérer le frénétique.

— Vous êtes sans doute un chien muet, cria-t-il, puisque vous ne répondez pas quand je vous fais l'honneur de vous parler. Ah ! je vous connais bien, traître pasteur, vous êtes comme tous les autres prêtres français, ministres de perdition et de désobéissance, incapables de fumer seulement un bon cigare et foulant aux pieds les défenses et les mots d'ordre les plus redoutables de la Curie et de l'Église Romaine, formalistes à l'excès pour des choses de rien et ne craignant pas d'affronter le pouvoir absolu des Papes. Vous êtes bien les disciples de Bossuet et de Pascal...

Le bonhomme, qui ne s'était jamais cru si rebelle, ne trouva que ceci :

— Mais, mon père, ne craignez-vous pas de nous juger trop durement et avec témérité ?

— Silence ! hurla le moine, vous êtes excommunié et si vous ne l'êtes pas *ipso facto*, en vertu des censures *latæ sententiæ*, moi, revêtu de pouvoirs *ad hoc*, je vous applique l'anathème et je fulmine contre vous l'excommunication majeure.

Le curé, très simple d'esprit, devina pourtant qu'il était en présence d'un scélérat dangereux et puissant. Mais il n'eut pas peur et, répondant beaucoup plus à lui-même qu'à son interlocuteur, laissa tomber ce mot de Joseph de Maistre :

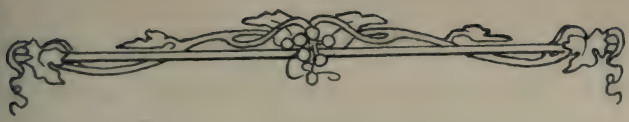
— Dieu a besoin de la France.

Quarante-huit heures après, il recevait d'un grand vicaire de Meaux, ce qu'on appelle un *Veniat*, d'une forme assez brutale. Le moine exigeait, Dieu savait en vertu de quels pouvoirs, que le prêtre qui avait eu l'audace de lui donner la réplique fût interdit et expulsé du diocèse.

La droiture des juges ecclésiastiques fit avorter ce dessein, mais le curé, quoique très pauvre, eut constamment à loger dix hommes triés avec soin parmi les gorets saxons ou poméraniens les plus fétides, les plus crapuleux, jusqu'au 25 septembre 1871, époque bénie du départ des derniers soldats de l'occupation.

Je ne sais ce que devint ce moine ou prétendu moine qu'il eût été si rafraîchissant de crever à la

baïonnette. Au fond, je ne suis pas beaucoup plus renseigné que tant d'autres qui ne surent absolument rien. Mais j'ai cru intéressant de mentionner une figure peu ordinaire que je garantis historique et qui, du moins, semble donner à penser que cette guerre d'étonnements indicibles et d'inexprimables désespoirs fut décrétée, — au-dessus des têtes médiocres de tous ceux qui s'en croyaient les fomentateurs ou les tacticiens profonds, — par une Puissance inconnue dont l'avènement est proche et qui faisait alors marcher devant elle un *semblant* d'extermination.



XVIII

BISMARCK CHEZ LOUIS XIV

Durant la bataille, on sentit une forte odeur d'oignons rôtis. Je m'aperçus que cette odeur venait de Bazeilles. C'étaient probablement les paysans français que nos Bavarois brûlaient dans leurs maisons.

Le comte de Bismarck à Sedan. — Témoignages de Moritz Busch.

Cérès a bien mérité du genre humain en lui enseignant à conduire la charrue. J'ai bien mérité des Allemands, en leur enseignant l'art de *griller les huîtres.*

Idem.

Bismarck aimait qu'on lui jouât au piano des fantaisies douces.

Ibidem.

L'HÔTEL de Mme la comtesse de Jessé occupé, du 6 octobre au 5 mars, par le Chancelier d'Allemagne, était situé dans la rue de Provence, l'une des plus silencieuses du calme Versailles.

Cet hôtel qui portait le numéro QUATORZE, ainsi

qu'il convenait à une maison de la ville du grand Roi où devait s'accomplir l'un des événements les plus considérables du siècle, se trouvait à droite, en arrivant de l'avenue de Saint-Cloud, séparé des maisons voisines par un assez grand intervalle. En retrait de quelques pas sur l'alignement, il avait une terrasse avec balcon et grille. Entrée principale, une vaste porte cochère. A côté une plus petite, au-dessus de laquelle on vit flotter, pendant les derniers mois, un drapeau rouge et blanc. Enfin, à droite, un superbe sapin ombrageait le bâtiment.

C'était, en somme, une de ces villas quelconques à jalousies blanches et toiturées en ardoise, avec perron, salle de billard, piano et jardin d'hiver muni d'un jet d'eau, comme il en fallait aux fiers conquérants pour se persuader qu'ils avaient atteint la magnificence des plus hauts satrapes.

Les produits les moins tolérables de la galvanoplastie, du stucage, de la vitrerie et du sous-pastiche industriel leur paraissaient autant de merveilles de cette Babylone assiégée dont le faste inique appelait le feu des cieux. On en a vu qui se liquéfiaient d'admiration devant une boule d'escalier ou un miroir sphérique de jardin bourgeois.

Cette maison entretenue avec soin, pendant cinq mois, dans une saleté toute germanique, était donc habitée par Son Excellence et par les cigares de Son Excellence dont les innombrables caisses, envoyées de Brême, s'empilèrent; par l'affable comte de Bismarck-Bohlen qui trouvait son oncle *trop*

doux pour la France; par le conseiller intime de légation Abeken, chantre des muses, helléniste gâteux et inoffensif, utilisable surtout en qualité de bouffon; enfin par le sinistre docteur Moritz Busch, secrétaire particulier du « Créateur de l'Empire Allemand » et minuscule pédant saxon dévolu aux plus sales confidences.

Le Ministère des Affaires Étrangères Mobilisé ne pouvant être logé tout entier dans la même étable, le reste du troupeau avait été réparti çà et là dans le voisinage. Mais la crotte extérieure n'en était pas moins apportée tous les jours par lui, sans parler du notable supplément d'ordures déterminé par des visiteurs sans nombre et quelquefois par les plus illustres princes.

Lorsqu'enfin le grand homme qui venait de saigner la France de cinq milliards s'en alla, il offrit au jardinier *quarante francs* pour les réparations et le nettoyage...

∴

A la vue de cette demeure d'apparence lacédémonienne, il était difficile de ne pas songer aux pillages, aux réquisitions forcées, aux wagons entiers remplis de meubles précieux expédiés en Allemagne, et de ne pas admirer en même temps le méticuleux comédien qui se cachait obstinément sous le masque de rude franchise militaire du Chancelier.

Il fut souvent parlé de le faire déménager et de mettre à sa disposition une maison plus élégante et plus vaste. Versailles était plein de colonels ou de majors installés en de somptueux hôtels qu'il fallut, il est vrai, décrotter après leur départ et désinfecter avec des acides puissants.

Mais il refusa constamment d'imiter ces subalternes et voulut être, au moins en France, le prince Aristide.

C'est dans ce taudion, historique désormais, que furent signés les traités avec les États du Sud et la promotion du roi de Prusse à l'empire d'Allemagne; plus tard, la capitulation de Paris et la fixation des préliminaires de paix.

On pourrait croire, dès lors, que des paroles d'une sagesse inouïe furent prononcées en ce lieu, que d'inégalables oracles s'y débitèrent. La vérité sainte attestée par le confident non suspect, Moritz Busch, très particulier secrétaire du Chancelier qui consignait, heure par heure, les moindres mots de son chef, la vérité pure et trop certaine, c'est que les murs de Mme de Jessé ne répercutèrent que des cochonneries ou d'épouvantables sottises.

Bonald, je crois, disait avec une simplicité renversante que le secret de gouverner les hommes consiste à *vouloir toujours la même chose*. Les Médiocres, par conséquent, y sont aptes aussi bien que les Supérieurs et le Chancelier prétendu de fer qui voulut toujours une Allemagne prussienne sous *sa* botte, sans jamais laisser entrevoir

une idée quelconque au delà de cette conception de barbare, appartient sensiblement à la première de ces deux catégories.

L'orgueil national ne pouvant admettre que la France ait été vaincue par de simples brutes, on s'est trop facilement habitué chez nous à considérer en Bismarck un individu colossal, d'une ampleur de génie quasi surhumaine.

Le famulus de ce Polyphème a fort heureusement travaillé à détruire cette vaste blague. Oh! bien innocemment, le pauvre homme! Il est tout extase et bave d'amour. Il lui suffit que Bismarck soit Bismarck et qu'il humilie le « Gaulois ». Il a cru, de bonne foi, le glorifier dans ces *Tisch Reden* du « Luther politique », — ainsi qu'il le nomme, en son enthousiasme de jocrisse, — où sont transcrits servilement les lieux communs les plus ressassés de vieux potache universitaire et les calembredaines féroces que rotait, après dîner, le glorieux soudard.

Je ne sais si ce domestique funeste vit encore pour admirer le Faussaire et l'Assassin de plusieurs centaines de milliers d'hommes, qui s'est voué *lui-même* dernièrement à l'exécration de tous les peuples, mais son livre est assurément l'ex-voto le plus implacable que pourront un jour déposer les hoirs de sa défroque de bas serviteur sur la tombe ignoble du Chancelier.

*
* *

Impossible de dénicher un semblant d'idée en *vingt mille* lignes. La seule chose vraiment originale qu'on y puisse découvrir, c'est la surprenante laideur d'âme du grand homme.

Il est incontestable que ce genre de laideur ne fut jamais rare, mais dans le cas de Bismarck, la mesure ordinaire est fort dépassée. Il y a en lui une combinaison de goinfre, de goujat et de sanguinaire cafard qui déconcerte.

— Si on me donne beaucoup de besogne, disait-il, il faut qu'on me nourrisse bien. Je ne puis conclure une paix convenable si l'on ne me donne à manger et à boire convenablement. Cela fait partie de mon métier.

Aveu tellement sincère que la mangeaille, en effet, revient à tout propos dans cette histoire. On n'entend parler chez cet homme que d'oies grasses, de pâtés, « de nobles saucisses », de gibier, de vins capiteux et de liqueurs fines. Toutes ces bonnes choses, naturellement, aussi peu payées que possible. « Souvent, dit l'auteur, avec désespoir, on ne sait plus où mettre ces paniers, ces bouteilles, ces tonneaux, etc. »

Le mastic est à ce point la constante préoccupation que les mots d'ordre eux-mêmes sont évocateurs de ripaille allemande. Exemple, 13 novembre : *Fressbeutel* (goinfre) — Berlin. La veille :

Erbswurst (saucisse aux petits pois) — Paris.

Le Chef aimait les œufs durs, parce que ça fait boire, « mais il ne pouvait plus en manger que trois de suite. Autrefois, il pouvait en avaler *onze* ».

Néanmoins, grâce à Dieu, les gueuletons ne chôment pas. On en jouit d'autant mieux que les Parisiens sont en train de crever de faim.

L'essuyeur de plumes nous a fort heureusement conservé le menu du 23 décembre « afin, dit-il, de donner une idée de la manière dont la table de son patron était servie à Versailles » : Soupe à l'oignon — vin de Porto. Filet de sanglier, — bière de la compagnie de Tivoli. Ragoût braisé à l'irlandaise, dinde rôtie aux marrons — champagne et vins rouges à volonté. Enfin, dessert magnifique.

Le même jour, le général de Voigts-Rhetz ayant trouvé quelque résistance devant Tours, avait fait jeter des obus sur la ville, et ce fut en triturant la dinde que Bismarck exprima cette opinion magnanime :

— On a eu tort de cesser de tirer aussitôt que le drapeau blanc a été arboré, moi j'aurais continué à faire pleuvoir les obus sur ces gens-là, jusqu'à ce qu'ils m'eussent envoyé quatre cents otages.

Cet homme doux passait sa vie à déplorer qu'on ne fusillât pas tous les prisonniers au lieu de les nourrir, et n'arrivait pas à prendre son parti qu'après la bataille de Sedan on eût été assez bête-

ment généreux pour ne pas mettre l'armée française hors d'état de nuire, *en l'anéantissant*. Un massacre de QUATRE-VINGT-DIX MILLE *Fransquillons*, en fumant d'excellents cigares, eût comblé ses vœux !

— Nous en viendrons, disait-il, avec une charmante bonhomie, à fusiller tous les habitants mâles.

A Trochu qui lui demandait un armistice pour enterrer ses morts, il fit répondre ceci :

— Les morts sont aussi bien hors de terre que dedans.

Jules Favre, à son tour, s'étant plaint qu'on tirait sur les malades et les aveugles... l'Institution des Aveugles, s'attira cette répartie d'une délicatesse vraiment prussienne :

— Je ne sais pas pourquoi les Parisiens se plaignent de cela. Ils font bien pis : *ils tirent sur nos gens, des gens valides et bien portants.*

Enfin, le même Jules Favre lui disant qu'on voyait encore sur les boulevards une foule de beaux enfants :

— Cela m'étonne, répondit-il. Vous ne les avez donc pas encore mangés ?

Ce trait d'esprit, d'un goût délicieux, n'eût pas déplu à sa vieille femelle, aujourd'hui pourrie, qui demandait qu'*on brûlât les petits enfants.*

Je vous dis qu'il y en a comme ça vingt mille lignes. Mais d'une idée sur quoi que ce soit, jamais l'ombre.

*
* *

Vers les premiers jours de décembre, une grande femme vêtue de noir et strictement voilée se présenta chez le tout-puissant Ministre.

Elle avait sans doute obtenu la très rare faveur d'une audience, car elle fut introduite presque aussitôt, sans avoir eu à subir les outrageantes questions des huissiers ou du chef de poste.

Dès le seuil, elle faillit être suffoquée par l'odeur amalgamée du suint germanique, des cigares et de la cuisine. Se raidissant néanmoins avec énergie et relevant le bas de sa robe pour franchir les divers amas de fumier saxon ou poméranien, elle se laissa conduire.

La pièce où l'introduisit raidement le chef du cabinet, M. de Hatzfeld en personne, qui était venu la recevoir dans l'antichambre, était pleine de fumée et d'une température de magnanerie.

Deux bougies brûlaient sur la cheminée, fichées dans des bouteilles vides, chacune d'elles environnée d'un halo. Au milieu, sur un méchant guéridon, un broc contenant de la bière et quatre gobelets d'argent. Le reste du mobilier, triste et sale.

La visiteuse vit alors entrer un grand sauvage assez mal affublé d'une interminable capote verte à collet et à doublure jaunes, déboutonnée et laissant voir la chemise et les bretelles. C'était Bismarck.

Il s'approcha, l'invita à s'asseoir, en essayant un sourire aimable, et lui dit en français, irréprochable d'ailleurs :

— Madame, je vous prie d'abord d'excuser le peu d'élégance de cette maison. Nous sommes des soldats, vous le savez, et nous manquons de tout à Versailles.

L'étrangère, sans prononcer une parole, exprima d'un geste son indifférence profonde.

— Veuillez donc m'exposer l'objet de votre visite, continua le Prussien. J'ai le devoir et la volonté d'écouter avec attention une dame à qui Son Altesse le Prince Royal a daigné accorder un sauf-conduit. Nous sommes rudes, sans doute, mais « la politesse du cœur est une chose allemande que les Français ne connaissent pas ».

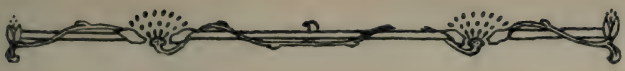
La dame, alors, se dressant, releva son voile...

Cinq minutes plus tard, le très redoutable Chancelier de la Confédération de l'Allemagne du Nord, sanglé maintenant, comme un cuirassier sous sa cuirasse, reconduisait, *jusque dans la rue*, en lui parlant, peut-être encore, de la politesse du cœur, sa Visiteuse inconnue plus soigneusement voilée qu'auparavant.

. . . . . .

Les quatre-vingts canons et les douze mortiers formidables destinés au bombardement dormaient toujours à Villacoublay, malgré l'impatience exprimée de cinq cent mille hommes, *malgré la rage inexprimable de Bismarck lui-même*, et il se disait

ouvertement dans les deux armées, que certaines influences féminines très mystérieuses ajournaient, au delà de la Nativité de Jésus, l'accomplissement de ce terrible dessein.



XIX

CELUI QUI NE VOULAIT RIEN SAVOIR

J'ai connu un brave homme qui ne s'est pas une seule fois dessaoûlé pendant la guerre, c'est-à-dire du mois d'août au mois de janvier, et qui fut tué dans un des derniers combats, sans avoir pu rattraper son équilibre.

Son nom était quelque chose comme Latour ou Dufour, mais on ne le désignait jamais que par son prénom de Bertrand, meilleur pour la vocifération et que le vieux drôle feignait habituellement de ne pas entendre.

Il était pour la tradition, celui-là ! Rien n'aurait pu lui ôter cette idée que la soif est la compagne du soldat et qu'il n'y a pas de bon troupier dans les sociétés de tempérance.

Depuis trente ans qu'il festonnait dans tous les

sentiers de la guerre, — car il avait passé la cinquantaine et fait campagne à peu près partout, — il avait toujours trouvé le moyen de s'abreuver dans les villes ou dans les déserts.

Capable de toutes les audaces aussitôt qu'il s'agissait de « se goupillonner l'ouverture », il avait accompli des choses fameuses, des prouesses de flibustier légendaire, uniquement pour ne pas interrompre son entraînement de pochard.

Il se battait alors *à tâtons*, avec une furie d'autant plus grande qu'il voyait toujours trois ennemis au lieu d'un et qu'il lui fallait se multiplier lui-même en conséquence de cette illusion d'optique. Une division entière ne lui aurait pas fait peur, si elle s'était dressée comme un obstacle entre sa pépie et quelque bouteille, et il eût entrepris de l'enfoncer.

On pouvait même dire qu'en plusieurs circonstances, les chefs avaient *superstitieusement* abusé de ce merveilleux poivrot qui bronchait depuis un quart de siècle sans pouvoir dégringoler, que les balles ne pouvaient jamais atteindre et qui démolissait tout devant lui.

Il suffisait d'encourager sa mise au point.

— Je ne cogne bien, disait-il, que lorsque je suis bu.

Plus d'une fois, en Crimée, en Italie, au Mexique, il avait été désigné pour la croix. Mais comment ajuster l' « Étoile de l'Honneur » à ce lion de salle de police dont les inqualifiables méfaits ne se comptaient plus et qu'il importait de

coffrer avec promptitude aussitôt qu'on avait cessé de se battre. Il fallait encore moins parler d'avancement.

Tout cela, d'ailleurs, lui était profondément égal.— Aussi longtemps que j'aurai un trou sous le nez, déclarait-il, je me fous du reste. C'était le type le plus accompli de *celui qui ne veut rien savoir.*

Le lendemain de Solférino, on s'était avisé de présenter à l'Empereur cette brute extraordinaire qui avait rapporté, la veille, une demi-douzaine de flacons d'eau-de-vie, soigneusement enveloppés dans les plis d'un drapeau emprunté à quelque régiment du Danube.

Napoléon III, informé qu'il ne pouvait être question de décorer un ivrogne de cette importance, avait tenu cependant à lui demander si quelque chose ne lui manquait pas.

— Une seconde gueule, répondit l'homme couvert de sang, pour mieux boire à ta santé, mon Empereur.

Toutefois, c'eût été une erreur grave de le croire dénué de clairvoyance ou d'astuce. Il avait beau flotter perpétuellement entre deux alcools, il avait beau être quasi mort d'ivresse, un sublime débrouillard sortait de lui aussitôt que se présentait un fagot de difficultés d'apparence inextricable.

On savait malheureusement trop peu l'excellent poème de son évasion de Mayence, le lendemain même du jour où il y fut amené avec deux ou

trois mille de ses compagnons de Metz. Les quelques épisodes qu'il en racontait donnaient soif du reste.

On devinait qu'il avait dû traverser la province rhénane comme un jardin de cabaret, sans plus d'équilibre qu'ailleurs.

Avec quoi avait-il bien pu se maintenir dans ce bienheureux état, cet homme dénué de ressources, qui ne savait pas un mot d'allemand et que ses moindres gestes devaient dénoncer ? C'est ce qui sera certainement éclairci le jour où toutes les choses cachées sauteront aux yeux.

Ce qu'il y avait de sûr et certain, c'est qu'il était arrivé un beau jour à Liége, plus ivre et plus lucide que jamais, comblé d'or et de bijoux allemands, ayant dévalisé, disait-il, quelques villas germaniques, étranglé ou brûlé leurs propriétaires et que, narguant toute l'armée de Frédéric-Charles, il était enfin venu nous rejoindre aux environs d'Orléans, après une série non interrompue de cuites immenses.

*
* *

Ce Bertrand avait toujours l'air de marcher à côté de lui-même. Il se parlait à demi-voix, s'encourageait à la constance avec une extrême douceur, se traitant de « petit cochon » et de « pauvre vieux », s'inondant des bénédictions les plus amples et se promettant sans cesse des « tournées » prochaines.

On s'en amusait, mais pas trop. Instinctivement, on sentait en lui le *soldat noir*, à l'âme recuite, sur l'endurance ou la bonhomie duquel il ne fallait pas compter. Quand les blagues allaient un peu loin, il vous avait un calme regard de ses yeux toujours pleins d'eau qui vous coupait net.

D'ailleurs, le commandant, une autre basane qui l'avait connu au Mexique, n'entendait pas qu'on le molestât.

— Dans l'intérêt de votre peau, avait-il dit, je vous conseille de ne pas l'embêter. Si j'avais seulement un millier de soulauds comme celui-là, je me chargerais de ravitailler Paris avec de la carne de Prussien.

On le laissait donc tranquille et il faisait à peu près ce qu'il voulait. Dispensé de tout service régulier, on était quelquefois plusieurs jours sans le voir. Il paraît même, — et cela nous pénétra d'un respect sans bornes, — qu'il allait se promener chez les Allemands du voisinage et qu'il rapportait de ses visites plus qu'audacieuses des indications précises qui nous sauvèrent plusieurs fois.

Avait-il donc le génie du travestissement et de l'espionnage, ce malandrin si peu souple en apparence et qu'on supposait incapable de voir à quatre pas devant lui ?

Nous n'en doutâmes plus, cette mémorable nuit de décembre où nos éclaireurs à cheval nous ramenèrent dans la forêt d'Orléans un artilleur bava-

rois complètement ivre, qui s'était laissé capturer de bonne grâce et qui n'était autre que lui-même, venant informer notre chef du mouvement rétrograde de notre armée et de la marche audacieuse de Frédérick-Charles vers Orléans, sur les talons du 15e corps.

Ah ! il en savait long, tout de même, le vieux chacal qui ne voulait rien savoir, et les officiers pleurèrent de rage en l'écoutant.

Il avait bien essayé de courir après Martin des Pallières, mais il aurait fallu des ailes pour l'atteindre, ce général de la gaffe, qui se trouvait encore une fois, comme à Beaune-la-Rolande, à vingt ou trente kilomètres du point où sa présence eût pu être funeste à l'ennemi.

Jamais une pareille occasion ne s'était présentée. Quarante-cinq mille hommes engagés sur la seule route qui conduit de Pithiviers à Orléans, au milieu des bois touffus, sans moyen de se développer, soit à droite, soit à gauche. Les troupes françaises, composées en grande partie de mobiles peu solides en rase campagne, étaient capables, néanmoins, soutenues et entraînées par leurs officiers, de tenir et même de prendre très résolument l'offensive sous bois et derrière les obstacles que présentait la forêt. La longue colonne des Prussiens, vigoureusement attaquée sur son flanc, arrêtée et prise en tête, n'aurait pu se maintenir dans un semblable défilé. Le Prince téméraire était forcé de se retirer en perdant beaucoup de monde, et

notre armée toute vive restait entière pour faire face à l'abominable crapule de Mecklembourg, désormais facilement écrasable.

Mais, maintenant, on était cinq ou six cents volontaires complètement abandonnés, inutiles comme des épluchures d'oreilles de cochon. Il n'y avait plus qu'à décamper, sans perdre un quart d'heure, dans la direction de Sully, si on ne voulait pas être coupé par la vermine.

Ce rapport trop lucide ayant été fort distinctement évacué, et la défroque bavaroise quelque peu sanglante jetée aux ordures, l'homme redevint sur-le-champ la brute précieuse que nous connaissions, et nous avalâmes quatre cents kilomètres en huit jours...

*
* *

Dieu me préserve du récit de cette retraite aussi imbécile qu'atroce où l'armée de la Loire, gelée, affamée, livrée au plus monstrueux désarroi, se ramassait à la pelle dans trois ou quatre départements ; où l'on vit des officiers supérieurs dételer les chevaux des pièces d'artillerie ou des fourgons d'ambulance pour fuir plus vite !...

N'importe, soixante mille hommes avaient beau crever de misère, le vieux Bertrand zigzaguait toujours. Vers la fin de ce mois terrible, il rejoignit avec nous l'armée de Chanzy et les farces déjà dites recommencèrent.

Ayant surtout entrepris le panégyrique de cet animal singulier, voici, pour l'éclairer, deux anecdotes remarquables.

Un certain jour, dans la Sarthe, aux environs de la Ferté-Bernard, il laissa, comme tant d'autres fois, notre colonne filer devant lui et s'arrêta chez un rustre pour vider un verre. Il payait, d'ailleurs disons-le, beaucoup plus souvent qu'on ne le croyait parmi nous. Ce verre, naturellement, se multiplia et le pichet d'eau-de-vie de cidre étant épuisé, le héros, à l'indicible terreur de son hôte qui avait l'air de piétiner des escarboucles de feu, manifesta l'intention de dormir une heure ou deux dans la grange voisine dont la paille claire le tentait.

Aux vives remontrances du paysan qui lui représentait l'arrivée probable des uhlans, il répondit simplement :

— Fous-moi la paix ou je te mange les tripes ! et s'alla vautrer.

Cinq minutes plus tard, il ronflait comme un volcan et deux cavaliers prussiens se présentaient.

Aventure aussi simple que délicieuse. Pendant qu'un des nouveaux venus parlementait impérieusement avec le maître du logis, l'autre, s'avisant de la grange pour l'installation de leurs chevaux, entendit le ronfleur en y pénétrant.

Bertrand, juché à hauteur d'homme était complètement invisible dans le creux formé par son

poids. Le Prussien naïf avança la tête. A l'instant même, il avait autour du cou les deux mains puissantes du dormeur.

— Viens, ma cocotte, viens faire dodo avec papa ! disait celui-ci, en lui broyant amoureusement les vertèbres.

L'affaire du second pèlerin fut réglée aussitôt après d'un superbe coup de baïonnette en plein ventre.

L'autre anecdote est vraiment épique. Dans un engagement, d'ailleurs malheureux, où nous perdîmes un assez bon nombre de camarades, notre aventurier qui fut, un quart d'heure, le point de mire des chasseurs allemands, reçut en cette occasion le plus sanglant de tous les affronts.

Une balle ennemie vint percer son bidon de telle manière que le contenu s'en répandit jusqu'à la dernière goutte sur le sol. Impossible de se venger immédiatement, les Prussiens étaient hors d'atteinte. Mais, le soir, il disparut.

Deux jours après, le commandant nous mettait sur pied à minuit. Quelle promenade ! Pendant une heure, le vent du nord nous entra dans la peau comme des aiguilles. Mais nous savions qu'on allait piquer de l'andouille...

Les ordres étant précis, aucun fusil ne s'abaissa lorsqu'un être qui ressemblait à un paquet d'ombre, *allant de-ci, de-là*, s'avança vers nous, levant la main. C'était Bertrand qui nous attendait.

— Pas de chahut, dit-il à voix basse au commandant, et que tout ton monde serre les fesses. Nous les tenons bien.

Il serait puéril de demander ce qui vint ensuite. La chose notable, c'est que nous tuâmes beaucoup cette nuit-là. Quant aux détails, je n'ai retenu que celui-ci qui ne s'effacera jamais.

Les sentinelles éteintes prestement et silencieusement, nous amenâmes une vingtaine de nos gueules à la porte de la première maison du village, transformée en corps de garde. Huit ou dix Allemands, en parfaite sécurité, jouaient aux cartes, et la première action de Bertrand qui nous conduisait et qui vint tomber au milieu d'eux comme un obus, avec sa merveilleuse élasticité de pochard, fut de planter sa baïonnette dans le jeu malpropre que le caporal donnait précisément à couper.

Je ne suis pas assez psychologue pour dire exactement ce qui se passa dans l'âme des spectateurs, mais je certifie qu'ils eurent peu de temps pour l'*analyse*, car la baïonnette empennée maintenant du roi de carreau, de la dame de cœur et de toute la ribambelle des puissances qui font mourir, s'enfonçait dans les poitrines avec une rapidité foudroyante et, bien que notre admiration n'ait été inactive que pendant un instant très court, j'ose affirmer qu'il ne nous resta que des broutilles.

*
* *

La mort d'une aussi parfaite arsouille ne devait pas démentir sa vie. Les Normes qui président à l'universelle Harmonie se fussent indignées d'un trépas vulgaire.

On était à la fin de tout et le vieux Bertrand ne dessoûlait pas. La bataille même du Mans où il *s'égara* quinze heures dans les lignes allemandes, cherchant, disait-il, en son argot d'espion féroce, « la clef des lieux », — cette désastreuse martingale de l'honneur français pendant laquelle on fut réduit à compter un instant sur cet ivrogne pour dépister le Grand-Duc, ne modifia point son état. Il se vantait d'avoir bu à la gourde de la Mort...

Le 14 janvier, on était en route sur Laval, à l'extrémité ouest de ce pauvre département de la Sarthe dont les six cent mille hectares furent assignés aux dernières convulsions de la Défense nationale.

Trois cents hommes environ prirent machinalement je ne sais quelles positions de combat, à l'entrée de la forêt de Charnie, autrefois nommée la *Thébaïde du Maine*, en avant d'un hameau désert.

Ces hommes étaient si malheureux que la présence de l'invulnérable et sempiternel ivrogne les réconfortait. Quelque chose de surnaturel avait fini par lui être attribué.

Lui aussi, pourtant, avait l'air de baisser la crête. Visiblement, il commençait à en avoir assez et se gênait peu pour blaguer ouvertement les généraux.

L'officier qui commandait ces calamiteux survivants de la défaite venait de leur tenir ce discours :

— En faisant appel à votre patriotisme, je ne dois pas, mes amis, vous dissimuler le danger... Vous êtes appelés à couvrir la retraite et à sauver les derniers convois de l'armée... Derrière nous, il n'y a plus rien... que l'ennemi.

Il parlait encore qu'une fusée s'éleva dans la direction du levant, une autre au sud-est, une troisième tout à fait au midi et on entendit aboyer furieusement les horribles chiens des Prussiens que ces sauvages s'amusaient, vers la fin de la campagne, à lancer sur les vaincus dans le fond des bois.

Il y eut un frisson de désespoir. Exténué d'un long jeûne, brisé de fatigue et gelé jusqu'aux moelles, on ne pouvait plus marcher ni même tenir son fusil, alors qu'il aurait fallu se jeter avec précipitation dans le département de la Mayenne, car l'ennemi cherchait évidemment à tourner la faible troupe du côté de Loué et de Brulon.

Tout ce qu'on pouvait, c'était de se faire tuer là où on était, le plus proprement possible, et nul de ces agonisants ne parla de se rendre...

Quatre heures plus tard, au coucher du soleil, il n'en restait qu'*un*, l'indestructible Bertrand qui

n'avait pas reçu une égratignure et qui, retranché dans une grange à moitié détruite, exterminait les assaillants.

Ce buveur de vin criait la soif en étripant les buveurs de bière. Il avait tellement soif qu'il en vint à *boire de l'eau*, un reste d'eau sale qui croupissait dans une auge.

Alors, soudainement, il ne tint plus du tout à la vie. Plus que jamais, il ne voulut rien savoir, et, s'élançant hors de sa tanière, l'effrayant bâtard des anciens Lions diffamés fut abattu, — comme un contrefort de citadelle, — par le premier coup d'un canon de puissant calibre que les chefs prussiens avaient envoyé chercher pour en finir, une bonne fois, avec ce dernier titulaire de la transcendante soulographie des Gallo-Romains.

XX

LA SALAMANDRE VAMPIRE

A la mort d'Alaric, il est raconté que les Goths le pleurèrent comme le héros de leur nation et que, suivant la coutume des Barbares du Nord qui cachaient avec soin les tombeaux des hommes extraordinaires, ils détournèrent, pour ses funérailles, le cours d'une petite rivière près de Cosenza. Ayant creusé dans son lit une fosse qui ressemblait à un puits, ils y déposèrent le corps de leur chef avec quantité de richesses, comblèrent la fosse et firent reprendre aux eaux leur cours naturel. Pour s'assurer du secret, on égorgea les prisonniers qui avaient été employés à ce travail.

L'instinct de la race a si peu changé que, quinze siècles plus tard, on a vu chez nous se renouveler des scènes analogues, dénuées, à la vérité, de

toute grandeur, mais étrangement démonstratives de la lourde puérilité de ce peuple allemand que la trique de tous ses maîtres et le bavardage de tous ses pédants ne put jamais assouplir.

Les esclaves de la Prusse, mécaniquement disciplinés, apportèrent en France, dans le bagage de leurs pousse-culs, la plus séculaire moisissure de leurs origines.

Combien de fois nous demandâmes-nous en vain comment il se pouvait que des uhlans, évidemment tués ou très gravement atteints par nos tireurs et qu'on suivait à la traînée du sang, restassent en selle et disparussent ?

Les uns prétendaient qu'ils y étaient attachés, les autres que leurs camarades les emportaient. Ce qui est certain, c'est que ces sauvages avaient le pouvoir inexplicable de nous soustraire leurs morts et leurs blessés. Des courroies étaient adaptées à leurs selles, nous supposions qu'elles servaient à fixer le cavalier, et cependant si le cheval tombait, l'homme était à l'instant libre. Je me rappelle que ces décevantes et compliquées étrivières furent appelées, un moment, la *question prussienne*.

On a dit qu'ils brûlaient leurs morts. Je ne l'ai pas vu et je doute qu'en aucun moment de la guerre, ces brutes odieuses qui brûlaient si bien nos blessés et nos vieillards aient eu le loisir ou le moyen de vaquer, pour eux-mêmes, à d'aussi teutonnes pratiques.

Mais souvent, quand ils ne pouvaient emporter leurs chers défunts, ils les enterrèrent certainement à la façon d'Alaric, avec tout le recueillement imaginable et tout le mystère dont se pouvaient aviser de tels cerveaux, — les enfouissant, par exemple, entre deux pommiers auxquels ils faisaient une incision, dans l'espoir souvent déçu de retrouver, un peu plus tard, leurs inestimables charognes.

Les chiens errants savaient à merveille les dépister et les dévorer, en grattant la terre de ces fosses peu profondes.

*
* *

Il y eut, parmi nous, un homme à moitié rôti qu'on avait orné du sobriquet ironique de *la Salamandre*.

Je ne crois pas que je verrai jamais un visage plus épouvantable. Avant de le rencontrer, j'ignorais que la physionomie d'un vivant pût exprimer tant de haine, de désespoir, et démarquer à ce point les faces damnées de ceux qui tombèrent « dans l'endroit du lac le plus profond ».

On se racontait presque à voix basse l'histoire de ce malheureux qui s'était jeté comme un perdu dans le premier corps de francs-tireurs qu'il put rencontrer, après avoir vu violer et massacrer sa femme et sa fille par une cinquantaine de voyous allemands installés dans sa ferme de Morsbronn, le soir

même de la désolante bataille de Frœschwiller.

Par un raffinement très prussien et que Bismarck eût applaudi, on l'avait attaché *au pied du lit*. Châtiment du crime énorme d'avoir parlé sans respect à l'un de ces bandits. Il avait pu vivre avec cela dans le cœur !...

Douze jours plus tard, à Saint-Privat, il se battit plusieurs heures comme un déchaîné et dut être pour quelque chose dans l'immense cri de douleur qui s'éleva du fond de l'Allemagne, quand elle vit refluer l'interminable coulée du sang de ses morts.

Frappé d'une balle quelques instants avant la fin de ce jour terrible, et jeté à la volée dans l'église où s'entassaient les blessés français, il eut ce destin d'être l'un des miraculeux survivants de la catastrophe sans nom que les historiens militaires ont eu peur de raconter et dont il faudra qu'un jour tout un peuple réponde, quand viendra la sacrée Justice.

La retraite précipitée du Maréchal n'ayant pas permis qu'on évacuât cette ambulance provisoire, les trois ou quatre cents pauvres diables abandonnés à la clémence du vainqueur furent condamnés à être *brûlés vivants* par l'horrible crétin bâtard Steinmetz, qui voulut ainsi se venger sur eux, à l'avance, du coup de botte royal que devait lui rapporter infailliblement le sot gaspillage de ses propres troupes.

Je ne sais s'il est plus facile de se représenter que de décrire une telle horreur. Notre Salamandre,

qui en avait été le témoin et la victime, n'ayant échappé qu'à grand' peine à l'effroyable supplice, interrompait quelquefois, pour en parler, le silence de moine farouche au fond duquel il cloîtrait son âme.

Il disait alors quelques mots très brefs qui faisaient lever le poil, mais les stigmates qu'étalait son corps étaient plus éloquents que son silence même.

Il avait pu sauver ses yeux, désormais privés de paupières, semblables à deux clous de métal sombre enfoncés en deux bouffissures sanguinolentes ; mais le nez, les lèvres, les oreilles avaient disparu et les trois quarts de la face étaient noircis, calcinés, comme si un pinceau de lave brûlante y avait passé.

Il avait fallu l'amputer de trois doigts à la main gauche et sa claudication perpétuelle compliquée de tics bizarres donnait à supposer que le reste de sa personne avait dû subir de très près les cruelles familiarités du tison.

— J'ai rissolé dans la graisse des pauvres bougres, disait-il.

Car le feu avait fini par prendre à cette masse de corps humains sur laquelle tombaient les charpentes embrasées...

L'affreuse flamme fut-elle activée, comme à Bazeilles, par quelques jets de pétrole ? C'est Dieu qui le sait. Toutefois, les Allemands étaient coutumiers du fait et c'est une honte indicible pour

leurs armées, une honte qui ne s'était pas vue depuis le Bas-Empire, que ces régiments badois ou bavarois armés de bidons et de pinceaux à pétrole destinés à l'incendie des maisons ou des clôtures...

Leçon profitable qui ne fut pas vaine pour les joyeux fédérés de 1871.

Quoi qu'il en soit, le malheureux village de Saint-Privat put être aisément pillé, toute la nuit, à la clarté blanche de cette effrayante lampe de douleur.

La Salamandre, ainsi dénommé parce qu'il avait pu se dérober à une agonie dont l'horreur bafoue l'imagination, était parvenu à se réfugier dans une sorte de caveau où l'enfer le poursuivit sous l'espèce atroce de liquides ardents — huile minérale ou cambouis humain, il ne pouvait le dire — et dans les ténèbres d'En Bas, lui conditionna son phantasmatique visage.

* * *

Quelque durement écloppé qu'il fût, quatre mois ne s'étaient pas écoulés que cet homme, dont la mort évidemment ne voulait à aucune espèce de prix, se trouvait parmi nous en qualité de volontaire. Il valait, ma foi ! autant que n'importe qui, surtout dans les attaques nocturnes, où le surgissement de son visage de démon répandit souvent la terreur.

La seule de ses mains qui fut intacte valait, je crois, plusieurs mains et paraissait se multiplier. Inapte aux diverses manœuvres du fusil, il était néanmoins le premier du monde pour piquer ou pour assommer.

Alors, sa macabre gueule se déployait en une sorte de rire qui n'était pas contagieux du tout, je vous en réponds, et il criait hystériquement de volupté, comme une amoureuse.

Quand sa joie était finie et qu'il fallait s'éloigner de tout combat, rien, non rien, ne pourrait donner une idée de la tristesse du malheureux qu'on entendait pleurer sourdement tout le long des nuits. Il sortait de lui comme une fleur noire, une sombre tubéreuse de mélancolie qui nous asphyxiait...

Très doux, d'ailleurs, aussitôt qu'on ne voyait plus le Prussien, bonhomme de spectre et soldat excellent qui ne murmurait jamais, on acceptait par miséricorde autant que par crainte l'oppression morale et physique de sa redoutable présence. Au fait, il n'était pas encombrant et passait des heures, immobile, assis par terre, le front penché vers ses genoux rapprochés et la face perdue dans le creux de ses deux bras.

Un de ses compatriotes expliqua qu'il avait été un très brave homme de bourgeois cultivateur, aimant sa femme et sa fille comme un bonze fanatique aime ses idoles, et qu'étant désormais devenu lui-même un fantôme, il conversait familièrement avec leurs fantômes.

Je me suis demandé souvent ce que pouvait bien être la vie, la patrie, Dieu même, pour une si profonde misère...

*
* *

Nous ne sûmes que très tard et tout à fait à la fin combien ce spectre était complet, quand nous apprîmes que notre Salamandre était, passionnément, un profanateur de sépultures.

N'ayant vécu, depuis quelques mois, que de sa haine pour les Allemands, rien n'était capable d'assouvir cette passion unique, pas même leur mort dont il fut prodigue et qu'il sut, en certaines circonstances, leur faire savourer avec lenteur. Leur mort ! Ah ! bien oui ! Elle ne lui suffisait guère.

Il aurait voulu pouvoir les atteindre dans *ce qui ne meurt pas*, dans ce qu'on est convenu d'appeler leur âme immortelle, si, toutefois, il est permis de supposer que de tels bestiaux en ont une.

Privé de pouvoir surnaturel pour évoquer devant son cœur de bourreau les fluides esprits des trépassés, il s'acharnait aux cadavres, effroyablement persuadé que le *Requiescant in pace* n'est pas une formule vaine et qu'on peut, de quelque manière, affliger les morts en ne respectant pas leurs tombeaux.

En tout cas, on avait ainsi des chances d'aggraver le deuil de ceux qui leur survivent et qui les pleurent.

Quelques témoignages recueillis après l'extermination du vampire et les détails qu'on put deviner sont à détraquer l'entendement.

On trouva sur lui une masse de papiers volés aux cadavres et des lettres de sa main qui eussent pu être datées de l'enfer. Ces lettres, conçues dans le style morne des *faire part* et qu'on fit brûler en tremblant, informaient des mères, des veuves, des enfants, des amis ou des fiancées habitant l'Allemagne, de certains actes sacrilèges accomplis dans les ténèbres sur les déplorables corps déterrés de leurs très chers, avec le discernement satanique d'un brucolaque...

Naturellement, il savait l'usage gothique des inhumations mystérieuses dont j'ai parlé, et son flair était d'un chacal pour dénicher de pareils trésors.

Il mourut dans son péché, au commencement de l'armistice, son existence, d'ailleurs, n'ayant plus d'objet.

— A quoi bon durer maintenant ? disait-il lui-même.

*
* *

Voici donc la chose telle qu'il nous fut possible de la reconstituer par voie d'induction ou de déduction.

Dans un assez rude combat livré aux environs de l'infortunée petite ville de Bellême, dans le

département de l'Orne, les Prussiens ayant vu mourir un de leurs plus jeunes officiers, fort aimé d'eux, paraît-il, avaient inventé de l'enterrer clandestinement, selon leur coutume, dans une auge en bois, *une auge à cochons* trouvée dans l'étable d'un paysan.

Ils l'avaient donc étendu dans ce bizarre cercueil, l'épée au côté, et avaient couché près de lui, sur la terre nue — comme un garde du corps pour l'éternité — un simple soldat tué le même jour. Le sol avait été soigneusement tassé sur la double tombe et l'emplacement marqué avec la plus grande précision.

Deux mois après, le lendemain même de la signature de l'armistice, trois Allemands vinrent, avant l'aube, visiter l'endroit funèbre et trouvèrent, à côté de la fosse ouverte exhalant une insupportable odeur, la Salamandre accroupi sur les deux cadavres dont il mutilait, en ricanant, la putréfaction.

Teterrima facies dæmonum !..... L'apparition de cette effroyable face dans de telles circonstances, à une telle heure et dans un tel lieu, dut être terrible sur ces barbares, car le médecin déclara que l'un des Allemands était mort foudroyé de la rupture d'un vaisseau.

Quant aux deux autres, ils donnèrent bravement tout ce qu'ils pouvaient avoir de sang dans les veines et leurs corps percés de coups furent détachés à grand' peine du cadavre contracturé de la Salamandre-Vampire.

XXI

LA COUR DU MIRACLE

Depuis quelque temps déjà, on avait perdu tout espoir de s'amuser. Il pouvait bien y avoir trente heures que le poste avait été établi dans cette ferme isolée sur le bord de la grande route, et les malins prétendaient que le diable lui-même eût été incapable d'y rien comprendre.

Pas de nouvelles du bataillon cantonné au tonnerre de Dieu, à moins qu'il ne fût en marche quelque part. On était là une vingtaine d'hommes oubliés, abandonnés comme de la raclure de godillots, et ne sachant absolument rien de ce qui se passait aux alentours. Si les Prussiens arrivaient en force, on ne savait même pas dans quel sens il faudrait se replier.

La consigne vague laissée par l'adjudant était

de surveiller la route attentivement du côté du Nord. Rien de plus.

Les moblots, peu débrouillards et privés de diverses consolations, ne pouvaient attendre aucune lumière du jeune sous-officier qui les commandait. Celui-ci, plein de bons désirs et même assez intrépide, mais naturellement dénué d'expérience aussi bien que de prestige, ne pouvait offrir que ses propres conjectures, qui n'eussent rassuré personne.

Tout en songeant à l'odieuse éventualité d'une survenue de l'ennemi qui raflerait du premier coup le détachement, il voyait les pauvres diables ronger les derniers fragments de ce biscuit, réfractaire comme les briques des hauts fourneaux, qui dévasta les mâchoires de trois cent mille hommes qu'une effrayante administration trouvait le moyen de ne pas nourrir au centre même de la plus riche contrée de la terre.

C'était pourtant un peu fort qu'on fût obligé de se serrer les tripes et même de crever de froid, à deux pas de ces paysans cossus dont on était venu garder la maison et qui n'avaient consenti à prêter une espèce de soue à cochons et quelques bottes de paille pour l'installation du poste, que sur l'ordre violent d'un officier qui n'avait pas exigé davantage.

Impossible d'obtenir, fût-ce *en payant*, un morceau de pain ou un verre de vin de ces brutes qu'on voyait, toute la journée, se gaver et se goberger devant un bon feu.

Ah ! s'il en avait eu l'autorité ou l'audace, le petit sergent frais émoulu, sorti pour la première fois de la maison de son père, il y avait quatre mois à peine, et rempli des traditions fantasmagoriques de la cour martiale, s'il avait osé, quelle danse pour les marsupiaux !

Ils eussent été sans doute plus gracieux pour les Prussiens qui n'y mettaient pas tant de façons et qui avaient d'infaillibles secrets pour se faire bien venir des cultivateurs et des bourgeois.

Depuis le commencement de l'abominable campagne qui s'est appelée si drôlement la guerre de résistance, on savait pourtant à quoi s'en tenir, bon Dieu ! et les chefs mâles — quand il s'en trouvait — auraient bien dû ne pas laisser échapper toutes les occasions de se servir du pouvoir discrétionnaire que leur conférait la Débâcle portative que les généraux, à tour de rôle, promenèrent six mois, dans les deux tiers de la France, comme un Saint-Sacrement de catalepsie et de reculade.

*
* *

Les paysans, naïvement lâches et fangeusement égoïstes, impénétrables au sentiment de la Patrie et tout à fait étrangers à l'idée de Race, ne virent, en somme, dans la guerre, qu'un funeste coup du sort, une guigne noire qu'il s'agissait de conjurer, chacun pour soi, par toutes les crapuleries et les manigances.

On a dit puérilement qu'ils étaient partout de connivence avec les Prussiens. Il faudrait alors supposer une espèce de satanisme formellement interdit à des âmes si peu profondes.

La vérité simple, c'est qu'ils partageaient équitablement leur exécration entre les Prussiens et les Français. Les uns et les autres étaient, à leurs yeux, des gens incommodes, gâcheurs de paille et brûleurs de bois, sans parler du reste. Pour mieux dire, des propres-à-rien et des bandits, malheureusement trop armés.

La guerre ne les regardait pas. Ils ne l'avaient jamais demandée, et qu'on s'appelât Allemagne ou France, pourvu que se vendissent leurs moissons ou leurs bestiaux, qu'est-ce que cela pouvait bien leur faire ?

Étant donc forcés de choisir le moindre mal, ils aimaient mieux livrer, en gémissant, à l'ennemi ce qu'il leur était impossible de cacher. De ce côté là, du moins, il y avait des chances qu'une si bonne volonté fût payée de quelques égards et presque tous désirèrent impatiemment l'arrivée des troupes allemandes, pour en être *protégés*.

Quelquefois, il est vrai, cette monstrueuse protection leur parut ensuite plus amère que les ruines et les agonies. Question de chance. Cela dépendait des corps et des chefs de corps. On tombait bien ou on tombait mal. Mais on peut assurer qu'il n'y avait pas de trahison dont les paysans ne fussent aussitôt capables sous la me-

nace de l'incendie, car c'est le propre des animaux d'être surtout épouvantés par le feu.

En l'absence de preuves aussi éclatantes que les Douze Portes de Lumière, nos chefs les plus énergiques n'osaient sévir contre des gens qui se réclamaient de la qualité de Français et se disaient écrasés, foulés aux pieds comme de la vermine, par les deux armées.

Je me souviens qu'un jour l'un d'eux protestant, avec sanglots, de son innocence et jurant par tout ce qu'il pouvait invoquer de plus saint qu'aucun Prussien n'avait été aperçu dans les environs, une demi-douzaine de Saxons qu'on ne put atteindre furent signalés tout à coup. Ces rôdeurs venaient évidemment de passer la nuit chez cet homme qu'on aurait dû clouer à son propre seuil comme un oiseau de malédiction et que notre commandant se contenta de souffleter.

Il y en eut un plus habile, une espèce de naufrageur qui, utilisant ses deux filles et sa grosse femme, attirait chez lui des soldats que les Bavarois fusillaient instantanément...

Ces anecdotes sont infinies, et je me suis dit souvent qu'il manquait à l'histoire de cette époque une bien édifiante monographie documentée du paysan français.

* * *

Ce qui exaspérait par-dessus tout le petit sergent, c'était la vue d'une montagne de bois à brûler, au milieu de la vaste cour. Car je n'ai pas encore dit que la ferme était une de ces confortables demeures de paysan riche qui puent la graisse et la lésine.

Délimité par le corps de logis, les deux ailes pleines de bestiaux plus intéressants que leurs maîtres et la clôture en partie grillée sur le bord de la grand' route, un parallélogramme d'une étendue considérable offrait à l'admiration des troupiers en marche, glacés par des vents atroces, le spectacle très noble d'une pile gigantesque de rondins, tels qu'on en voit dans les grands chantiers de Paris, suffisants, croirait-on, pour alimenter pendant des mois, les feux de trente cuisines. Et ce bûcher superbe inspirait au jeune homme des pensées, nouvelles pour lui, d'extermination et de pillage.

Ce n'était qu'avec une peine infinie, en offrant le peu d'argent qu'il possédait, et surtout en menaçant le fermier de la colère de ses supérieurs, qu'il avait obtenu quelques bûches, en nombre dérisoire, autour desquelles grelottaient ses hommes, et la dernière achevait de se consumer.

Le froid excessif déjà, semblait redoubler. La nuit précédente, un de ses factionnaires avait eu

les oreilles et les pieds gelés, et on se brûlait les doigts sur le canon du fusil. La prochaine s'annonçait encore plus abominable.

L'indifférence et la dureté de ces immondes ramasseurs de pommes de terre était à hurler de rage. Il le lui avait bien dit pourtant, au paysan, et même avec une jolie véhémence. Il n'avait pu tirer de lui que cette réponse qui le pétrifia :

— Si vous avez froid, mon petit monsieur, allez vous chauffer chez votre papa et laissez les Prussiens tranquilles. Si chacun faisait comme moi, il y a longtemps que la guerre serait finie. Ne vous faites pas de bile, s'ils viennent ici, *je saurai bien leur vendre mon bois.*

Le malheureux chef de poste ainsi congédié sentait bien qu'à sa place un vieux soldat aurait immédiatement cassé la figure à cette canaille. Mais il était à cet âge tendre où les plus généreux se laissent intimider par un imbécile important. Il n'était pas très sûr, d'ailleurs, de l'approbation de ses chefs et dut se borner à concentrer intérieurement, dans une formule exécratoire qu'il crut efficace, toute la somme des malédictions antiques.

Soudainement, il entendit au dehors un grand cri poussé par l'une des sentinelles et se précipita sur la route. Aux dernières lueurs du crépuscule, on apercevait une masse noire et profonde qui s'avançait rapidement.

La distance était trop grande et le jour trop faible pour qu'on pût savoir qui étaient ces arri-

vants et, pendant quelques instants, le sous-officier laissé sans ordres précis, supposant naturellement une colonne ennemie et ne sachant quel parti prendre au milieu de son monde saisi d'effroi, connut les plus noires affres de l'anxiété.

Mais bientôt ce trouble fit place à des sentiments joyeux quand la colonne, s'arrêtant à un kilomètre environ, et les unités qui la composaient se déployant en bivac au milieu des champs, de l'un et l'autre côté de la route, on put reconnaître aisément les rassurantes jupes de nos zouaves.

Le sergent, délicieusement allégé, prit alors le parti d'essayer de dormir une heure ou deux dans la paille.

*
* *

Il ne dormit certes pas une heure. Il en était bien certain, ayant tenu, un peu plus tard, à s'en assurer exactement.

— Salop de sergent ! propre à rien ! crapule ! canaille ! assassin ! le conseil de guerre ! etc. Telles furent les paroles aimables qui le tirèrent violemment de son sommeil, en même temps qu'une main ferme le secouait avec frénésie.

A l'instant sur pied, il reconnut en l'excitateur un non moindre personnage que le fermier qui vociférait en l'injuriant, les yeux hors de la tête, et paraissant possédé de plusieurs démons.

— Ah ! çà, vieux drôle, cria-t-il à son tour,

qu'est-ce que vous avez donc à beugler ? Est-ce que vous devenez fou, par hasard ?

Pour toute réponse, l'énergumène l'entraîna dans la cour.

— Voyez ! D'un seul geste pathétique, il lui montrait la cour de sa ferme et les champs voisins.

D'abord le jeune homme ne comprit pas de quelle catastrophe on prétendait le rendre responsable.

Une ligne de feu, consolante et magnifique, se déployait au-devant de la ferme, sur toute l'étendue de la plaine et paraissait emplir l'horizon. C'étaient les zouaves qui se chauffaient — enviablement d'ailleurs — et, du premier coup, il ne saisit pas ce qu'un aussi simple phénomène pouvait avoir de calamiteux ou d'exaspérant.

Mais, enfin, ses yeux venant à s'ouvrir tout à fait, il découvrit que le colossal et glorieux bûcher n'existait absolument plus. Disparu, raflé, envolé jusqu'au dernier morceau de bois, comme une plume que le vent léger aurait emportée.

Depuis cette époque déjà lointaine, il n'a jamais pu s'expliquer ce fait qui lui paraît encore un *miracle*.

En moins d'une heure, les zouaves à moitié gelés, qui avaient perdu dans un tout récent combat leurs sacs et leurs manteaux, avaient accompli le tour de force d'emporter cet Himalaya, et cela, sans être entendu des gens de la maison qui ne

furent avertis de la disparition de leur bois que par l'insolite clarté des brasiers.

On devine aisément le reste et de quel fou rire général fut accueillie désormais la rage du paysan qui parut à la veille de perdre véritablement ce qui lui restait encore de raison et dut subir cette nuit la plus rude épreuve qui puisse frapper un avare.

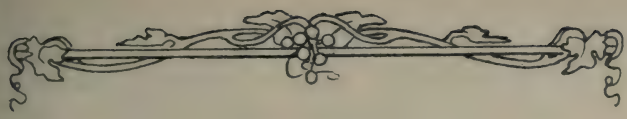
Les hommes du poste ayant naturellement informé les arrivants du caractère de ce personnage, le sac de sa maison fut accompli avec une incomparable virtuosité. Les volailles surtout disparurent comme par magie. On entraîna même un cochon dont le possesseur qui avait fini par pleurer de désespoir put entendre les cris de mort.

Comme s'il avait fallu une sanction à ce châtiment, le colonel vint en personne, accompagné d'une dizaine de ses officiers, s'installer à la propre table de la victime, déclarant avec sang-froid qu'un pareil jean-foutre devait s'estimer heureux d'avoir conservé sa peau.

Les mobiles qui n'avaient pas tardé à suivre l'exemple de leurs « aînés dans la carrière » et dont la nuit fut meilleure qu'ils n'eussent osé l'espérer, disparurent le lendemain, presque à la même heure que les zouaves, relevés de leur pénible faction par un officier que le colonel fit régaler à son tour, et on ignore ce que devint l'odieux bonhomme qui s'était si imprudemment flatté de vendre son bois aux soldats prussiens.

Je termine en priant ceux de mes lecteurs nés sous l'influence de Saturne et qui ne cessent d'exiger des mélodrames, de vouloir bien me pardonner la grise couleur de ce souvenir véridique.

Qu'ils ne craignent rien. Il me reste encore, Dieu merci ! quelques bonnes atrocités à leur servir. Mais, en y songeant, ne verront-ils pas combien il était expédient de montrer enfin le paysan tel qu'il fut alors en réalité, pendant qu'on agonisait devant son seuil — tel qu'il est encore, sans doute — et non certes pas tel qu'on le suppose dans le bavardage des mendiants de la popularité.



XXII

L'AUMÔNE DU PAUVRE

En ce moment, ma femme dort
dans les bras du *lieutenant* Morphée.
Bismarck à sa sœur, 28 *juin* 1850.

EXISTE-T-ELLE encore, la petite maison du tisserand belge de Donchery, l'humble maison ouvrière, peinte en jaune, où le malheureux Napoléon III, agonisant de corps et d'âme, dut endurer, au lendemain de Sedan, l'avanie suprême et l'indélébile outrage d'un tête-à-tête avec le Tartufe sanglant de Poméranie ?

Voici la propre version de ce dernier, consignée, le 3 septembre, dans une lettre intime à sa Sicambresse de femme qu'il nomme « son cher cœur », *Mein liebes Herz!*

Cette lettre interceptée par de sacrilèges francs-tireurs qui n'obtinrent jamais leur pardon, fut

aussitôt publiée par quelques journaux français. N'ayant pas sous la main leur traduction, j'offre la mienne, aussi littérale que possible, élaborée, je vous prie de le croire, sans enthousiasme, car Bismarck n'est pas précisément un écrivain.

« ... Hier matin, à cinq heures, après avoir traité jusqu'à une heure, avec Moltke et le général français de la capitulation définitive, le général Reille que je connais me réveilla pour me dire que Napoléon désirait me parler. Je montai à cheval, et me rendis, sans m'être débarbouillé et *sans avoir déjeuné*, à Sedan. Je trouvai l'Empereur dans une voiture ouverte, avec trois aides de camp et trois autres à cheval sur la grand' route devant Sedan. Je descendis, le saluai aussi poliment qu'aux Tuileries et demandai quels étaient ses ordres. Il désirait voir le roi. Je lui dis, conformément à la vérité, que Sa Majesté était cantonnée à trois lieues de là, à l'endroit même où j'écris en ce moment. Napoléon m'ayant demandé où il devait se rendre, je lui offris, ne connaissant pas la contrée, de rester à Donchery où je cantonnais moi-même, un petit endroit près de Sedan. Il accepta et se mit en route avec ses six Français, guidé par moi et Charles (Bismarck-Bolen), qui était venu me rejoindre dans la direction de notre cantonnement, *par la matinée solitaire* (textuel). Sur le point d'arriver, il commença à s'ennuyer à cause de la foule qu'il craignait de rencontrer et me demanda s'il ne pouvait point entrer dans une

maison d'ouvrier isolée qui se trouvait sur le chemin. Je la fis examiner par Charles, qui vint nous dire qu'elle était très misérable et malpropre. — *N'importe !* dit Napoléon, et je grimpai avec lui une échelle étroite et fragile. Dans une chambre de dix pieds de long sur dix de large, contenant une table de sapin et deux chaises en jonc, nous restâmes assis pendant une heure, les autres se tenant en bas. Quel énorme contraste avec notre dernière rencontre, en 57, aux Tuileries ! Notre conversation était difficile, car je ne voulais pas toucher aux choses qui eussent été pénibles pour celui qui avait été jeté en bas par la main puissante de Dieu. Etc. »

En écrivant la dernière phrase, Bismarck mentait à son « cher cœur », comme eût pu le faire un simple arracheur de gencives, car le volume de sa correspondance publié à Berlin et à Leipsick en 1892, et que tout le monde peut lire, contient une lettre à son gracieux roi, écrite la veille, immédiatement après l'entrevue, et relatant une conversation où les choses les plus pénibles furent brassées, au contraire, et triturées avec énergie.

Mais qu'importe une imposture de plus ou de moins dans l'existence de ce cafard homicide qui sera peut-être quelque temps encore, pour un nombre indéterminé de ses compatriotes imbéciles, le grand Allemand — comme M. de Lesseps a été le grand Français ?

∴

Nul, que je sache, n'a pu dire ou n'a osé dire, jusqu'à ce jour, la vérité sur cette entrevue sans pareille où se consomma — très probablement à l'insu de l'un et de l'autre personnage — l'un des plus immenses faits de l'histoire.

Je m'embarrasse peu du récit que donne Bismarck dans l'officiel rapport au roi, ci-dessus mentionné. J'estime qu'*il est plus sûr de deviner que de voir*, et que tel ou tel familier de l'Absolu est infiniment plus digne d'être écouté que les acteurs mêmes ou les témoins immédiats, lorsqu'il s'agit d'éclairer, — pour l'honneur de Dieu — d'aussi confondantes péripéties.

Napoléon III, d'ailleurs, n'a jamais parlé, et nous n'avons d'autre témoignage que celui du Chancelier qui s'est glorifié lui-même d'avoir soutenu, vingt ans, le plus effroyable de tous les mensonges, pour que parussent exterminées avec justice les trois ou quatre cent mille victimes de son ambition de fléau divin.

Ce témoignage, cependant, n'a trouvé ni incrédules ni contradicteurs. L'étonnante grossièreté d'âme de Bismarck devait naturellement accréditer sa déposition et la multitude fut trop heureuse qu'un individu qui lui ressemblait la délivrât, aussi platement, du traquenard de la Beauté supérieure et des affres de la Vérité profonde.

Voici donc ce que je propose. Nous allons, s'il est possible, écarter un instant les blagues et, considérant avec une espèce de sagesse qui nous fera passer pour des insensés, que les épisodes, même les plus authentiques, sont *invérifiables*, nous refuserons de croire que cet Empereur abattu qui prenait le train des abîmes, se contenta d'échanger simplement une formule contre un protocole, néant pour néant, comme l'a prétendu le Garde des Sceaux de la Calomnie.

Nous supposerons alors deux êtres vivants, à la place des deux fantômes, en nous efforçant d'imaginer ce qui serait sorti de leurs âmes en un tel moment, si leurs âmes impérissables avaient éclaté.

Mais, d'abord, que pensez-vous du *tisserand*, de ce CHOIX d'une maison de tisserand pour un tête-à-tête aussi extraordinaire ?

Car, enfin, s'il est vrai qu'il n'y a point de *hasard* comme l'ont crié depuis six mille ans, toutes les bouches des clairons des cieux, il fallait donc bien que cette demeure eût été élue et prédestinée pour engloutir le secret de la plus étonnante *Aumône* qu'on ait jamais faite.

Je ne me charge certes pas d'expliquer la circonstance du lieu. Mais, en y songeant, il me semble que des tentures sublimes et de miraculeuses tapisseries où la gloire ancienne de la France est représentée m'environnent et se déroulent en tombant des corniches de la tempête, avec des frissons sonores...

*
* *

L'Empereur, désormais captif, est donc monté par une sorte d'échelle au premier étage de cette maison conquise la veille avec une armée de huit cent mille hommes, et dont Bismarck naturellement lui fait les honneurs.

Napoléon III est coiffé d'un képi rouge brodé d'or, il est revêtu d'une redingote noire doublée de rouge avec capuchon et porte un pantalon rouge. La veille, il a essayé de se faire mitrailler pendant la bataille. Bon débarras sans doute pour son Espagnole ! Mais la mitraille n'a pas voulu d'un tout-puissant qui n'avait plus rien à perdre et c'est l'Angleterre, dévoratrice de sa Race, qui doit l'avaler dans deux ans.

Il a des gants blancs et fume une cigarette. Ses jambes courtes le soutiennent mal et il se laisse tomber d'épuisement sur l'une des deux chaises.

Le Prussien malpropre et débraillé lui demande s'il a besoin de quelque secours.

— Non, monsieur, répond l'Empereur, asseyez-vous, s'il vous plaît.

Et, d'un geste pénible, il lui montre l'autre siège.

Silence de quelques instants. Un Anglais, même victorieux, attendrait qu'on lui commandât de parler. Mais nous sommes désormais en Prusse, pays de goujats, et le ministre est loquace par tempéra-

ment et par culture. Il ne tarde donc pas à sentir le besoin de se manifester en même temps généreux et spirituel.

— Sire, dit-il enfin, atténuant sa voix de culot de pipe, je suis vraiment confus et chagrin de voir ici Votre Majesté. Il est vrai que telle est la guerre et que tout le monde est forcé d'en subir les inconvénients. Si j'osais croire qu'une anecdote toute personnelle eût le pouvoir d'adoucir votre mélancolie, je dirais *franchement* que, cherchant un gîte à Gravelotte, le soir de la terrible bataille, et qu'ayant frappé vainement à plusieurs maisons, je finis par trouver une porte ouverte. Mais quand j'eus fait quelques pas dans un sombre corridor, je tombai dans une sorte de fosse à loups. Heureusement qu'elle n'était pas profonde. Je m'aperçus qu'elle contenait du fumier de cheval. Je me dis d'abord : Tiens ! si je restais ici ! Mais l'odeur me fit découvrir qu'il y avait *autre chose*. Si la fosse avait eu vingt pieds de profondeur et avait été pleine, mes compatriotes auraient inutilement cherché leur ministre le lendemain et je pense que les Français eussent légèrement porté mon deuil. Je sortis donc et m'étendis sous les arcades de la place (*Historique*).

Napoléon regarde le mufle prussien. L'insolence claire de cet apologue paraît le tirer de son accablement. Une minute, il se croit encore aux Tuileries et réplique lentement, avec une politesse auguste :

— Vous êtes bien délicat, monsieur le Chancelier. Pourquoi donc avez-vous quitté ce premier logement ? J'ai toujours entendu dire que nous devions rester à la place que la Providence nous assigne.

Bismarck, n'étant venu que dans le dessein de tromper, a d'excellentes raisons pour ne pas comprendre. Cependant, le persiflage lui a déplu, lancé par un Prince qui est tout à fait par terre.

C'est le Caporal qui se sent atteint, le terrible palefrenier de l'écurie des Automates, dont voici, je crois, l'un des mots les plus remarquables, prononcé à Reims, quinze jours plus tard :

« Le Prince de Hohenzollern m'a très favorablement disposé à son égard, en apprenant, *par la voie hiérarchique*, à son colonel, son élévation au trône d'Espagne. »

*
* *

Ce récit ne devant pas être le moins du monde historique au sens documentaire, je passe rapidement sur la conversation assez longue infligée à Napoléon vaincu, dans cette misérable demeure où Bismarck, de plus en plus âpre, lui fit endurer la préparation la plus cruelle aux exigences de son bélitre de roi.

Bavardage tortionnaire que l'histoire n'a point à enregistrer. Que pouvait lui répondre sa victime, sinon, en vérité, qu'elle n'avait jamais voulu la guerre ?

Aujourd'hui que le guet-apens a été dévoilé par la volonté de son auteur, c'est effarant de songer que cet homme couvert du sang de tant d'hommes et qui, seul, voulut cet inexpiable conflit, n'a jamais cessé d'accuser la France de provocation et de perfidie !

Quand les routes empuanties devenaient impraticables à force d'avoir été détrempées dans le sang des morts ; quand les prisonniers expirant de faim, giflés d'outrages, condamnés aux plus vils travaux chez le plus sale peuple du monde, portaient la coulpe et le châtiment de l'Imposteur glorifié ; quand Paris agonisait de désespoir ; quand les Allemands eux-mêmes pourrissaient sur pied autour de la Ville imprenable ; — il y eut, toujours, à Versailles, un effrayant drôle qui s'amusait infiniment, qui s'empiffrait et se débraillait au milieu de ses domestiques, en leur expliquant la *duplicité du Gaulois*.

Rien ne prévalut contre ce mensonge et je me demande quel pèlerin des gouffres il faudrait pour imaginer seulement le balourd Parjure colloqué dans les ténèbres de sa conscience et face à face avec son Secret.

Mais il est probable que le moribond Empereur, sans savoir ce que tout le monde sait aujourd'hui pénétra quelque peu son adversaire en cette entrevue restée mystérieuse.

J'arrive donc maintenant au point essentiel et ce sont des *âmes* qui vont parler.

* * *

— Il vous faut des garanties matérielles, dit le Captif se levant avec peine, c'est-à-dire, si j'ose comprendre, qu'il vous faut une cession de territoire. Vous m'avez dit, — je crois l'avoir entendu, — que l'honneur de la France n'a pas le droit de se montrer plus exigeant que l'honneur des autres peuples. En cela, monsieur le Comte, vous vous trompez étrangement. L'honneur de la France n'est pas comme l'honneur des autres nations. C'est un honneur tout à fait à part dont vous n'avez aucune idée.

Ce qu'on nomme son Territoire est un héritage très précieux qui ne doit pas être aliéné. Dépossédée de l'une ou de l'autre de ses provinces, la belle France ressemblera, sur toutes les cartes, à une statue brisée qui vous fera peur...

Mon frère Guillaume a prétendu qu'il venait nous châtier de la part de Dieu et vous m'avez fait sentir vous-même gracieusement que telle est votre pensée. Me souvenant d'Attila, je n'eusse jamais osé assumer un pareil rôle.

Cela vous plaît aussi de nommer Paris *Babylone*. Vieille rhétorique ! Ne craignez-vous pas qu'il ne vous soit demandé compte, un jour, de propos si vains ? On a dit que manger du Pape ne profite jamais à personne et ma dynastie malheureuse en est un exemple. Je me persuade que

manger de la France est précisément aussi dangereux pour des raisons identiques, tirées du même ordre surnaturel, et que je vous engage à méditer profondément...

Vous ne tenez, après tout, que cent mille hommes et un Empereur. Prenez garde ! ce pays peut devenir une fournaise et je vous trouverais à plaindre d'y tomber.

— Nous tâcherons, dit Bismarck, de ne pas broncher. Nous comptons aussi, pourquoi le cacher ? sur la stupeur de la France entière, quand elle se verra vaincue et privée de son chef.

— Son chef ! Il y a longtemps qu'elle n'en a plus. *Je suis un fantôme qui souffre !* répondit le dernier des Napoléons, en s'appuyant à la table des deux mains, tandis que redoublait sa pâleur et que son visage se crispait douloureusement.

... Vous demandez beaucoup, messieurs les Allemands, ajouta-t-il d'une voix sans timbre qui paraissait venir de très loin et qui troubla le Menteur... Eh ! bien, je vais vous donner beaucoup plus encore. Vous allez recevoir de moi ce que vous n'oseriez pas demander à votre Dieu... Devenu pauvre et humilié parmi les pauvres et les humiliés, j'ôte de mon front accablé cette Couronne Impériale que le Chef de ma Maison recueillit dans les ossements de Charlemagne, et je la mets sur le front de votre monarque victorieux, afin que l'Europe, demain matin ou demain soir, ne soit pas

exposée au vertige, en ne retrouvant plus le compte *mystérieux* de ses Empereurs...

Souvenez-vous seulement que c'est une Aumône et que, seul de tous les êtres humains, j'ai le pouvoir de la faire. C'est l'aumône à l'ouvrier de la onzième heure, à la Prusse *parvenue* qui adorait encore les idoles, quand tout l'Occident chrétien avait déjà combattu pendant des siècles.

Dépositaire mourant et vaincu de ce Signe de domination, je l'abandonne volontiers à celui qui fut désigné pour me renverser. Si ma race n'est pas condamnée et si mon fils unique me succède un jour, il saura bien la reprendre, avec l'Assistance de Dieu...

*
* *

La stature de ce Pauvre extraordinaire avait paru grandir démesurément, jusqu'à crever le plafond de cette chambre de malheureux qui n'avait assurément jamais entendu de telles paroles.

Bismarck était devenu tout à fait muet, songeur et peut-être même véritablement respectueux pour la première fois de sa vie.

Comme s'il sortait d'un rêve pénible, Napoléon se passa plusieurs fois la main sur le front, prit ensuite une cigarette dans un étui d'or, l'alluma tranquillement et, regardant, avec une extrême douceur, le Chancelier du prochain Empire d'Allemagne, descendit s'asseoir à côté de lui sur un

banc hors de la maison, près d'un champ de pommes de terre tout en fleurs, au-dessus duquel une alouette joyeuse achevait sa chanson des Gaules.

XXIII

REPAIRE D'AMOUR

> A l'instant même où vous éclatez de rire, on égorge, quelque part, un de vos frères.

Encore la Sarthe ! Le 7 janvier, quelques centaines d'hommes surveillent la droite de la forêt de Vibraye sur la route de la Ferté-Bernard à Saint-Calais. Fichu poste. En arrière des lignes, les Prussiens occupent déjà Saint-Calais. Pas de nouvelles du général Rousseau ni de l'état-major. Est-on cerné par la colonne qui vient de repousser la division Jouffroy du côté de Vendôme ? Nul ne pourrait le dire.

Le chef a beau envoyer de tous les côtés, il ne parvient pas à sentir les coudes rassurants d'une troupe française. Au contraire, l'ennemi est an-

noncé partout à la fois. On se sent reniflé par le Grand-Duc, par l'éternel Mecklembourg ordinairement rossé quand le choc est un peu sérieux, mais que Frédérick-Charles utilise comme un tampon pour écrabouiller les détachements faibles et sans soutien. Aucune générosité à attendre de cet imbécile féroce. Va-t-il falloir se sauver pleutrement du côté du Mans, se précipiter dans le torrent d'une déroute probable ?...

Et voulez-vous savoir pourquoi on est là ? Pour empêcher les paysans de conduire des animaux à l'ennemi qui est bien forcé de les acheter quand il ne peut pas les prendre encore. Bon commerce, paraît-il. Les Allemands sont pleins d'argent, ainsi qu'il convient à des pirates ou des chauffeurs.

Il faut passer son temps à ramener des vaches ou des cochons et reconduire chez eux, à coups de souliers dans les reins, leurs propriétaires qui, connaissant bien la contrée, recommencent aussitôt, dans une autre direction.

Sans doute il serait agréable d'en fusiller quelques-uns, mais les généraux ne sont pas assez poilus pour sanctionner de pareils actes et les brutes en abusent avec une admirable impudence.

On en est donc venu à cette crise de dégoût, de mélancolie et d'angoisse qui doit finir par livrer au démon du Tohubohu la malheureuse armée de Chanzy.

Ce fut en un tel moment et lorsque enfin venait d'arriver au détachement l'ordre supérieur de se

replier en toute hâte sur Connerré, que la plus insolite résolution monta au cerveau de deux enragés.

*
* *

Le plus important de ces deux, l'entraîneur, était un homme du pays, un garçon boucher de Saint-Calais où il passait, depuis son adolescence, pour un assez mauvais drôle.

Léonard Tocheport, dit Fleur-d'Épine, avait environ trente ans, un mufle de terrier sur un torse de Crotoniate et le « mépris absolu des lois », dirait Richepin. Sans qu'il fût possible de mettre positivement à sa charge un de ces crimes palpables qui mobilisent les suppôts de la répression, sa présence, néanmoins, était un ferment de perpétuelle inquiétude pour les pacifiques habitants de ce chef-lieu.

Épouseur vigilant de toutes les querelles et prud'homme renommé pour la solidité de ses ailerons, il jouissait dans le populaire d'une considération de justicier. Ses ennemis mêmes, en assez grand nombre, étaient forcés d'accorder qu'il n'en était pas indigne, car ce fut toujours un instinct chez lui de protéger les plus faibles et de n'expédier que les superbes.

Malheureusement cette vertu royale était obscurcie par des mœurs dont il n'était pas possible de pallier l'ignominie. Il était, au su de tout le

monde, l'amant attitré de la Boulotte, fille publique aussi notoire que la lune qui l'aimait avec fureur et qu'il n'essaya jamais de promouvoir à quelque industrie moins séculière ! La vérité connue, c'est qu'il en vivait, mais il ne se trouva point dans la ville un page assez audacieux pour le lui dire.

Lorsque les corps francs s'organisèrent, il s'engagea spontanément. L'expliquera qui pourra. Cet homme exécrait tous les Allemands et ne pouvait en entendre parler sans devenir pâle. Ayant eu la chance de tomber sur un bataillon qui se signala de façon particulière, l'occasion lui fut donnée, combien de fois ! de déployer, selon les circonstances, une audace tranquille, ou une audace déchaînée qui coûta cher aux soudrilles de von der Tann ou de Mecklembourg et dont ses camarades parlaient avec une sorte d'extase.

Mais maintenant que tout lui semblait « foutu » et qu'il s'agissait de décamper, zut ! il en avait assez du fourbi et du fourniment et il ferait désormais la guerre pour son propre compte, s'il lui plaisait de la faire.

Cependant, avant de réaliser l'espèce de folie qu'il avait conçue, il alla trouver le chef.

— Commandant, lui dit-il, est-ce que c'est vrai qu'on se tire des pieds aujourd'hui ?

— Il le faut bien, N. de D. ! et il n'est que temps. Il y a peut-être vingt mille cochons autour de nous.

— Mon commandant, voulez-vous venir à Saint-Calais, cette nuit? Je connais l'endroit dans tous les coins puisque c'est mon pays. Ils ne doivent pas être plus de trois mille là-dedans. J'ai mon idée. Si on veut m'écouter, je promets qu'on en démolira bien les deux tiers. Nous écoperons peut-être après, mais ce sera toujours moins sale que de rappliquer du côté du Mans.

— Mon garçon, répondit l'officier, tout le monde sait que tu es un brave, mais je pense que tu as bu un coup de trop et tu as l'air d'oublier que c'est moi qui commande le bataillon jusqu'à nouvel ordre.

— Très bien, mon commandant. Mettons que je n'ai rien dit. Et il s'en alla pour ne jamais revenir.

*
* *

Plusieurs heures après, la nuit étant tout à fait venue, deux paysans en blouse et poussant devant eux quatre ou cinq vaches, marchaient rapidement sur la route de Saint-Calais. C'étaient Léonard et son compagnon.

Celui-ci n'étant qu'un brave homme ne mérite aucun portrait. On l'appelait le *Maucot*, ancien matelot ressuyé depuis longtemps et devenu franc-tireur. Actuellement hypnotisé jusqu'à la désertion par ce Léonard que ses prouesses militaires, dont il avait été le témoin, lui faisaient paraître

autant qu'un Dieu, il le suivait comme un chien, déterminé à tout avaler et à tout souffrir. L'autre, ayant besoin d'un auxiliaire, l'avait choisi sans délibérer, le sachant absolument sûr et aussi solide que lui-même.

Le détachement, déjà loin, battait en retraite vers Saint-Michel et Connerré.

Comment ces aventuriers avaient-ils pu se travestir et pourquoi ces vaches ? On apercevait vaguement au delà des arbres, dans la direction du château des Loges, une lueur qui ressemblait à un incendie et cela pouvait bien être la ferme de quelqu'un des exportateurs de bestiaux ci-dessus mentionnés. Puisqu'on marchait tout seul maintenant, on ferait soi-même la justice, comme on croirait devoir la faire et ceux qui ne seraient pas contents n'auraient qu'à le dire.

Voici Saint-Calais. *Wer da !* On s'abouche avec la sentinelle, puis on parlemente successivement avec la grand'garde, l'avant-poste, le poste, le contre-poste. Après maintes explications qui épaississent les ténèbres, on est envoyé sous escorte à l'officier bafouilleur de la *Proviant-Mandschaft* qui prend livraison des bêtes et donne un récépissé torcheculatif à peu près aussi négociable que le parfum de ses pieds. Mais enfin, on est *en règle* et on a la permission de coucher en ville.

Les deux hommes arrivent dans une rue sombre et s'arrêtent devant une maison close, d'aspect si-

nistre. Lumière aux volets, cris à l'intérieur. Il n'y a pas moyen de se tromper sur le caractère du lieu.

— Maucot, dit le boucher devenu grave, tu m'as bien compris, n'est-ce pas ? Ici, nous sommes des morts. Nous ne sortirons de ce bordel que pour aller pourrir dans un trou. Si ça t'embête, il est encore temps de filer.

— Je m'en fous, répond le Maucot. Je n'ai plus personne et je veux bien crever avec toi, s'il y a du Prussien à manger.

Fleur-d'Épine, suivi de son acolyte, s'enfonce alors dans une venelle à peine visible, à côté de la maison, et qui ressemble à une fissure de ténèbres.

Il est chez lui, sans aucun doute, car c'est au moyen d'une clef tirée de sa poche que les audacieux s'introduisent, par une porte basse, dans un sous-sol puant et fangeux. Une vieille à moitié soûle, très probablement, dort avachie sur la table, auprès d'une abominable chandelle.

Un écrivain, lépreux du cœur, a donné sa parole que ces sortes de vieilles représentent la Vérité, qui est, comme chacun sait, beaucoup plus laide et beaucoup plus ignoble que le Vice.

*
* *

— Comment ! c'est vous, monsieur Léonard ! cria celle-ci, tout de suite réveillée par une habi-

tude ancienne des sursauts nocturnes. Bon Dieu! comme vous m'avez fait peur ! Ah ! il est temps que vous reveniez. Depuis que nous avons les Prussiches, ça ne marche plus du tout dans le bousin. La Pivoine et Réséda sont aux trois quarts crevées. La petite Sarah est en train de glavioter ses poumons. Il n'y a plus que la Boulotte qui est toujours comme un pont neuf. Mais voilà, elle refuse de turbiner. J'ai beau lui remonter le moral, elle ne veut pas entendre parler de ces cochons qui ont éloigné tous nos clients de la ville et qui ont essayé trois ou quatre fois de la prendre de force. Il est vrai que pour ce qu'ils donnent, les salauds!...

— Assez ! dit Léonard d'un ton bref ! Combien sont-ils, là-haut ?

— Six.

— Bien! Va me chercher la Boulotte. Tu lui diras à l'oreille que je veux lui parler tout de suite.

Le vacarme continuait à l'étage supérieur. On entendait des piétinements, des traineries de sabre et des vociférations au milieu desquelles revenaient sans cesse : *Napoléïon capout ! Parisse capout ! Frankreich capout !*

Au bout de quelques minutes, la Boulotte apparut comme lancée par l'ouragan et se précipita dans les bras de Léonard.

— Ah ! mon chéri ! mon chéri !

C'était, ma foi ! une belle brute, aux formes co-

pieuses, aux yeux sombres et éclatants, au front bas et dur casqué de cheveux d'un noir d'anthracite, évidemment façonnée pour la prostitution, et qui devait facilement affoler les hommes.

En quelques phrases rapides, Léonard lui communiqua son plan. Un vrai plan de désespéré dont l'insurpassable démence n'égalait pas la férocité.

Cela consistait à égorger sans esclandre, non seulement les visiteurs actuels, mais tous ceux qui viendraient les jours suivants. L'excitante Boulotte rabattrait le gibier et les corps seraient jetés dans un vieux puits aménagé dans cette vieille maison.

En s'y prenant bien, cela pourrait durer quelques jours. Après ça, si les Prussiens n'avaient pas évacué la ville on verrait à se faire tuer le plus gentiment du monde. Quant aux pensionnaires de la maison !...

Ces deux êtres étaient si faits l'un pour l'autre que la Boulotte n'eut pas même un tressaillement. Loin de là, ses traits s'amplifièrent, comme dans la sérénité d'une vision béatifique. La pensée de la mort, de l'inévitable mort, ne fut rien pour elle, et sans qu'un muscle bougeât, tant était calme le fleuve de sa volonté, elle donna toute sa vie dans un long et terrible baiser d'enthousiasme à cet homme sanguinaire, comme elle aurait donné tout son corps.

Seulement, on avait un peu trop compté sur la

surdité de la vieille qui avait très bien entendu, et la Boulotte venant à rencontrer ses yeux attentifs, le devina soudainement.

Le Maucot, jusqu'alors immobile et qui avait lui-même surpris ce regard, cueillit la moucharde au vol, quand elle s'élançait pour sonner l'alarme; et la jeta par-dessus la table, comme une guenille, à l'effrayant Léonard qui l'éteignit d'un seul coup. Telle fut l'histoire d'un clin d'œil.

Par malheur, elle avait eu le temps de pousser un cri, un épouvantable cri, et maintenant, à l'instant même, il fallait songer aux Prussiens qui descendaient avec fracas.

L'animale créature de perdition devint sublime.

— *Sans bruit!* dit-elle, regardant les deux colosses qu'elle poussa dans l'ombre et portant expressivement ses deux mains à son propre cou.

Et tout de suite, se dépoitraillant d'un geste, l'impudique s'avança, pleine de tisons, vers les soudards éblouis. Elle toucha de son doigt tendu la poitrine des deux premiers, puis de deux autres encore, et monta, sûre de traîner ces quatre hommes derrière elle.

Quant aux deux exclus, ils n'eurent pas à gémir longtemps et, de cinq minutes en cinq minutes, leurs camarades les rejoignirent, un à un, auprès de la vieille, silencieusement et pour toujours.

*
* *

On savait maintenant la manière et, pendant trois jours, ce petit négoce d'étrangleurs prospéra.

— Mon vieux, disait Fleur-d'Épine, la vendange est bonne, mais nous ne ferons pas pour un sou de raisiné. Ça commence à m'embêter !

Tout, d'ailleurs, s'était arrangé le mieux du monde avec les pensionnaires enivrées de ce continuel mélodrame. Elles voulurent même y jouer un rôle. Du froid de ces morts un patriotisme de goules montait en ces putréfiées.

— Je me mettrais bien toute nue à la fenêtre, pour les faire venir ! avait dit la poitrinaire Sarah dont le souffle n'aurait pas fait vaciller la flamme d'un cierge.

Trente hommes avaient déjà disparu et le soupçon ne semblait pas naître encore. Le puits n'avait pas l'air de se combler et l'odeur de charogne ne se déclarait pas tout à fait. L'allégresse du lupanar était donc à peu près sans aucun mélange.

Mais, encore une fois, ça commençait à l'embêter, le patron, de ne jamais voir le sang des hommes qu'il assassinait, et, sympathiquement, cela commença aussi à embêter son compagnon.

En conséquence, le soir du quatrième jour, ils se mirent à saigner leurs animaux. Toutefois, bien qu'ils eussent l'un et l'autre la main solide

et fort exercée, cela n'alla pas aussi bien qu'avant et les cris de mort furent entendus de quelques passants épouvantés qui portèrent au quartier la foudroyante nouvelle qu'on égorgeait là des soldats allemands.

L'heure était venue. Un poste entier accourut au pas de charge. Mais il fut arrêté par une vieille porte massive et lamée de fer qu'il ne fallait pas songer à démolir en une seconde. Les soldats en reçurent l'ordre pourtant. Ils avaient à peine commencé leur inutile vacarme que les deux corps fraîchement tués de leurs camarades tombèrent sur eux, lancés du premier étage. En même temps apparaissait à la fenêtre la redoutable gueule de Léonard.

— Voilà vos charognes ! beugla-t-il. J'en ai trente comme ça dans le fonds de mon puits. *Allez dire à votre général que je suis un maquereau et que je l'emm...!*

On dut faire le siège de cette maison défendue par deux hommes et quatre femmes, dont une mourante. Et ce siège fut une épopée digne des rhapsodes !

L'ex-franc-tireur avait gardé soigneusement les armes de ses victimes, les revolvers surtout, avec les cartouches en assez grand nombre, et les coups tirés dans la masse des assaillants, par les assiégés des deux sexes, portaient admirablement.

Il fallut en venir au *canon* pour ouvrir une maison prétendue de tolérance — chose prodigieuse

qu'on n'avait jamais vue et qu'on ne reverra pas jusqu'à la consommation des siècles.

Et lorsque enfin l'étrange forteresse attaquée par deux régiments, de tous les côtés à la fois, mitraillée, émiettée, brûlée, n'ayant plus ni toit ni fenêtre et ses murs même étant sur le point de crouler, cessa de se défendre — les Prussiens qui avaient peut-être perdu soixante hommes et qui avaient soif de fusiller au moins un *rebelle* capturé vivant, ne trouvèrent plus, au milieu des cendres et des plâtras, que les six cadavres mutilés de ces héroïques défenseurs d'un des derniers SALONS de la vieille France.

XXIV

A TERRIBLE NIGHT

La pauvre vieille aurait bien voulu pouvoir s'endormir, comme le lui avait conseillé son fils, le matin, quand il était parti pour aller se battre.

C'est facile à dire cela ! Mais quand on a soixante-dix ans bien sonnés, quand on a le cœur crevé de chagrin et qu'on est mangé par l'angoisse dans un lit de paralytique, il faudrait vraiment une bénédiction particulière du Bon Dieu pour obtenir un peu de repos.

On s'était battu, en effet, toute la journée, presque sous ses yeux, à deux ou trois kilomètres tout au plus. Pendant dix heures, elle avait entendu le canon, la fusillade, les cris des blessés qu'on apportait dans le voisinage. Elle avait même aperçu là-bas, au-dessus des vieux peupliers de la

route, un grand nuage de fumée qui ne s'était dissipé qu'au vent du soir.

Dans le vacarme effrayant de ces heures interminables, elle avait surtout écouté le canon, l'abominable canon qui tue si bien les enfants des pauvres mères.

Jamais auparavant, excepté à l'occasion de quelques grandes fêtes publiques, elle ne l'avait entendu. Mais elle savait bien ce que c'était, et chaque fois, depuis le matin, elle avait cru que toute cette mitraille entrait dans son corps, dans son misérable vieux corps incapable de la porter au secours des malheureux.

Son fils, son beau et grand fils, cet homme de courage qui aurait pu rester auprès d'elle, chez lui, comme tant d'autres qui se fichaient bien de la patrie ! où était-il maintenant ?

Ses fonctions le dispensaient de tout service militaire. Mais quand il avait appris, le brave homme ! que les Prussiens arrivaient en masse pour écraser le pays et qu'il avait vu les troupes françaises se préparer à la bataille, rien n'aurait pu le retenir et ce n'était pas sa vieille maman clouée dans son lit qui aurait entrepris de le détourner de son devoir. Elle se souvenait trop de son père, à elle, un grand soldat du premier Empire.

Il avait donc décroché son fusil de chasse et avait été s'offrir comme volontaire. Mais, tout de même, c'était bien dur de ne pas le voir revenir,

de ne rien apprendre du tout et d'assister au commencement de cette nuit froide qui allait s'acharner avec tant de cruauté sur les pauvres blessés tombés au milieu des champs, que nul chrétien n'irait secourir.

— O Jésus agonisant ! Bonne Sainte Vierge qui pleurez toujours, se pourrait-il que mon enfant fût au nombre de ceux-là ? La malheureuse vieille sanglotait dans les ténèbres.

* * *

Elle aussi était bien abandonnée. La jeune fille qui la soignait ordinairement n'avait pas reparu depuis midi et c'était un autre sujet d'angoisse.

Pour sûr, il lui était arrivé malheur. Intrépide et forte comme on la connaissait, elle avait voulu sans doute porter assistance à quelque victime et avait dû attraper un mauvais coup, car on savait que les Prussiens ne se gênaient guère pour tirer sur les femmes.

Ainsi donc, la vieille mère allait rester seule toute la nuit, sans une âme qui eût pitié d'elle. Son feu s'était complètement éteint depuis longtemps. Un froid noir entrait dans la chambre et tout lui manquait à la fois.

Les voisins avaient l'air d'être morts. Pas une lumière dans le village, pas un mouvement humain. Le grand silence dans l'obscurité...

Elle essaya de s'expliquer à elle-même, de se

persuader que son André ne pouvait pas être mort, qu'il ne pouvait pas non plus être blessé et que tout le mal était dans son imagination. Elle n'y parvint pas. L'inquiétude, les pressentiments funèbres persistèrent et se prévalurent de son impuissance. Le serrement de cœur devint effroyable.

Ah ! si ses pitoyables jambes, mortes depuis deux ans, avaient pu encore la soutenir, une heure seulement, comme elle serait partie de bon cœur à la recherche de son garçon, de son bon garçon de fils qu'elle avait si religieusement béni le matin, quand il avait tenu à partir !

S'il souffrait quelque part, elle saurait bien le trouver, le pauvre petit ! Toute sa force d'autrefois lui reviendrait pour l'emporter dans ses bras, comme lorsqu'il avait vingt mois et qu'il commençait à parler.

Jamais il ne lui avait fait la moindre peine. C'était un homme doux qui vivait en paix avec tout le monde. Et pourtant la vie ne lui avait pas été bonne. Trahi et abandonné par sa femme qui s'était enfuie après quelques mois de mariage, il ne s'était pas abandonné lui-même. Il avait eu la force de garder tout son noble cœur, ne vivait plus que pour sa mère, subsistant, avec une grande simplicité, de ses modestes fonctions et n'ayant le désir d'affliger personne.

Mais maintenant, mon Dieu ! s'il pouvait encore se traîner, pourquoi donc ne rentrait-il pas ?

Épuisée d'inanition et de tourment, elle était

tombée dans cet assoupissement lucide et cruel des très vieilles gens qui vont mourir de douleur. Sa tête, visible comme une tache pâle au milieu des ombres, oscillait régulièrement, secouée par un hoquet qui ressemblait à celui de l'agonie.

*
* *

Une clarté vive lui rouvrit les yeux. C'était une de ces fusées lumineuses et de diverses couleurs que les Prussiens employèrent si souvent pour transmettre, au milieu de la nuit, certains ordres aux différents corps placés sous le commandement d'un même général.

Cette fusée fut naturellement suivie d'un assez grand nombre d'autres et, pendant quelques minutes, la moribonde soucieuse, dont le cerveau commençait à chavirer, put se croire encore à l'une de ces fêtes impériales d'autrefois qui avaient frappé son imagination de simple femme. Le feu d'artifice allait sans doute apparaître. Il ne se fit pas attendre.

On sait l'ingéniosité des signaux nocturnes usités dans l'armée allemande. Les fusées n'eussent pas suffi. L'ennemi se servait aussi de points lumineux appliqués par un système très simple. Au moyen d'écrans qui cachaient ou laissaient passer la lumière, il produisait des éclipses plus ou moins longues. Le premier obturateur, par exemple, masquait un verre blanc et le second un verre rouge. Les couleurs émises et la durée de

l'émission suffisaient pour constituer une sorte d'alphabet analogue à celui employé dans la télégraphie électrique.

Dans les circonstances ordinaires, la communication s'établissait par des lanternes qui paraissaient et disparaissaient au loin, véritables feux follets sur la lisière des bois ou sur la crête des collines.

Je me souviens même que, parfois, nos pas en frappant le sol, firent jaillir des étincelles et nous reconnûmes que du phosphore avait été répandu avec intention sur la route.

En plein jour, nous remarquâmes aussi très souvent que les sentinelles correspondaient entre elles par des mouvements exécutés avec le fusil et que les vedettes, bien que postées quelquefois à une grande distance les unes des autres, apprenaient toutes, au même instant, qu'un danger était proche. Dans ce cas, c'était le cheval qui *parlait* en se tournant à droite ou à gauche, en se présentant de face, en pirouettant ou en pliant sur ses jarrets. Chacune de ses évolutions avait un sens particulier.

Enfin nous eûmes la preuve que la population des campagnes fut souvent complice de l'ennemi. Le meunier, par exemple, en faisant tourner les ailes de son moulin d'une certaine façon ; le bûcheron en plaçant au bord de la route un nombre déterminé de fagots ou en faisant une entaille à un certain arbre, etc., etc.

Ce système de correspondance *ouverte* ne fut pas sans inconvénients. Il arriva que de malins francs-tireurs, étant parvenus à la déchiffrer, la retournèrent contre ses auteurs. Je pourrais citer précisément un meunier de l'Eure-et-Loir qui fut contraint, par la menace de ses pieds de cochon grillés, à communiquer aux Prussiens un faux avis qui leur coûta terriblement cher.

*
* *

Mais on devine ce que de telles manœuvres, surtout la nuit, pouvaient imprimer de fantastique sur cette guerre suffisamment atroce déjà, et l'infortunée vieille opprimée depuis tant d'heures par la plus amère désolation, en conçut une épouvante sans bornes.

Que fût-ce, lorsque regardant au loin ces yeux de feu de ses propres yeux dilatés par l'inintelligence de son effroi, elle entendit tout près d'elle, au-dessous de sa fenêtre, semblait-il, un gémissement affreux qu'elle crut exhalé par son fils ?

— André ! cria-t-elle, mon enfant mignon ! mon doux fils ! est-ce toi ? Ils t'ont blessé, sans doute, les maudits. Fais un dernier effort, je t'en supplie. Viens trouver ta pauvre mère qui ne peut plus te porter ni se porter elle-même. Viens, mon amour béni, je te soignerai comme je pourrai. Je te donnerai toute la chaleur de mon vieux corps...

Une plainte nouvelle plus désespérée, plus pro-

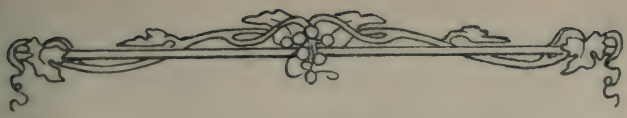
fonde encore que la première, lui répondit. Évidemment, l'être humain capable de la proférer était à sa dernière heure.

Cette mère douloureuse, qui reconnut alors tout à fait son fils, se tordit les mains, éclatant de désespoir.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce possible, cela ? Permettrez-vous que mon enfant meure si près de moi, sans que je puisse du moins le baiser une dernière fois, en attendant que vous me preniez à mon tour ? Oh ! non, n'est-ce pas ? Ce serait trop exiger de vos créatures. Attends, mon chéri, ne meurs pas encore. Ta mère va venir...

Et la malheureuse, aussi morte par en bas que les momies qui ont trois mille ans, se mit à ramper sur son lit, traînant sa moitié de cadavre par l'effort surhumain de ses deux bras.

Quelques minutes plus tard, elle tombait lourdement sur le parquet. Mais il ne lui fut point accordé d'ajouter à son voyage la longueur du pas d'un grillon, et les larves inclémentes des nuits polaires furent les seuls témoins de cette double agonie.



XXV

HUMILIATION D'UN SUBLIME

Mais regarde donc ton jeu, bougre d'âne, t'as la *Révolution* dedans ; quinte mangeuse portant son point, dans l'herbe à la vache ; quinze et cinq, vingt ; trois borgnes, vingt-trois ; trois bœufs, vingt-six ; tierce major dans les vitriers, vingt-neuf ; trois colombes, quatre-vingt-douze ; et joue An un de la République, quatre-vingt-treize. Mon pauvre Auguste, t'es passé au gabarit. C'est-y toi, cette fois, qui paiera la tournée de vitriol ?

— Caporal Tronche ! appela la voix impérieuse de l'adjudant qui apparut au seuil du poste.

L'un des joueurs mit ses cartes sur la table et se leva aussitôt.

— Arrive un peu, dit le survenant qui l'entraîna, j'ai à te parler. Tu vois ce cochon, n'est-ce pas ? —

Il lui montrait un gros fantassin de Bavière, immobile au milieu de la route et gardé comme un trésor par deux volontaires armés jusqu'aux dents. — Eh bien, on l'a ramassé, il y a huit jours, dans la forêt, du côté d'Ingrannes, à moitié crevé. Il paraît que c'est un paysan dont il essayait de prendre la femme qui l'a arrangé comme ça, à grands coups de serpe dans la figure. Mais ces animaux ont la vie dure. On l'a recollé à l'ambulance, et maintenant il est aussi solide qu'avant cette petite leçon de politesse. Tu vas prendre un homme avec toi et vous me le conduirez à Loury, où le général en fera ce qu'il voudra. Le bataillon n'a pas besoin de ce *subsistant*. On t'a désigné pour cette corvée, parce que tu as de la poigne et de la jugeotte quand tu n'es pas soûl. Le bougre a déjà essayé de filer et le commandant croit qu'il a *ses raisons* pour ça. Ainsi donc, ouvre l'œil et si ton prisonnier fait le malin, tu m'entends...

— Suffit! mon lieutenant, on livrera le bijou franco et à domicile. Ce n'est pas encore ce gros rapiécé qui se paiera ma fiole, je vous en réponds.

L'aspect du captif justifiait amplement cette sollicitude. C'était une espèce de géant, un de ces colosses de chair comme l'Allemagne en a tant versé sur la France, une brute magnifique dont la charogne, semblait-il, eût fertilisé tout un arpent.

La correction maritale et zélotypique dont avait parlé l'adjudant était écrite en caractères horribles sur sa face tuméfiée, purulente, quadrillée de spa-

radrap. Le nez avait été emporté, toutes les dents supérieures brisées par un coup superbe du hachoir qui avait élargi la gueule jusqu'aux deux oreilles et l'ensemble faisait penser au billot sanguinolent d'un charcutier.

On était forcé de supposer une intention précise de ne frapper cet homme qu'au visage et on s'étonnait que sur tant de coups d'une arme si redoutable, aucun n'eût été mortel. Il est vrai que le hausse-col bosselé démontrait que le sécateur avait dû s'égarer dangereusement deux ou trois fois, — car le personnage ainsi tailladé n'était rien moins qu'un prestantissime officier du 75e régiment, division de Schimmelmann.

*
* *

La mission ne déplaisait pas à cette excellente fripouille de caporal Tronche, ajusteur-mécanicien des *Amandiers* de Ménilmontant, renommé pour la vigueur de ses abatis et généralement connu parmi les *Sublimes* et les *Fils de Dieu* sous le sobriquet de *Casse-Litron*.

Avant la guerre, avant les complications excessives et indébrouillables qui l'avaient déraciné de son Paris pour le jeter aux francs-tireurs du Loiret, il avait connu la gloire.

De la porte Montempoivre à la rue du Pot-au-Lait et du Pont-de-Flandre au Point-du-Jour, il fut célèbre.

Il n'y en avait pas un autre pour faire aussi bien que lui le signe de croix des pochards. Sur la tête il prononçait Montpernasse ; sur l'épaule droite, Ménilmonte ; sur la gauche, la Courtille ; sur le ventre, Bagnolet, et sur le creux de l'estomac, trois fois Lapin sauté. Les quatre premières invocations exprimaient la béatitude, les trois coups du Lapin sauté s'accentuaient vigoureusement. Il fallait que le thorax résonnât avec puissance. Prouesse qui fut consignée dans les fastes épiphaniques de Denis Poulot.

Orateur considérable dans les réunions publiques, il avait certainement décrété plus de vingt mille lois d'urgence manifeste. Chaque soir, il reconstituait la Pologne à la *Mine à poivre*, assommoir fameux de Ménilmontant, et n'hésitait pas à créer un grand État Scandinave pour museler le despote moscovite à la *Machine à soûler* ou à la *Tête de cochon*.

Depuis longtemps, il avait fait de l'Allemagne entière une vaste république et groupé sous un vocable fraternel toutes les provinces danubiennes. Enfin il avait judicieusement expédié les musulmans à la Mecque et le Pape à Jérusalem. Quant à l'Angleterre, on savait très bien qu'elle ne l'épouvantait pas.

Bel homme, d'ailleurs, trop aimé des femmes, disait-on, il travaillait surtout devant le comptoir. Il avait sur son livret toutes les signatures des grandes maisons de Paris, faisant au plus trois

journées de travail par semaine et deux ou trois patrons par mois. En un mot, c'était un de ces redoutables *crâneurs* engendrés pour le désespoir des industriels.

Devenu soldat en province, contre toute prévision et mis en contact avec de vrais hommes élevés dans une ignorance invincible de ses exploits antérieurs, tenu en main par un chef solide qu'il n'y avait pas moyen d'*épater*, il s'était résigné très vite, mais non sans douleur, à « éteindre son fourneau », comme il le disait lui-même, et passait avec raison pour un excellent troupier.

L'occasion du prisonnier Bavarois fit renaître en lui quelque chose. La perspective d'une longue promenade sous bois pendant laquelle il pourrait expliquer à ce barbare la supériorité de la France l'enflamma et, presque aussitôt, fut entamé le dialogue remarquable dont voici les principaux traits :

* * *

— C'est un effet de mirage de voir ta binette, mon gros Prussien ! commença-t-il. Il paraît que ça ne t'a guère profité de faire le galant avec nos dames. Enfin, je ne veux pas t'embêter pour ça. Tu es assez puni et je respecte le courage malheureux comme doit le faire tout bon Français. Seulement, tu es mon prisonnier et je réponds de ta *poire*. Il ne faut pas me *pisser à l'anglaise*. Ça, mon petit père, je ne te le conseille pas. C'est

moi que je me nomme Isidore Tronche, dit Casse-Litron, mécanicien de mon état et avantageusement connu dans la capitale. Mais on ne parle pas des célébrités dans votre sale Berlingot ?

— Ché né suis bas Brussien, mennessier, répondit le prisonnier, ché suis Paffarois ti Munnchène.

— Bavarois ou Prussien, c'est kif-kif et je m'en bats la paupière avec une petite patte d'anguille. Si tu n'es pas Prussien, alors qu'est-ce que tu viens foutre chez nous ? C'est-y donc que vous êtes des chiens en Allemagne pour qu'on vous fasse marcher à coups de pied dans le derrière ? Ah ! malheur de malheur ! c'est pas du sang que vous avez dans les veines !

— La Bolidigue, c'est pien tivissile ! Fus affez raison. Mauffaise kerre, pien mauffaisse ! Naboléïon et Pissemarck, gou goubé et mis tetans la marmide !

— Ah ! la bonne heure ! tu es un frère, toi. Je l'ai toujours dit, il n'y aurait que de s'entendre contre les rois et les aristos, au lieu de se manger le nez et de se casser la gueule tout le temps comme des propres-à-rien. Si j'étais de vous autres, j'enverrais dinguer toute la sacrée boutique et je dirais à Guillaume et à Bismarck : « Si vous avez besoin d'argent, faites comme moi, feignants, travaillez. » Je ne sais pas où vous en êtes là-bas, dans votre pays de pommes de terre, mais, voyez-vous, tant qu'il y aura des mouches à viande sur

le travailleur, tant qu'il n'y aura pas la liberté de la presse, le droit de réunion, le droit au travail, l'égalité des salaires, le partage des bénéfices, la suppression du militarisme, la fraternité des peuples, l'abolition des privilèges, etc., et le divorce par-dessus le marché, nous serons sur un volcan et le peuple crèvera de misère...

Casse-Litron commençait à s'emballer. Il avait même changé son fusil d'épaule, pour gesticuler plus noblement.

Le géant, fort tranquille, paraissait l'écouter avec attention en marchant d'un pas automatique, ses deux poings énormes collés à ses cuisses de Polyphème.

Quant au troisième personnage, l'autre estafier choisi pour l'escorte du Bavarois, c'était un paysan peu accessible sans doute à l'éloquence de la tribune. Les paroles de l'orateur avaient l'air de couler sur lui comme la rosée sur les soies d'un marcassin et il allait en silence, regardant mourir les dernières feuilles.

On s'enfonçait dans une partie du bois très couverte et le grand calme du soir n'était troublé que par la présence de ces voyageurs.

* * *

— Ché fus rémercie, gaboral, nus ne safons bas tutes ces pelles chausses, en Paffière, dit encore le prisonnier. Mais ché né gombrends bas

tutes fos mottes. Fulez-fus m'exbliguer pien chiste?

Si l'ancien sublime, devenu, je le répète, un très bon soldat, n'avait pas été, dans la circonstance, totalement obstrué par les vessies d'autrefois, il eût sans doute remarqué, depuis un instant, l'expressive mobilité des yeux du colosse qui paraissait étudier avec un extrême soin les moindres broussailles. Peut-être aussi se fût-il étonné du silence très particulier de ce lieu, silence trop complet pour n'être pas inquiétant.

Ravi tout au contraire de la déférence de son Bavarois et transporté jusqu'au ciel postiche des Fils de Dieu par l'imbécile espoir d'un prosélytisme humanitaire, il continua l'évacuation.

Le pauvre diable ne continua pas longtemps. Un énorme coup de poing capable d'assommer trois veaux et qui dut lui rappeler le marteau-pilon de ses usines, l'envoya rouler par terre en même temps que son camarade, aussi rudement accommodé que lui-même.

Le Bavarois avait pris son temps et, profitant d'une seconde où l'escorte inavisée de son dessein était avec sa propre personne en alignement parfait, il avait lancé soudain ses deux formidables bras. Au même instant, il disparaissait avec une agilité surprenante.

Le malheureux caporal, instantanément dessoûlé de son bavardage, se releva presque aussitôt, écumant de rage et, suivi de son soldat non moins excité, s'élança dans la direction probable.

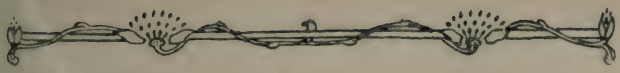
En courant, ils déchargèrent même leurs fusils,

Au bout d'une demi-heure, pourtant, exténués, brisés, n'en pouvant plus de leur course vaine, la nuit noire étant, d'ailleurs, tout à fait venue, ils se virent contraints de s'avouer à eux-mêmes leur impuissance et leur sottise.

Mais la responsabilité pesait tout entière sur le caporal et le pauvre sublime dut rentrer au camp, la crête fort basse, réduit, pour échapper aux rigueurs martiales, à la désolante ressource d'exhiber son mufle contusionné.

Telle fut l'humiliation première et dernière d'un des plus notoires coryphées du Sublimisme.

Isidore Tronche se fit éventrer magnifiquement, aux environs de Beaugency, quinze jours plus tard.



XXVI

UNE FEMME FRANC-TIREUR

Cette aventure, je le sais bien, èst peu vraisemblable. Mais qu'y puis-je ? La guerre franco-prussienne est elle-même un chaos d'invraisemblances. On le saura plus tard, quand certaines bouches qu'on croyait de fer ou de bronze auront été complètement desserrées par la mort.

Il y en a, parmi ceux qui ont l'air de vivre encore, dont le témoignage ou la confession la plus faiblement chuchotée mettrait debout les pierres tombales et ferait jaillir les pavés de tous les chemins de France.

L'aveu de Bismarck, dont le monde, il y a six mois, fut épouvanté, n'est que le prodrome de beaucoup d'autres aveux qui n'attendront peut-être pas la fin du siècle... On nommerait facilement une quarantaine d'individus qui doivent lire

avec de singuliers yeux les légendes actuelles de cette guerre unique en son genre, *dont tous les ressorts furent cachés.*

J'imagine que quelques-uns de ces personnages, qu'on aurait pu contraindre à parler en les chaussant de brodequins rouges, laisseront au moins une poignée de documents authentiques, dont la place est marquée d'avance dans l'histoire des étonnements humains.

La guerre de 1870 est peut-être la seule où *toutes* les fautes furent commises par tout le monde sans exception, et *des deux côtés à la fois.*

Il n'est pas permis d'ignorer aujourd'hui que, jusqu'à la fin, les Allemands furent aussi stupéfaits de leurs victoires que les Français consternés de leurs défaites. Même après Sedan, même après Metz et jusqu'à la décisive bataille du Mans, l'Allemagne trembla, l'Allemagne eut peur de se sentir au milieu d'une nation si supérieure d'où pouvait jaillir tout à coup UN HOMME.

Aussi longtemps qu'une armée d'au delà de la Loire put être prévue, les chefs allemands les plus audacieux ou les plus habiles se crurent en danger *quand même*, et se tinrent toujours prêts à déchirer précipitamment des deux éperons les flancs agités de leurs chevaux de triomphateurs.

Ah! si ce qu'on nomme bêtement la Fortune avait voulu susciter alors un de ces « petits Gaulois », — comme disait le Chancelier, — invisibles en plein soleil à force d'insignifiance, mais dont

l'âme est affiliée au tonnerre et que la tempête, quelquefois, chaperonne soudainement d'une crinière de feu, quelle sublime chasse à courre de huit cent mille vainqueurs éperdus!

La panique immense, comme un cyclone venu du profond Midi, ramassant giratoirement l'Invasion autour de Paris, aurait aussitôt jeté l'Olympe de Versailles sur Manteuffel, Frédérick-Charles sur Werder, Mecklembourg sur Falkenstein et Von der Tann sur le prince royal de Saxe, dans une bousculade infinie.

Revirement inouï de la débâcle française dont l'univers eût éclaté d'admiration! Mais il aurait fallu que les barbares, une minute seulement, aperçussent l'*Ame de la France*, et c'est ce que Dieu ne voulut pas, parce que l'heure n'était pas encore venue, parce que c'est une âme très précieuse dont il est jaloux, et parce qu'il fut recommandé dans le Livre de sa Parole de ne pas offrir des perles aux pourceaux.

En conséquence, tout le monde fit d'incomparables sottises. Les généraux français laissèrent échapper toutes les occasions sans cesse renaissantes de la victoire et les généraux allemands n'en laissèrent échapper aucune de déshonorer immortellement leur patrie.

Mais les uns et les autres parurent toujours dissimuler avec soin le principe de leur démence de victorieux ou de leur vertige de vaincus, — à ce point qu'on serait tenté de supposer le plus im-

possible concert et que cette histoire apparaît tout à fait indéchiffrable quand on cherche à l'examiner dans ses profondeurs.

Il était donc inévitable qu'un désarroi si surnaturel des pratiques *extérieures* de la Providence eût pour corollaire un déplacement universel des habitudes ou des conventions banales, et nous ne songeâmes point à nous étonner de la présence parmi nous d'une vraie femme en costume de franc-tireur.

*
* *

Il eût été dangereux de lui manquer de respect. Quelqu'un l'avait essayé au commencement. Mais ce quelqu'un avait reçu une telle danse qu'il fallut ensuite le raccommoder.

C'était une grande et robuste fille de la campagne, supérieure à beaucoup d'hommes par son énergie. Sans beauté, d'ailleurs, mais fort expressive et toujours agréable à voir.

N'ayant pas l'embonpoint de son sexe, le vêtement masculin lui allait admirablement et les inattentifs ou les myopes la prirent souvent pour un authentique troupier.

Il va sans dire que son nom n'avait été porté sur aucun registre matricule, qu'elle n'avait à répondre à aucun appel et qu'elle était amplement dispensée de tout service. Mais elle comptait au moins pour un soldat, pour un fier soldat, et répondait au nom de Jacques Maillard qui était celui

de son fiancé enduit de pétrole et brûlé vif dans sa maison de Lailly, village près de Beaugency dont les Bavarois ne laissèrent en novembre que les ruines calcinées.

Histoire des plus simples. Il était arrivé qu'un jour, comme nous donnions la chasse à des uhlans, un coup de feu parti d'un fourré, à cent pas de nous, avait jeté par terre l'un des fuyards que ses camarades, serrés de très près, avaient été forcés, contre leur coutume, d'abandonner à moitié mort.

Aussitôt nous avions vu sortir du taillis un jeune paysan armé d'un fusil qui s'était avancé vers nous.

— Mes compliments, mon brave, lui avait dit le commandant, c'est un coup superbe. Comment t'appelles-tu ?

— Jacques Maillard.

— Tu es du pays ?

— Pas précisément, monsieur l'officier. Je suis de Lailly, canton de Beaugency ?

— Lailly ? N'est-ce pas ce village qu'ils ont brûlé, les bandits ? Nous avons vu ça, il y a quelques jours. Ah ! mon pauvre garçon !

A ce dernier mot, quelque chose de noir avait passé sur le visage de l'inconnu, en même temps que montait du fond de sa gorge un hoquet semblable au commencement d'un sanglot.

— Que fais-tu donc par ici ? avait ajouté le commandant.

— Vous voyez, je chasse les Prussiens, comme vous.

— Tiens ! tu es franc-tireur ?

— Oui, monsieur, depuis un mois.

— Très bien ! A quelle compagnie appartiens-tu ?

— A la vôtre, si vous voulez me recevoir.

— Mais, commandant, avait dit alors un officier attentif à l'interrogatoire, ne voyez-vous pas que cet individu est une femme ?

Il avait fallu s'expliquer, et voici ce que le vieux commandant avait appris en particulier.

La jeune fille, sur le point de se marier, habitait déjà la maison de son fiancé, lorsqu'un jour les Prussiens arrivèrent inopinément. L'un d'eux, un lieutenant de hussards, sans doute excité par la chevauchée du matin, et la trouvant seule, avait tout de suite essayé de la violer.

Par malchance, il avait affaire à une fille des plus vigoureuses, et la lutte ignoble eût probablement fini par la déconfiture de l'agresseur. L'apparition de Jacques, accourant aux cris, décida le Prussien à se retirer à reculons, les yeux hors de la tête et protégé par la pointe de son sabre.

L'infortuné protecteur, sachant très bien qu'une violence directe attirerait immédiatement la foudre sur son amie et sur le village entier, parvint à se contenir toute la journée. Mais, le lendemain matin, on retrouvait, dans un endroit écarté, le corps du lieutenant criblé de coups de poignard.

Naturellement, les amoureux avaient disparu.

Ces deux êtres vécurent trois semaines environ dans la forêt, de la terrible existence des proscrits, des braconniers à l'affût de l'homme.

Jacques, désormais enragé, parvint à descendre deux ou trois vedettes et fit même présent d'un très bon fusil prussien à sa compagne qui tirait aussi bien que lui.

Une imprudence trop forte lui mit enfin sur les bras une demi-douzaine de cavaliers qui le ramenèrent à Lailly, le jour même où on avait décidé de brûler ce malheureux village. Il fut reconnu pour l'assassin du lieutenant et on lui fit la mort aussi affreuse que possible.

La jeune fille, éloignée de lui au moment de la surprise et qui n'avait pu le secourir, résolut de lui *survivre* et, se sentant un cœur d'homme, appelant, tirant à soi toute l'âme du défunt, conçut et réalisa le projet de se donner au premier groupe de volontaires qui consentirait à l'incorporer.

*
* *

Ce fut alors, pendant deux mois, les deux longs mois de la fin, le spectacle le plus surprenant et le plus simple.

Cette fille qui s'était elle-même rasé la tête, n'ayant aucun autre moyen d'exprimer son deuil, qui semblait avoir oublié son sexe et dont tout, jusqu'à la voix, était devenu d'un homme, se con-

duisit, aussi longtemps que dura la guerre, avec un calme courage qu'aucune souffrance intérieure ou extérieure ne put entamer.

Ceux qui la connurent ne se souviennent pas de l'avoir vu rire. Elle n'acceptait jamais de conversation avec personne, passait même des jours entiers sans faire entendre une parole. Mais elle n'était dure à aucun de nous, et son instinct de femme se révélait en ce point qu'elle déployait une incomparable sollicitude pour nos blessés. Une dizaine, au moins, qui vivent encore, furent sauvés par elle.

Il fallait que cette créature eût dans l'âme toutes les chevilles de l'amour ou du désespoir, car nous ne pouvions comprendre où elle prenait la force de n'être jamais abattue.

Jamais de révoltes, jamais de plaintes, jamais une larme, jamais un soupir.

Quand il fallait se battre, elle se battait avec nous, mieux que nous, du même air tranquille, avec une indémontable innocence — comme elle eût fait une besogne horrible, mais nécessaire, qu'il ne lui était pas permis de refuser.

Rien d'une amazone. La rhétorique la plus opiniâtre n'eût pu voir en elle un seul trait d'ange exterminateur. C'était bien plus simple et bien autrement sublime.

Je ne crois pas qu'il me soit possible d'oublier le moment terrible où, saisis par un remous de bataille, il nous arriva d'être tellement entassés avec

la moitié d'un régiment saxon, dans une ruelle étroite, qu'il devint impossible de faire usage des armes, d'accomplir seulement un geste et qu'Allemands et Français se contemplèrent face à face, sans pouvoir combattre. Situation d'un tragique bizarre et déconcertant.

Je voyais en plein la pauvre fille dont l'expression n'avait pas changé, qui regardait machinalement devant elle un gros paysan de Thuringe à barbe rouge qu'elle aurait pu mordre au visage, tant ils étaient rapprochés, et je crus voir dans ses beaux yeux calmes une sorte de pitié douloureuse pour tant de misères.

Mais je parle de la durée d'un éclair. Ayant eu moi-même fort à faire pour me débrouiller en un tel instant, la suite m'échappa et je ne revis notre volontaire que plusieurs jours après, dans le cloaque de boue neigeuse où pataugeaient soixante mille hommes en déroute.

Appuyée d'une main sur son fusil, elle soutenait du bras gauche un petit mobile breton qui, sans son aide évidemment, se serait laissé fouler aux pieds. Toujours la même expression d'oiseau triste et doux à qui on aurait coupé les ailes...

Et ce fut ainsi jusqu'à la fin.

Quand vint l'heure du licenciement, elle reprit tranquillement ses habits de femme et partit, à la grâce de Dieu, sans nous avoir dit son nom, nous ayant salués avec douceur.

XXVII

SPECTRES INUTILES

Il semblait que la mort elle-même eût pris en dégoût ces pauvres diables qui n'espéraient plus la fin de leurs tourments. On a beau être jeune, le métier de spectre, à la longue, est insoutenable, surtout quand on n'y fut préparé par aucun apprentissage de cauchemar, et l'éducation de cette masse d'adolescents extirpés de leurs familles, laissait, à ce point de vue, tout à désirer.

Ils étaient pourtant le meilleur de la société française, en ce temps-là, et ils avaient fait, en somme, généreusement, ce qu'ils pensaient être leur devoir. Quelques-uns y laissèrent leur peau, bien qu'ils l'estimassent fort précieuse. Beaucoup revinrent éclopés, fourbus, délabrés sans rémission, qui ne sortiront jamais de l'état de convales-

cence. Mais la plupart des survivants rapportèrent une âme infiniment lasse pour engendrer une consécutive génération privée d'enthousiasme.

Je doute fort que les vélocipédistes ou les manilleurs actuels se déterminassent aussi volontiers que leurs pères aux aventures dangereuses, aux fredaines parfois héroïques dont la guerre franco-prussienne offrit l'occasion. C'était alors, j'en ai peur, le *geste* suprême et dernier d'une France ancienne qui entrait dans son agonie.

Ils étaient venus de loin, les braves garçons que je vis peiner et combattre en cet hiver noir. Je parle d'un corps spécial qui se recruta surtout dans le Midi. Il y avait des Toulousains, des Marseillais, des Périgourdins et des Gascons, enfants de la vieille bourgeoisie provinciale et traditionnelle, assez proprement élevés par conséquent, et qui parurent, en général, beaucoup plus solides que les autres guerriers improvisés dans les départements du Centre ou du Nord.

Le grand Capitaine qui eût pu tirer parti de cette force ne se présenta jamais et les malheureux, saturés, dès leur tendre enfance, de *Victoires* et de *Conquêtes*, furent contraints de se résigner à la déroute perpétuelle en pleine patrie. Les moins invincibles trouvèrent cela terriblement dur.

Un dimanche soir, 4 décembre, — cette date ne sera point oubliée, — on était venu leur apprendre que l'armée française dont ils se croyaient soutenus avait repassé la Loire, que les Prussiens

marchaient sur Orléans et qu'ils étaient absolument seuls au milieu des bois.

Il avait donc fallu tourner le dos à Paris qui se délivrerait lui-même comme il pourrait, devenir pareils à des fluides pour se glisser entre les lignes ennemies et marcher trente heures dans un froid polaire capable de cristalliser jusqu'à la bave du grand-duc de Mecklembourg. Première étape de vingt-sept lieues.

La chasse avait duré huit jours et autant de nuits, pendant lesquels on avait dû s'habituer à la privation de sommeil et de nourriture. Arrivés enfin comme des épaves à Châteauroux, après maints circuits, détours et contre-détours pouvant équivaloir à une notable partie de la distance qui nous sépare de la lune, il avait paru nécessaire à quelques personnages éminentissimes et superfins d'empiler ce calamiteux bétail dans des trains cataleptiques dont la lenteur eût exaspéré le cocher des morts.

Châteauroux, Saint-Sulpice-Laurière, Poitiers, Niort, Angers et le Mans, tel avait été l'itinéraire d'un voyage de soixante-douze heures dans des fourgons, dans des wagons de guignon dont toutes les vitres étaient brisées, par une température de 18 à 23 degrés au-dessous du gel.

Immédiatement après cet essai de pétrification des défenseurs de la patrie, reprise des promenades militaires, à travers le département de la Sarthe. Escarmouches ridicules, reconnaissances multi-

pliées d'on ne savait quoi, nuits de grand'garde, cieux implacables, famine atroce et certitude acquise désormais que tout cela était parfaitement inutile. Combien de temps encore ? O Seigneur !

*
* *

Il y eut des cas de folie furieuse. A force de donner leur vie par lambeaux dans l'espoir toujours déçu de quelque occasion de mourir honorablement d'un seul coup, quelques-uns en vinrent à se persuader que leurs compagnons d'agonie étaient des Prussiens. Il arriva même que deux ou trois hommes furent assez gravement blessés par ces furieux lamentables qu'on dut enfermer, et cet effroyable délire, un instant, parut *contagieux*.

Il y eut des tempêtes, des cyclones de désespoir qui renversaient tout. Il y eut enfin des suicides !

On avait été tellement trompé par les hommes et par les choses, on était si fatigué, on souffrait tant d'avoir toujours froid et de ne jamais manger, que la démarcation précise du réel finissait par s'abolir.

On avait, de temps en temps, il est vrai, comme l'impression d'une accalmie pendant le déluge, tout le monde cherchant tout le monde, et des disparus demandant à des isolés de les renseigner sur des introuvables...

Trois mois d'une pareille existence avaient suffi pour faire de cette jeunesse amoureuse du sacri-

fice, une ribambelle de tardigrades fantômes qu'on faisait semblant d'utiliser comme éclaireurs, et que les campagnards inquiets voyaient apparaître sur tous les chemins.

Charriés par tous les courants de la débâcle, portés çà et là sur le dos des flots qui montaient ou qui descendaient des champs de bataille, sans obtenir une seule fois qu'on les alignât à leur tour, ils ressemblèrent à des trépassés en pèlerinage qui ne sauraient plus retrouver leurs tombes.

Ils ne savaient pas de combien d'affaires ils avaient été, de la sorte, les anxieux témoins, et quand tout espoir de vaincre eut été perdu, ils se résignèrent à ne plus souffrir autrement que comme des bestiaux sans écurie et sans pâturage.

Mais auparavant, ils avaient eu, parfois, à rugir et à sangloter de ce rôle monstrueux de comparses des immolations. Un jour, entre autres, il leur avait fallu assister au complet massacre d'une compagnie d'infanterie de marine abandonnée sur un point stratégique où le général en chef aurait dû concentrer ses meilleures forces. Ils avaient vu soixante hommes tenir tête à soixante canons et à dix mille Bavarois, pendant trois heures et demie, en chantant des refrains de mer.

Les soixante hommes étaient tous tombés devant eux jusqu'au dernier qui se trouva précisément le capitaine, et ces jeunes gens suffoqués d'admiration et d'ignominie faillirent tuer leur commandant qui pleurait lui-même d'être forcé de les retenir.

Ils se souvenaient aussi, — et cela ressemblait à ces choses de feu et de vent divin qu'on lit dans les Écritures, — ils se souvenaient d'avoir vu passer, à Beaune-la-Rolande, un cuirassier qui, ayant été, en chargeant, décapité par le canon, continuait un instant sa charge sur l'invisible, le sabre toujours à la main et le corps emporté dans le galop furieux de son cheval, pendant que la tête casquée roulait à leurs pieds...

Plusieurs avaient gardé de cette vision d'Apocalypse comme une estampille de la démence.

Ah! ils les avaient vus de près, les Prussiens! Ils avaient, pour ainsi dire, campé sous l'arbre de mort qui portait ces fruits savoureux, avec l'éternelle défense imbécile d'y toucher.

Il ne leur fut pas même donné de combattre à ce déplorable Tertre Rouge dont la prise décida du sort de la guerre et qui fut confié, par un aveuglement surnaturel, aux asphyxiés du camp de Conlie.

Ils reçurent, selon l'usage, l'ordre de se replier, au moment précis où il y aurait eu quelque chose à faire, après un mortel planton de douze heures dans la neige, le long des haies.

Défense avait été faite d'allumer aucun feu, de griller seulement une cigarette et de tirer un pauvre coup de fusil. Le jour étant venu, le terrible jour du 11 janvier, les Allemands furent aperçus à soixante mètres, immobiles, silencieux et gelés eux-mêmes, ayant aussi la consigne de ne pas attaquer encore.

Les deux grand'gardes, qui n'avaient peut-être plus que quelques instants à vivre, éclatèrent alors d'un rire douloureux autant qu'une crise de sanglots, et se battirent, comme des enfants, à coups de boules de neige...

*
* *

La France était bien vaincue, mais non pas tout à fait soumise, et les inutiles spectres allaient, sans trêve, dans un songe de folie et de douleur.

Il leur fallut errer encore deux semaines, toujours glacés, toujours affamés, toujours dormant sur leurs pieds et désespérés de si bètement souffrir.

Il y avait dans cette troupe un infortuné garçon, un séminariste de vingt ans qui s'était engagé volontairement avec trois cents cierges dans le cœur. Celui-là avait rêvé de jouer les Judas Machabées et ses camarades lui certifiaient qu'il serait *machabée* tout court. Ce qui arriva effectivement.

Sa campagne militaire fut la déception la plus cruelle et je me mépriserais d'oublier sa mort.

Étant très faible, ainsi que la plupart des adolescents travaillés d'héroïsme, les fatigues étonnantes qui lui furent octroyées sans compensation l'accablèrent plus que tous les autres. C'était pitié de le voir marcher comme un somnambule, roulant avec son fusil dans la neige, tous les cent

pas, et, réveillé par cette chute, se relevant avec des râles, en éjaculant une invocation.

Bientôt atteint de phtisie, sa toux continuelle devint la fanfare de ce bataillon fantastique. Deux ou trois fois des apitoyés entreprirent de le porter. Mais c'était vraiment trop lugubre, les porteurs eux-mêmes ayant l'air d'avoir besoin qu'on les enterrât. Il fallut y renoncer.

Pas moyen de lui parler d'ambulance ou d'hôpital. Il avait cette idée fixe de mourir *les armes à la main*.

Un jour, déterminé à finir en soldat, il se précipita, baïonnette au vent, sur un groupe de Prussiens lassés aussi, très certainement, et qui regardaient passer leurs pitoyables vaincus sans démonstrations hostiles, comme ils auraient regardé un convoi funèbre.

Car ces choses se sont vues. On en avait tellement assez, de part et d'autre, qu'on finissait par ne plus se battre quand on se rencontrait en petit nombre.

L'un de ces Prussiens, que je vois toujours, un grand diable rouge au regard mélancolique, écarta tranquillement le fusil dont cet enfant menaçait sa peau et l'enserrant d'un de ses bras, lui mit dans la bouche le goulot d'un bidon plein d'eau-de-vie.

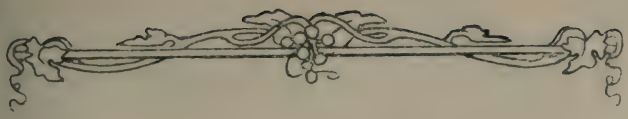
L'agonisant but avec avidité quelques gorgées et l'ennemi, très doucement, le laissa partir. Tel fut le résultat de sa dernière crise de bravoure.

Trois jours plus tard, il râlait. Par bonheur, on

arrivait dans un village dont j'ai oublié le nom, village, il est vrai, rempli déjà d'un nombre infini de loqueteux et de claquedents.

On parvint à lui trouver une place pour s'étendre. Et cette place merveilleuse, que lui réservait le plus incroyable destin, fut dans l'église, au pied d'un autel naïf consacré à Notre-Dame des Sept-Douleurs. Puis comme il fallait probablement un contrepoids à l'extraordinaire affliction de ce cœur candide, il se rencontra qu'une petite flamme rose, oubliée, je ne sais comment, continua de briller à côté de lui jusqu'après son dernier soupir, et qu'il put, au milieu de son agonie, se rappeler la douce histoire, — apprise naguère dans son école sacerdotale, — de ce Pape des Catacombes qui, attendant l'heure du martyre, écrivait, d'une main tranquille, les observances relatives à la Lampe du Sanctuaire...

Les plus mécréants de ses camarades avouèrent entre eux, le lendemain, que celui-là, décidément, avait eu la meilleure part.



XXVIII

LE MOT

Quand j'habitais Vaugirard, au temps des famines, la rue *Cambronne* était naturellement le plus court chemin pour venir chez moi.

CAÏN MARCHENOIR.

Sola Gallia monstra non habuit, sed viris semper fortissimis et eloquentissimis abundavit.

S. JÉRÔME, adv. Vigil.

Chaussons le cothurne et entamons les grandes gueulades.

FLAUBERT.

Je refuse pourtant de l'écrire. Je me reconnais incapable et même tout à fait indigne de l'écrire, ce Mot historique, ce Mot tyrannique, ce Mot fatidique, ce Mot formidable et délicieux, cet Archi-Mot toujours surprenant que les anges n'osent balbutier et qui paraît avoir cinq millions de lettres.

Aucun autre mot français ne fut autant proféré en 1870, et c'est pour cela, sans doute, que cette année s'appela terrible.

Depuis le 4 août jusqu'au paiement des derniers centimes du fantastique paquet de milliards qu'on voulut nommer l'indemnité aux spoliateurs de la France, ce Mot dut être vociféré, chaque jour, de la façon la plus énergique, un nombre incalculable de fois.

Si l'impuissance à deviner ou comprendre quoi que ce soit n'était pas, fort heureusement, le privilège des quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'humanité, ce serait à mourir d'effroi de considérer, à cette occasion, que les mots ne sont pas seulement des combinaisons alphabétiques ou des aventures de gueuloir, mais les plus vivantes réalités.

Quand il est sorti de nous, le pauvre mot qui flottait auparavant dans les limbes ténébreux du Disponible, il devient aussitôt agile, vagabond et irréparable.

Ubiquitaire par sa nature, il s'élance de tous les côtés à la fois, agissant avec la force plénière de son origine d'En Haut, car les mots ne sont pas de l'homme.

Il faut être atteint d'Académie pour croire à la *bassesse* de quelques-unes de ces entités subtiles, — comme s'il y avait moyen de concevoir une hiérarchie dans ce vestige lamentable et surnaturel de l'ancien plan des constellations qui se nomme un Vocabulaire ; comme s'il y avait des mots qui

fussent évêques, d'autres mots condamnés aux labeurs serviles et des épithètes accoutumées à faire le trottoir.

La vérité, c'est qu'ils sont tous terribles, tous mystérieux, qu'ils ont le pouvoir de se changer en serpents, comme les bâtons de Jannés et de Mambré, sous les yeux du Pharaon, quand le magicien l'ordonne, et que c'est ordinairement le plus méprisé qui doit dévorer les autres.

Ce fut, en 1870, l'étonnante histoire du Mot que j'ai résolu de ne pas écrire.

*
* *

Ne craignons pas de l'affirmer, il se multiplia, se fit nombreux autant que les flots du grand Déluge. Bientôt il n'y eut plus que lui, et il submergea tout être vivant.

Impossible, aujourd'hui, de prévoir comment on pourra s'en dépêtrer, car tout le monde sent bien qu'on y est toujours et de plus en plus. Que dis-je ? Le Mot est devenu réellement la Chose, ainsi que le veut une inflexible et trop juste loi. *Purgamenta et stercora facti sumus*, disait l'Apôtre.

Quelques années avant la guerre, Victor Hugo avait été l'émancipateur de ce Vocable jusqu'à lui captif dans les lieux obscurs et méprisé par tous les apôtres littéraires.

La Défaite fut l'occasion, pour la France entière, d'implorer le secours du paria devenu puissant

dont la jeune gloire éclatait déjà et ce fut un concert unanime d'invocations comme on n'en avait jamais entendu.

Chaque fois que le Prussien remettait sa botte sur les plaies vives d'un peuple dont il est naturellement le domestique, l'âme en agonie de plusieurs millions d'infortunés se réfugiait dans les deux syllabes comme dans une forteresse.

Les mourants de misère et les mourants de désespoir, les blessés, les charcutés, les brûlés vivants, les moribonds abandonnés au milieu des champs, par les nuits glaciales, tous murmurèrent ou vociférèrent le Mot vengeur.

Il s'envola de clocher en clocher comme l'aigle de Napoléon, se posa sur le pinacle des monuments les plus altiers, se déposa même à leur base et le long des murs croulants de soixante villes bombardées.

Les vaincus irrésignés à l'inacceptable déconfiture, mais contraints de la subir, se plastronnèrent le visage des colliquations de leur dégoût pour que, du moins, la crapule des triomphateurs ne vît pas leurs larmes.

Quelqu'un pense-t-il qu'une guerre aussi malheureuse avec l'Espagne, par exemple, ou les habitants hypothétiques de la lune, aurait pu déterminer un tel besoin national de s'évacuer ?

Nous subîmes alors et nous subissons encore l'effrayante loi de l'affinité des turpitudes.

Surmontés, pour le châtiment de nos vieux

crimes, par le plus sale peuple de la terre, par une nation de mangeaille et de pot de chambre, et les six cent mille goujats de ses armées ayant souillé nos belles campagnes du torrent de leurs excréments, il était inévitable que la noble langue du Jardin des grands Lys d'or, s'enlisât elle-même dans ce terrible fumier!

J'ai su l'histoire d'un pauvre homme capturé par les dragons de Rheinbaben et qui, fou de la honte et du désespoir de n'avoir pu se faire tuer, crachait aux Allemands le Mot unique et le recrachait sans cesse, en même temps que son écume, avec une si furieuse volonté de réprobation et d'outrage qu'on lui fit la grâce de le fusiller.

Or, c'était *un professeur de rhétorique* et même, je crois, un petit poète !

Évidemment, ce malheureux qui se fichait bien de sa propre vie, s'était efforcé de traduire, de condenser en *une sorte d'allemand* les sublimes choses qui crevaient son âme et, ne trouvant absolument que cette ordure, en avait fait un ciboire...

*
* *

Le Mot fut tellement dit pendant la guerre qu'hommes et choses en demeurèrent saturés. Enfin, le Mot est devenu *littéraire!* Cela dit tout.

Je me souviens, en ce moment, d'une particularité qui n'a l'air de rien et qui ne parut, en effet, que l'occasion sans cesse renouvelée de nous dé-

montrer à nous-mêmes notre parfait abrutissement.

Quand une de nos sentinelles barrait le passage à tel ou tel camarade, il suffisait ordinairement que celui-ci lui jetât le mot, vous m'entendez bien, le Mot suprême qui répond à tout, qui englobe, *a fortiori*, toutes les consignes, toutes les échéances de l'Éventuel.

— Mange, cochon! répliquait alors la sentinelle en s'effaçant.

Il n'en fallait pas davantage pour se comprendre. Quelquefois même le poste voisin s'esclaffait.

Cela, certes, est bien idiot, bien résolument idiot. Le lyrisme, j'en conviens, est furieusement absent de cette anecdote militaire. Mais en y songeant tout à coup, après vingt ans, j'y crois entrevoir une profondeur symbolique.

J'en viens à me demander si cette pauvre multitude souffrante, qui ne savait guère pourquoi elle souffrait, ne fut pas l'instrument d'une combinaison très spéciale de la routinière Providence qui n'a pas changé, depuis six mille ans, son système de préfigurer les événements futurs par d'analogues événements; si la débâcle inouïe du grand peuple des Invaincus ne fut pas chargée de signifier la définitive débâcle de Dieu lui-même, évidemment incapable de subsister au milieu de ses astres offensés, quand la France est abattue; si, enfin, le Mot indomptable, œcuménique et solitaire *dont l'anagramme est une promesse de Ré-*

demption, et que tant de bouches ont clamé dans le désespoir, ne fut pas alors quelque chose comme ce *Schibboleth* équivoque du livre des Juges, qu'il était indispensable de bien prononcer pour ne pas mourir.

XXIX

LE MUSICIEN DU SILENCE

On m'assura que le bonhomme était mort aux environs de 1879, dans quelque hôpital.

Nul n'aurait pu raconter ses dernières heures ni ses derniers jours. Sa tombe même était ignorée. Disparu, évanoui à jamais, le musicien de jadis, le crapoussin de génie dont l'existence ressemblait à une énigme et qui répondait au nom méridional de Pouyadou.

Quelques étudiants en médecine l'avaient surnommé le Volvox du contrepoint ou l'Entozoaire de Sébastien Bach.

Titulaire, néanmoins, d'une certaine considération dans le quartier de la Sorbonne, habité par lui depuis trente ou quarante ans, on ne se moquait pas trop de sa figure, et même on avait fini

par accepter son abominable accent pyrénéen, qui le faisait ricocher en pétardant sur chaque syllabe, comme un chaudron sur les galets d'un torrent.

Le grotesque de sa personne s'atténuait à la pensée du long martyre enduré par ce malheureux, qui passait pour un grand artiste méconnu.

Indifférence ou mépris, il n'avait jamais consenti à porter les petits paquets de la gloire, et avait ainsi raté beaucoup d'occasions fructueuses de prostituer des facultés qu'on disait d'ordre supérieur.

Quelques mélodies ou romances publiées, naturellement, à ses frais, avaient fait couler, en même temps que les larmes de la précédente génération, de notables sommes dans le boursicaut des entrepositaires ou des virtuoses. Il trouvait tout naturel qu'il en fût ainsi, et vivait sans colère dans une alvéole de bourdon, au cinquième étage d'une maison, détruite aujourd'hui, de l'horrible rue des Cordiers.

Trois ou quatre leçons mal payées assuraient le viatique de cet enfant des lunes anciennes, contrefait et lamentable, qui ne cherchait pas mieux que son rêve.

Enfermé dans Paris comme tant d'autres indigents aussi peu capables que lui des pratiques de la résistance, les quatre mois du Siège l'eussent exterminé sans l'intervention de faméliques admirateurs qui fournirent héroïquement les becquées légères suffisantes pour la nourriture de ce chat-huant du Paradis.

Son ignorance des événements qui s'accomplissaient sous ses yeux était quelque chose de sublime. Il dormait littéralement dans la gueule ouverte du Dragon des Épouvantes, sa vie, d'ailleurs, étant à ce point transposée depuis longtemps, que les gens pratiques étaient condamnés à passer par tous les châteaux de sa fantaisie avant d'arriver au seuil de son attention. Les plus intrépides succombaient à moitié chemin.

Le bombardement qui sévissait dans le voisinage ne fut pour lui qu'un bruit importun et *inexplicable* que les autorités, disait-il, n'eussent pas dû permettre. L'antique piano qui occupait à lui seul un tiers de son gîte, lui masquait amplement toutes les rumeurs de bataille et le gardait mieux que tous les remparts et que tous les forts.

N'ayant plus de leçons à donner, il en profita pour travailler du matin au soir, malgré l'âpre hiver, à une œuvre gigantesque, espèce de Râmayana symphonique entrepris dans son extrême jeunesse et commencé depuis vingt-cinq ans. Cette œuvre, qu'on ne put retrouver après sa mort, s'appelait, je crois, *le Silence*...

On n'inquiéta pas cet inoffensif qui sonnait des marches triomphales pendant que le premier peuple du monde, artères ouvertes, essayait, pour l'honneur de Dieu, de ne pas mourir. Cela, même, parut à plusieurs de l'héroïsme très pur.

Le carillonnant Pouyadou n'y pensait guère. Il

courait après son âme, héroïque peut-être, mais désorbitée, qui vagabondait ordinairement dans les intervalles infinis du ciel étoilé, du ciel cristallin et de l'inimaginable empyrée.

*
* *

Un de mes amis fut à cette époque le confident de ses pensées. Il grimpait quelquefois chez lui, dans son harnais d'artilleur, ce qui lui valait toujours la même remarque effarée du pauvre bonhomme :

— Tiens ! vous êtes soldat maintenant ? *Vous avez donc tiré un mauvais numéro ?*

Mais, par discrétion sans doute, il n'insistait pas et, sans s'informer de quoi que ce fût, sortait aussitôt ses principes et ses théories.

L'auditeur a gardé de ces entretiens un souvenir tel qu'il ne croit pas que de pareilles impressions soient effaçables, même au ciel et dans les Cavernes bienheureuses.

Subitement, Pouyadou se manifestait comme le plus extraordinaire métaphysicien de la musique et claironnait de prophétiques démonstrations.

Vaguement informé d'une guerre désastreuse avec l'Allemagne, cet événement n'avait, à ses yeux, qu'une importance musicale — et encore !

— L'Allemagne, criait-il, est une nation d'écoliers malpropres et de formulards. C'est vrai qu'elle a donné Bach et Beethoven qui sont, pour

moi, quelque chose de plus que des hommes. Mais ceux-là, mon garçon, c'était la dernière portée du Moyen Age. Ils n'annoncèrent pas qu'ils allaient tout chambarder. Ils ne s'offrirent pas comme les Messies d'un boucan nouveau. En tant qu'artistes, ils furent humbles et pacifiques, et parurent des grains de poussière lumineux dans un rayon de soleil qui éclairerait une étable à porcs.

Que diable voulez-vous que je vous dise des autres ? J'entends parler quelquefois de l'invasion des Allemands. On dit qu'il y en a beaucoup. Eh bien ! voici dix ans, vous m'écoutez ? dix ans que j'ai senti ça.

J'étais à la représentation du *Tannhäuser* où furent délivrées pas mal d'injures et de pommes cuites. On a écrit que ce n'était pas généreux, que nous manquions d'hospitalité. On a fait du sentiment et des phrases. Quelle sottise ! Comme si ce n'était pas justement l'instinct et le devoir d'une race généreuse de rejeter avec énergie tout ce qui peut l'altérer ou la pervertir ?

La tentative était flagrante. Les spectateurs les plus médiocres en furent aussitôt frappés et l'exhibition de cette machine infernale parut un défi.

Vous savez aussi bien que moi la prétention de Richard Wagner. Il s'est donné la peine de l'écrire *en français* et ne cesse de la répéter à qui veut l'entendre : Inaugurer « une forme idéale, purement humaine et qui appartienne à tous les peuples ».

La fraternité universelle, alors, comme en 48! La fraternité de la flûte et du tambour conférée au genre humain par la douce Allemagne. Joli sujet de plafond, n'est-ce pas? pour l'Hôtel de Ville ou le Tribunal de Commerce.

Comme ça ne mordait pas, il fallut trouver autre chose et montrer ce qu'on avait dans le ventre. La guerre actuelle, si vous voulez le savoir, c'est un opéra de Wagner. C'est le triomphe de Siegfried qui a forgé l'épée, du lourd Siegfried, vainqueur du dragon Fafner en papier mâché, et conquérant de l'Anneau des filles du Rhin au moyen duquel on est tout-puissant, — mais qui finira peut-être un jour par crever de peur, comme une brute qu'il est, lorsqu'une *Vierge* lui apparaîtra!...

*
* *

Le visiteur s'étant hasardé un jour à l'interroger sur ses propres travaux, Pouyadou eut une crise de véhémence et d'indignation.

— Ah! ça, milledioux! hurla-t-il, est-ce que vous me prendriez pour un musicien, par hasard? Vous ne m'avez donc jamais regardé? Est-ce que je suis un Allemand ou un Italien pour passer mon temps à des coïonnades?

Oui, vous fixez ce sabot, ce misérable corbillard, cette bourrique de piano sur lequel je m'extermine les phalanges et le métacarpe depuis qua-

rante ans. J'espère bien le tuer sous moi. Mais j'ai mes raisons que vous ne comprendriez pas, quand même j'userais en explications ce qui me reste de temps à vivre.

Il y a là aussi une jolie petite montagne de partitions, ajouta-t-il, frappant avec force un amas énorme de papiers d'où s'éleva un nuage de poussière.

C'est mon œuvre. Il y en a pour deux cent soixante-quinze instruments hétéroclites et dissemblables dont les deux tiers, au moins, sont encore à *inventer*.

Je pourrais vous signaler d'importants morceaux écrits pour un ensemble de trompettes complètement *aphones* que je nomme les clairons du Silence, à construire sur le modèle introuvable des buccins qui renversèrent autrefois les murailles de Jéricho... Oui, monsieur, de Jéricho!... C'est la partie qui m'a donné le plus de mal et j'y compte absolument pour être bienvenu parmi les anges, après ma mort.

Car je ne travaille pas pour ce monde et je vous jure que ma symphonie serait un peu plus difficile à exécuter que du Wagner. Tout sera donc détruit, livré aux flammes, avant que je disparaisse.

Ah! c'est que j'ai une manière de comprendre la musique! Sachez que pour être parfaite, il est indispensable qu'elle soit *divine*, je veux dire SILENCIEUSE, enfermée, cloîtrée au plus profond

du Silence, et c'est ce que Wagner n'a jamais compris.

Mais que pouvait-il comprendre, ce galérien de toutes les fanfares, ce grossier adaptateur de légendes et de traditions qui nous sert un mastic de théogonie scandinave et de christianisme à dégoûter des hippopotames ?

Ses compatriotes ont essayé de lui donner plus d'importance qu'à Beethoven. Ne voyez-vous pas que c'est l'histoire d'Abel et de Caïn ? La flamme du premier monte paisiblement vers le ciel, de plus en plus blanche à mesure qu'elle s'élève ; celle du second est refoulée sur le sol avec une violence qui l'oblige à calciner jusqu'aux pierres de l'autel maudit, et la bête féroce ne supporte pas cet affront.

En sa qualité d'artiste divin, Beethoven aspirait naturellement au Silence, et c'est pour cela qu'il obtint la grâce de devenir *sourd* pour mieux entendre chanter son génie.

Wagner croit obstinément que la musique est une combinaison de divers bruits et ce qu'il nomme le « drame musical » est son ambition suprême. On ne peut pas être plus Allemand. Il lui faut du Beau qui se voie par les yeux de la tête, qui s'entende par les oreilles des plus vilains bougres, qui puisse être pris à bras-le-corps par tout le monde comme une catin. En un mot, c'est la musique matérielle et passionnelle — à sa plus haute puissance, je le veux bien, si cela peut vous faire plaisir.

Le *Drame musical*, Bon Dieu ! mais le voilà réalisé admirablement, tel que je l'avais pressenti à l'audition du *Tannhäuser*, LE BOMBARDEMENT, tragédie lyrique ! Ne vous semble-t-il pas qu'on pourrait l'entendre des étoiles ?

*
* *

Ce Pouvadou était peut-être le plus profond de tous les hommes. Songez qu'il fut très probablement le seul d'entre les Français ayant eu l'idée de se réjouir, en 1870, de l'infériorité musicale de la France.

— Pauvre chère France ! disait-il parfois avec tendresse, quel dommage que tu ne sois pas tout à fait sourde ! C'est alors que nous pourrions nous entendre ! Les journaux prétendent que tu n'as pas assez de canons. Quelqu'un se présentera-t-il pour expliquer à ces bavards que le Silence attire l'Esprit du Seigneur et qu'étant faite beaucoup plus que n'importe quelle autre nation pour le recevoir, c'est précisément le nombre inférieur de tes pétards en tous les genres qui démontre la supériorité de ton destin ?

Prosopopée difficilement présentable dans une école militaire, mais très digne de ce musicien fanatique du parfait silence et qui le cherchait avec rage sur son piano depuis quarante ans.

Un dernier mot :

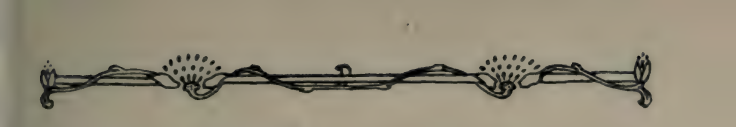
Vers la fin du Siège, il demanda, un jour, à sa

concierge, — Dieu sait au sortir de quelles pensées ! — si c'étaient toujours les Allemands qui bombardaient Paris.

— Eh ! qui diable voulez-vous que ce soit ? répondit la portière suffoquée.

— Mon Dieu ! madame, je ne sais pas. Ça pourrait bien être *un autre peuple*. Et il retomba dans le puits de son silence ordinaire.

Il songeait alors, sans doute, à l'Italie et à ses musiques futures... car je crois vous avoir dit que ce pauvre diable était une manière de prophète.



XXX

LE SIÈGE DE RHODES

Le vicomte Armor-Luc-Esprit du Glas Saint-Sauveur avait toujours eu quatre-vingts ans. Cela se disait couramment dans le pays, un coin du Perche où la présence de cet interminable vieillard immobilisait des légendes ou des traditions, partout ailleurs oubliées déjà sous les premiers Capétiens.

C'était à peine si les gens les plus décrépits se souvenaient de l'avoir vu jeune. Et ce souvenir était si lointain, si équivoque, si récalcitrant et conjectural que tout le monde refusait d'y croire.

Il n'eût pas été plus facile de prévoir sa fin, car il appartenait visiblement à une de ces Races désormais éteintes sur lesquelles il est démontré que la mort n'exerçait qu'un douteux pouvoir.

Le vicomte pourtant n'arborait qu'une stature fort au-dessous de la moyenne et son vieux corps était si fluet qu'à distance on pouvait le prendre pour un fétu. Mais c'était l'étui d'une âme grandiose comme il s'en trouve, çà et là, toutes les sept générations, quand l'humanité se renouvelle de fond en comble.

A première vue, cependant, rien en lui ne trahissait autre chose qu'un octogénaire banal acoquiné à l'orgueil de son blason.

Celui-là, pour tout dire, était superbe. Les du Glas portaient : *d'or à un bœuf de gueules, et un chef d'azur, chargé de trois croix du Calvaire.*

Leur devise F. E. R. T. était celle des Ducs de Savoie qu'ils prétendaient usurpée. C'était même le sujet d'une indignation héréditaire qui n'admettait pas que les Emmanuels ou les Amédées fussent mieux que des coupe-jarrets ou des vagabonds.

Deux cent soixante ans auparavant, le trisaïeul du vicomte Armor avait entrepris le plus étonnant de tous les procès. Profitant des démêlés de la France et de la Savoie, et du mécontentement extrême d'Henri IV, il avait conçu le dessein de récupérer, par ce puissant roi, les quatre lettres fameuses qui signifient, comme chacun sait : *Fortitudo Ejus Rhodum Tenuit* — se fondant sur ce que c'était un de ses Ancêtres, à lui, qui avait autrefois sauvé l'île de Rhodes menacée par Ottoman.

Mais Henri IV, alors occupé à se faire assassi-

ner, n'eut pas le temps d'intervenir et la reine mère débouta le demandeur.

Le ressentiment d'un tel déni de justice avait rongé cette famille ancienne qui ne tarda pas à se détraquer. Les dix-septième et dix-huitième siècles assistèrent à la ruine progressive de la haute Maison des du Glas pour qui la France était morte avec les derniers Valois d'Angoulême.

Quand vint la Révolution, elle n'eut pas même à toucher du doigt ses murs tombants. Dilapidateur enragé d'un patrimoine entamé déjà depuis longtemps, le père du vicomte actuel expirait sans gloire, en 1815, laissant à peine à son avorton de fils, infailliblement désigné pour l'extinction de la Race, de quoi subsister comme un laboureur antique.

*
* *

Aussi chauve que Charles le Chauve, dont il se disait cousin du côté des femmes et qu'il mentionnait parfois avec indulgence, le descendant des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem portait toujours, à l'encontre des météores, une perruque juvénile, d'exécution si parfaite qu'il aurait fallu de la malveillance pour se dérober à l'illusion d'une chevelure sans détour.

Ses petits vêtements de coupe ancestrale, mais usés, si j'ose le dire, jusqu'à la corde et reluisants comme le corselet d'un grillon, étaient tirés à

quatre épingles sur ses petits membres, et c'était une chose qui remuait profondément de voir ce joli vieillard, titulaire sans descendance d'un des Noms les plus glorieux de l'Occident, s'efforçant d'appareiller sa misère au décor triomphal des siècles.

Quoique les paysans le crussent fou et peut-être même à cause de cela, son influence autour de lui était grande et ressemblait à une sorte de prestige que personne, assurément, n'eût expliqué.

Sans doute, on n'hésitait pas à le dépouiller, autant qu'on pouvait, de ses misérables récoltes et les transactions nécessaires ne manquaient pas d'être aussi onéreuses que vexatoires pour un vieux songeur qui ne se défendait pas ; mais le rustre le plus affronteur n'aurait pas osé, « pour tout l'or du monde », se départir, en sa présence, de l'attitude la plus respectueuse.

On ne pouvait dire pourtant qu'il manquât de bienveillance ou de politesse, puisqu'il ne parlait à personne sans se découvrir et saluer jusqu'à terre, comme s'il se fût agi d'un grand prince.

Quand, par miracle, une offense grave sentie par lui le déterminait à faire un exemple, il dressait son buste, enfonçait ostensiblement son chapeau et disait à l'offenseur, en clignant des yeux :

— Monsieur, j'ai beau faire, il m'est impossible de vous apercevoir.

Et c'était tout. Il ne faisait pas revivre autrement le droit seigneurial de haute justice. Mais

cela suffisait, dit-on, pour désajuster le croquant, tellement, alors, il avait grand air.

Il habitait naturellement le château de *Rhodes*, l'unique demeure qui restât de tous les manoirs possédés autrefois par les du Glas.

Pauvre château des illusions immortelles, ruine de ruine, hospitalière seulement aux corbeaux et aux chats-huants, car nul voyageur venu des Lieux Saints ou des lieux maudits n'eût été capable de concevoir le désir de s'y abriter.

En réalité, il ne restait qu'une seule chambre habitable encore, sur plus de cent chambres culbutées par les équinoxes, et c'était la chambre encombrée de livres du vieil Armor. Livres hérités de son père et de son grand-père qui racontaient tous la même histoire, la seule au monde qui l'intéressât, l'histoire des Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, nommés au quatorzième siècle Chevaliers de Rhodes et plus tard Chevaliers de Malte.

La vocation des paladins de son sang, depuis l'origine de l'Ordre, avait toujours été d'en faire partie et c'était sa joie d'enfant dans les limbes de retrouver leurs noms chez des chroniqueurs aussi peu fréquentés du populaire que Sanut, Bosio, Guillaume de Tyr, Jacques de Vitri, Rodéric de Tolède ou Roger de Hoveden.

Ces bouquins étaient l'exclusive pitance de son cerveau, depuis un demi-siècle, et il avait réussi de bonne heure à tirer de leur lecture une vision

spéculaire, infiniment actuelle et précise des événements épiques racontés par eux.

Il se croyait positivement à Rhodes où ses ancêtres avaient surtout combattu, et c'était lui-même qui avait imposé le nom de cette forteresse clarissime à son lamentable donjon croulant.

*
* *

Il ne s'évadait ordinairement de ses livres que pour aller à l'église du village, non qu'il fût dévot, mais parce que c'était l'unique lieu de la terre où la grandeur de sa Race fût attestée d'une manière appréciable.

Impossible d'imaginer un sanctuaire plus délabré, plus en détresse, plus touchant, plus à l'image du château voisin dont il reflétait la décadence.

C'était un antique giron paroissial du temps des Karolingiens, autrefois roman, que de rudimentaires constructeurs avaient essayé, vers la fin du quinzième siècle, de faire *flamboyer*.

Cette petite maison de prière, mangée, pulvérisée grain à grain, par toutes les bêtes à bon Dieu, griffée par les lierres, verdie par les moisissures, où de frustes Bienheureux, nichés dans l'ombre, contemplaient, depuis des siècles, un Christ barbare souillé par les hirondelles, offrait d'abord à l'admiration du visiteur un tombeau véritablement colossal qui l'emplissait à moitié.

Sous cette masse de granit sombre gisait Très

Illustre Seigneur Tiphaine-Gaétan-Christophe du Glas Saint-Sauveur, marquis d'Albon et de Saint-Christophe en Vermandois, surnommé *Vialevoulour* par les infidèles, Grand Prieur du Prieuré d'Aquitaine, qui sauva trois fois les galères du Grand Maître et mourut à Rhodes en 1399, le jour de la Chandeleur, ayant occis de sa main deux cents réprouvés. *Tubam expectat!*

Celui-là n'était pas le premier grand homme de la lignée des du Glas ; mais les circonstances l'avaient plus qu'aucun autre magnifié, et le roi de France lui-même, quoique indigent, avait voulu contribuer à ses funérailles.

Auprès de lui reposait « sa très pudique et très claire épouse », Dame Eremburge-Melissende, fille de Foulques du Crocq de Maisonseule en Vivarais — noblesse antique fondée par des gens sans peur qui avaient combattu le Diable.

Cette compagne de sa jeunesse ayant généreusement accepté le voile des veuves, quand le zèle de son mari pour les pèlerins douloureux du Christ l'obligea d'entrer dans la Religion, le Conseil de l'Ordre, par une dérogation très insigne, avait permis qu'ils reposassent ensemble après leur mort, et leurs deux effigies de bronze étaient étendues tête-bêche sur ce tumulus princier autour duquel sommeillaient les anges gardiens d'une vingtaine de générations héroïques dont les rongeurs silencieux avaient dévoré jusqu'à la poussière.

Au pied de ce monument, fastueuse encore mais sans majesté, se voyait la sépulture du Commandeur Nicolas, frère puîné du précédent, et qui s'était fait massacrer superbement à Nicopolis. Le trésor de l'Ordre avait dû payer la rançon de son cadavre.

Et cela continuait ainsi jusqu'au delà du porche. Vingt tombes de moins en moins orgueilleuses, de plus en plus humbles, marquaient la place des Commandeurs, des Baillis ou des simples Chevaliers de cette famille qui n'avait cessé de déchoir à partir du glorieux Tiphaine.

La dernière, à peine désignée par une simple croix de bois plantée dans la terre, était tout à fait au bord du chemin et, quelquefois, les bestiaux du voisinage la piétinaient en passant.

Quelque petit que fût le du Glas actuel, l'unique du Glas qu'il y eût encore à mettre en terre, il ne restait plus assez de place pour lui et c'était là, sans doute, ce qui le déterminait à ne pas mourir, car il ne pouvait se faire à l'idée qu'on déshonorât un jour de sa carcasse le vénérable sépulcre du Grand Prieur.

*
* *

Un jour, enfin, le vicomte Armor prenant l'air à sa fenêtre, s'aperçut que Soliman venait l'assiéger dans Rhodes. Cette île fameuse n'avait plus de chevaliers, plus de soldats, plus d'artillerie,

plus de vaisseaux en état de tenir la mer, plus de vivres même, plus rien, et le secours des princes chrétiens n'était plus espérable d'aucun côté.

Le bonhomme eut bientôt pris son parti. Il décida de ne pas se rendre, ferma sa porte et se mit à relire tranquillement les Statuts de l'Ordre de Malte.

. . . . . .

Les quarante mille soldats et les cent trente-deux canons du grand-duc de Mecklembourg marchaient sur Nogent-le-Rotrou et Bellème, pour enfermer la gauche de Chanzy, cependant que le prince Frédérick-Charles opérait parallèlement de Vendôme sur Écommoy pour tourner sa droite, à soixante kilomètres de distance — mouvement combiné dont la terrible imprudence, rémunérée d'un succès complet, démontra si cruellement notre misère.

Le vingt fois ignoble commandant du XIIIe corps, celui que nous appelions entre nous le duc *Viandard*, arrivait en vue du château, environné de ses affables divisionnaires : Schimmelmann, Gersdorff, Stolberg, Prince Albrecht et baron de Rheinbaben, et ce joli monde saturé de victuailles s'abandonnait aux délices d'une conversation pleine d'enjouement.

— Qu'est-ce que cela ? dit Mecklembourg à son chef d'état-major en lui désignant l'habitation du fils des preux.

— Évidemment c'est une ruine, Monseigneur.

Je suppose que c'est là cet ancien château des comtes du Glas mentionné sur nos cartes infaillibles.

— Veuillez donc le reconnaître vous-même, colonel. Je serais curieux de visiter le *burggraf*, s'il vit encore. On m'en a parlé comme d'une espèce de vieux fou.

Quelques minutes après, le colonel Krensky, accompagné de plusieurs dragons, cognait à la porte seigneuriale qui ressemblait, à s'y méprendre, à la charretière d'un bouvier.

— Qui donc, s'il n'est pèlerin du Saint Tombeau, dit une voix de l'autre monde, ose paraître sur le seuil des Hospitaliers de la Croix ?

Le parlementaire, se reculant, aperçut à la fenêtre le petit vieillard qui ressemblait à une peinture craquelée dans un cadre très ancien, et cet homme sentit quelque chose comme du respect.

— Je suis pèlerin de France et non pas du Saint Sépulcre, répondit-il, mais j'espère que le dernier représentant de l'illustre maison guerrière des du Glas ne refusera pas d'ouvrir sa porte à Monseigneur le Grand-Duc de Mecklembourg qui s'avance couvert de gloire et dont je ne suis que le messager.

— Je ne savais pas, dit à son tour le vicomte, qu'il existât des grands-ducs parmi les esclaves de votre sultan. C'est une vanité qu'ils auront prise dans la fréquentation des sauvages de la Moscovie. Mais n'importe, qu'on aille dire à celui-

là que s'il a le front de venir lui-même à bonne portée, je le recevrai comme il faut. Quant à toi, monsieur le messager, je te tiens pour un espion et je t'ordonne de te retirer à l'instant.

— Oh ! *graf !* seigneur *graf !* vous parlez comme quelqu'un qui méprise *très* la vie.

— Infidèle ! je ne méprise pas les dons de Dieu, pas même la mort qu'il lui plut d'endurer pour tous les hommes. Une dernière fois, je te somme de t'éloigner ou je fais tirer sur toi.

Mecklembourg, informé de ce résultat, se mit en fureur et parla sur-le-champ de bombarder la pauvre bicoque.

Mais quelque habitué que fût l'entourage à de semblables pratiques, c'était si monstrueux, cette fois, que les lieutenants de cet Alexandre des latrines protestèrent.

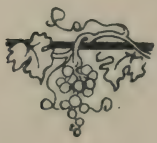
Il craignit alors le ridicule et donna l'ordre simplement d'aller enfoncer la porte et de lui amener le maniaque.

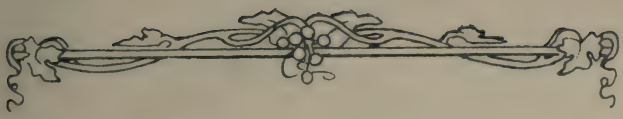
Or, les soudrilles qu'on chargea de l'expédition n'en furent pas les bons marchands, comme on disait autrefois. Car il arriva que le vicomte Armor redevint miraculeusement un jeune homme pendant les quelques minutes qu'il fallut à ces barbares pour le massacrer.

Un souffle pur, venu d'infiniment loin, passa sur cette âme vierge qui ne savait rien de la turpitude contemporaine, l'emplissant de rumeurs sublimes : Tibériade, Saint-Jean-d'Acre, la Mas-

soure, les deux sièges de Rhodes et cette prodigieuse résistance de Malte attaquée par tout l'empire des Turcs, où les chevaliers agonisants combattirent, *assis sur des chaises*, au bord des remparts...

L'admirable vieux homme se sentit le dernier de tous, *le seul qui restât pour garder la Chrétienté*, et dans ces pensées merveilleuses, utilisant de vieilles armes rouillées dont s'étaient servis les grands de sa Race, il donna la mort à plusieurs de ses assassins avant d'expirer lui-même sur les chers livres qui lui chantaient, depuis sa jeunesse, le poème inoubliable des Vaillants de France.





TABLE

		Pages.
I.	— L'Abyssinien	17
II.	— Les Vingt-Quatre Oreilles de « Gueule-de-Bois »	25
III.	— Le bon Gendarme	35
IV.	— L'Obstacle	43
V.	— La Messe des Petits Crevés	51
VI.	— Barbey d'Aurevilly espion prussien	61
VII.	— Noël prussien	73
VIII.	— A la Table des Vainqueurs	83
IX.	— Le Ramasseur de crottin	95
X.	— Un épouvantable Huissier	107
XI.	— La Maison du Diable	117
XII.	— Le grand Polaque	125
XIII.	— Le Fossoyeur des vivants	133
XIV.	— La Boue	143
XV.	— Les Créanciers de l'État	151
XVI.	— Les Yeux de Madame Frémyr	163
XVII.	— Un Moine allemand	173
XVIII.	— Bismarck chez Louis XIV	183
XIX.	— Celui qui ne voulait rien savoir	195
XX.	— La Salamandre Vampire	209

Pages.
XXI. — La Cour du Miracle 219
XXII. — L'Aumône du Pauvre. 231
XXIII. — Repaire d'Amour 245
XXIV. — A Terrible Night 259
XXV. — Humiliation d'un Sublime 267
XXVI. — Une Femme Franc-Tireur. 277
XXVII. — Spectres inutiles 287
XXVIII. — Le Mot 297
XXIX. — Le Musicien du Silence. 305
XXX. — Le Siège de Rhodes 315

LE PRÉSENT OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR E. ARRAULT ET Cie, A TOURS

LE HUIT NOVEMBRE MIL NEUF CENT TREIZE

3610

Collection " LES PROSES "

Volumes de format in-16 (18 1/2 × 20) imprimés sur papier d'alfa teinté et tous numérotés.

Chaque, ***3*** *fr.* ***50*** *franco.*

Léon Baranger. — **Les Contes arabes de Monsieur Laroze.**
Léon Bloy. — **Sueur de Sang.**
Luc Durtain. — **Manuscrit trouvé dans une île.**
Édouard Drumont. — **Sur le Chemin de la vie** (souvenirs).
Élie Faure. — **Les Constructeurs** (illustré).
Ernest Gaubert. — **L'Amour marié** (*Prix national de littérature*).
Henri Hoppenot. — **Les Jeux de la vie et de l'illusion.**
J.-K. Huysmans. — **Marthe** (illustrations de Bernard Naudin).
Raymond Lauraine. — **La Communion des Vivants.**
Louis Ménard. — **Le Polythéisme hellénique.**
Louis Ménard. — **La Morale avant les philosophes.**
Laurent Tailhade. — **Propos de Tybalt** (portrait).
Jean Variot. — **Les Hasards de la guerre.**
F.-R. Vanderpyl. — **De Giotto à Puvis de Chavannes** (11 phototypies).
Villiers de l'Isle-Adam. — **Chez les passants** (édition augmentée).

R. de Gourmont. — **LE LATIN MYSTIQUE.**

Décoré d'un frontispice par Maurice Denis et d'ornements décoratifs par Roger Deverin. Bel ouvrage petit in-4° tiré sur papier vergé gothique à petit nombre (*franco*) . . . . . **15** fr.

Georges CRÈS et Cie, 116, boulevard Saint-Germain, PARIS

Collection " GALLIA "

PARUS

Pensées de Pascal. Texte de Brunschvicg. Préface de Émile Boutroux. Introduction de Victor Giraud.
La Princesse de Clèves, par Mme de La Fayette. Introduction par Mme Lucie Félix-Faure-Goyau.
Gustave Flaubert. — **La Tentation de saint Antoine.** Introduction par Émile Faguet.
Balzac. — **Contes philosophiques.** Introduction de Paul Bourget.
L'Imitation de Jésus-Christ. Introduction de Monseigneur R.-H. Benson.
Maurice Barrès. — **L'Ennemi des lois.**
Alfred de Musset. — **Poésies Nouvelles.**

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Louis Veuillot. — **Odeurs de Paris.**
Benjamin Constant. — **Adolphe.**
Henri Mazel. — **Dictionnaire de Napoléon.**
Charles Nodier. — **Contes fantastiques.**
Étienne Lamy. — **La Femme de demain.**
La Fontaine. — **Fables.**
Huysmans. — **Pages choisies.**
Perrault. — **Contes de Fées.**
Villiers de l'Isle-Adam. — **Axel.**
Balzac. — **Père Goriot.**
Mémoires de Saint-Simon.
Émile Faguet. — **Petite Histoire de la littérature française.**
Dante. — **L'Enfer.**

Chaque volume relié toile, franco, ***1*** *fr.* ***25***
(***1*** *fr.* ***50*** *franco pour l'étranger*)

La **Collection Gallia**, par le choix heureux des titres, par la commodité et l'élégance du format, par la beauté de l'exécution, par la modicité du prix, est assurée d'ores et déjà d'une universelle diffusion. Elle mérite assurément l'appui de tous ceux qui, dans les Deux Mondes, ont à cœur de répandre les bons livres français.

ch
35

119

DC 285 B5
Bloy, Léon
Sueur de sang

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY